This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
Comte de Charency
Class

ESQUISSES

ET

SENTENCES

ESQUISSES

ET

SENTENCES

PAR

LE COMTE DE CHARENCEY

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1891

Tous droits réservés.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PN6332
C5

PRÉFACE

Stultorum infinitus est numerus et perversi difficillimè corriguntur.

(SALOMON, Proverbes.)

Si vous saviez, mon fils, combien peu d'esprit gouverne le monde !

(Paroles d'OXENSTIERN mourant à son fils.)

Peut-être nous jugera-t-on téméraire de vouloir traiter un sujet sur lequel se sont exercés déjà bien des penseurs et écrivains renommés, de prétendre, nous chétif, marcher sur les traces des Pascal, des La Rochefoucauld, des Joubert et de tant d'autres.

Que le lecteur daigne considérer à quel point la matière est inépuisable.

L'inconséquence et la sottise humaines sont, à coup sûr, ce qui, en ce bas monde, a le moins

de bornes, ce qui, parmi les choses du temps, peut nous donner l'idée la plus approximative de l'infinie grandeur de Dieu. Quelqu'abondantes récoltes que l'on ait fait dans un pareil champ, soyons bien sûrs qu'il y restera toujours beaucoup à glaner.

Nous nous sommes efforcé de peindre les hommes tels qu'ils sont et ont toujours été, non point tels qu'ils devraient être ou que l'on aurait lieu de les désirer. Le reproche de parti-pris ou de malveillance systématique ne saurait donc, ce semble, nous être équitablement adressé. Du reste, l'expérience nous démontre assez clairement que les défenseurs les plus ardents, en apparence, de la bonté innée du cœur humain, sont précisément ceux qui, jugeant de celui d'autrui par le leur propre, en ont, au fond, la moins favorable idée.

ESQUISSES ET SENTENCES

I

1. — Ce que nous savons le mieux et courrons le moins risque d'oublier, c'est d'ordinaire ce que nous savons sans l'avoir jamais appris.

2. — Il en est du génie comme de ces plantes auxquelles diverses conditions de milieu se trouvent nécessaires pour germer et porter du fruit. Les circonstances ne le créent pas, mais elles seules lui permettent de se développer. Voilà pourquoi certaines époques apparaissent si fécondes en beaux esprits, tandis que tant d'autres s'en montrent totalement dépourvues.

3. — Bien que nos qualités morales et les facultés de notre esprit soient absolument distinctes, quant à leur essence, de notre organisation et de notre état physique, on ne saurait imaginer à quel point elles se trouvent influencées par ces derniers. Il ne s'est jamais rencontré, affirme-t-on, de grand homme de guerre avec un mauvais estomac, ni d'orateur éminent affligé d'une santé débile, et, sans aller plus loin, combien de fois n'a-t-on pas déjà fait cette remarque que, si dans le domaine des lettres et des arts, nombre de femmes ont fait preuve de grands talents, aucune toutefois n'a pu s'élever jusqu'au génie ?

4. — Se montrer supérieur à quelques égards et nul ou médiocre à tous les autres, c'est ce qui constitue une rosse, quand on parle chevaux, et un homme éminent, lorsqu'il s'agit d'individus appartenant à notre espèce.

5. — Il y a des gens parfaitement nuls, il n'y en a pas d'universels.

6. — Il en est de la nullité absolue comme du blanc au tir à la cible ; peu de gens peuvent se flatter de l'atteindre, mais beaucoup en approchent.

7. — L'hypocrite joue le rôle de personnage

vertueux par calcul, et l'homme nul, parce que l'étoffe lui manque, même pour avoir des vices.

8. — Certaines gens font consister la sagesse à n'avoir pas d'idées par eux-mêmes et la prudence à être toujours de l'avis de ceux qu'ils fréquentent.

9. — Le mondain imbécile tient à ses idées, non par conviction, mais par convention, et s'inquiète peu de savoir si elles sont justes ; il lui suffit de les croire bien portées et admises par sa coterie.

10. — Nos opinions sont, d'ordinaire, fort indépendantes des raisons par lesquelles nous prétendons les soutenir, et de là vient que la plupart des discussions portent si peu de fruit.

11. — Certains esprits sont ainsi faits qu'ils ne sauraient se résoudre à admettre la vérité qu'autant qu'elle se trouve appuyée par de mauvaises raisons.

12. — Il y a des esprits conformés de telle sorte qu'ils douteraient volontiers de ce qu'ils savent le mieux et ne se tiennent jamais assurés que des choses qu'ils imaginent ou qu'ils désirent.

13. — Certains hommes sont comme ces oiseaux

de nuit, incapables de supporter la pleine lumière; une demi-obscurité seule leur permet d'y voir clair. C'est précisément l'éclat de la vérité qui les aveugle et les empêche de la reconnaître.

14. — Rien de plus étrange que l'influence de la mauvaise fortune sur la mémoire. Elle fait que nous nous rappelons de vieux amis perdus de vue depuis longtemps, et que les nouveaux nous oublient.

15. — On a qualifié le bon sens de « roi des choses humaines », mais ce n'est là que propos de courtisan. Il en serait plutôt le justicier, assez fort pour se venger de ceux qui l'outragent, pas assez pour les corriger et les contraindre à se soumettre à ses lois.

16. — La plupart des hommes ont juste assez de bon sens pour céder aux conseils de la raison, lorsqu'il leur est devenu absolument impossible de faire autrement.

17. — Chacun estime le bon sens, chose fort rare, mais se place, sous ce rapport, au nombre des privilégiés. Ces façons de voir, en dépit de leur apparente contradiction, sont trop générales pour que l'on puisse s'empêcher de leur reconnaître un fonds de vérité, et il faut avouer que la

plupart des hommes ont l'esprit fort juste, toutes les fois qu'il ne se trouve pas faussé par la passion, l'intérêt, la crainte, l'espérance, les illusions, les caprices ou les préjugés.

18. — Si le bon sens suffit rarement à nous corriger de nos défauts, il a, du moins, pour effet habituel de contribuer à les rendre supportables.

19. — L'expérience nous enseigne à être prudents ; le jugement seul nous apprend à être sages.

20. — Le jugement est plus compatible avec un cœur sec qu'avec un mauvais caractère.

21. — Se vanter de son jugement est preuve que l'on en manque ; se vanter de son expérience, signe que l'on est incapable d'en jamais acquérir.

22. — Il faut souvent une certaine noblesse de caractère pour bien juger des hommes et des choses, de même qu'un point de vue élevé pour jouir d'une perspective étendue.

23. — Il est une catégorie de personnes auxquelles tout leur jugement ne sert guère qu'à dire des choses raisonnables.

24. — Un esprit étroit ne saurait être juste.

25. — La droiture de l'esprit consiste moins encore à bien juger de toutes choses, qu'à savoir à propos s'abstenir de juger.

26. — L'on doit juger les hommes moins par ce qu'ils disent que par la façon dont ils le disent, et, souvent, moins par leurs paroles que par leur silence.

27. — Nous voulons toujours juger autrui, non tel qu'il est, mais tel que nous sommes, à moins que nous ne préférions le juger tel qu'il nous serait expédient qu'il fût.

28. — Il est bien des circonstances dans la vie où rien ne semble plus difficile à distinguer que le manque de cœur et le manque de jugement.

29. — On a quelquefois du jugement sans expérience ni esprit de conduite, mais on ne saurait acquérir ces derniers sans le jugement.

30. — Il n'est guère d'homme auquel son jugement ne serve plutôt à mesurer les conséquences des fautes par lui commises qu'à l'empêcher d'y retomber à l'avenir.

31. — Le sage se trouve quelquefois réduit à juger d'après les apparences; le sot ne saurait guère s'empêcher de juger d'après ses désirs.

32. — Les jugements de ce monde sont rarement tout à fait faux, mais aux yeux du sage, ils apparaissent trop superficiels, pas assez impartiaux, d'une équité trop contestable pour pouvoir jamais être considérés comme parfaitement justes.

33. — La domination que l'on prétend imposer au nom de son jugement est plus intolérable que la suprématie que l'on entend exercer au nom de son esprit.

34. — Si le manque de jugement n'avait pour effet que de nous rendre trop humbles, trop timorés, trop déférents aux avis d'autrui, alors il cesserait de mériter le nom de défaut pour ne plus être regardé que comme une infirmité.

35. — L'homme et l'animal offrent ceci de commun que ce n'est guère la raison qui règle leurs actes, mais il y a une supériorité incontestable à alléguer en faveur de ce dernier, c'est qu'il est éclairé et guidé par ses instincts, tandis que nous sommes presque toujours aveuglés et tyrannisés par les nôtres.

36. — Nous raisonnons parfois d'après notre jugement, mais n'agissons guère que d'après nos instincts.

37. — Nous ne pouvons nous empêcher de raisonner et d'agir comme si les choses étaient telles que nous les sentons et non pas telles que nous savons bien qu'elles sont en réalité.

38. — Les illusions d'optique ne sont guère moins fréquentes au moral qu'au physique. Bien voir ne consiste pas tant à saisir les choses telles qu'elles sont qu'à deviner juste et à savoir reconnaître ce qui est réellement par ce qui paraît à nos yeux.

39. — L'expérience est le bon sens de ceux qui n'ont pas de jugement, et l'homme qui attend pour être sage que la pratique de la vie l'ait rendu tel, court grand risque de rester un fol tout le temps de son existence.

40. — C'est se montrer presque assez sage pour se passer des leçons de l'expérience que de savoir en profiter.

41. — Il en est des leçons de l'expérience comme de ces systèmes d'éclairage inventés par les savants, utiles à l'homme jouissant d'une vue excellente, mais qui aveuglent les autres.

42. — L'expérience nous éclaire d'ordinaire plus qu'elle ne nous corrige, et nous cessons de profiter de ses leçons en cessant d'en souffrir.

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

43. — On pourrait définir le bon sens, l'art de profiter des leçons de l'expérience.

44. — Tous subissent les leçons de l'expérience, mais peu savent en profiter, et leur effet varie suivant les caractères et les tempéraments. Elles enseignent la prudence et la réserve au cœur énergique, tour à tour irritent l'insensé et le découragent, rendent timoré l'homme circonspect et pusillanime, celui que la nature avait fait indécis.

45. — Le grand âge donne de l'expérience à peu près à tout le monde ; il n'a jamais enseigné le bon sens à personne.

46. — C'est le bon sens qui nous fait deviner les hommes, et l'expérience connaître les choses.

47. — Nous prétendons toujours que notre expérience qui n'a pu suffire à nous corriger, ait pour effet de corriger les autres.

48. — Ne pouvant nier nos fautes, nous les baptisons du nom d'expérience et entendons d'autant plus être tenus pour sages, que toute notre conduite proclame que nous avons été des sots.

49. — Les leçons de l'expérience sont peut-être la chose que nous craignons le plus au monde de laisser perdre, et nous entendons d'autant davan-

tage en faire profiter autrui que nous sentons avoir été hors d'état d'en profiter nous-mêmes.

50. — Certaines gens se posent en hommes d'expérience, lesquels n'y ont d'autre titre que les nombreuses sottises qu'ils n'ont jamais manqué l'occasion de commettre.

51. — Consulter les leçons de l'expérience est d'ordinaire aussi utile qu'il serait dangereux de vouloir se laisser guider uniquement par elles.

52. — Il est certaines fautes dans lesquelles toute l'expérience du monde ne nous préserve guère de retomber.

53. — Ce que la mémoire est à l'intelligence, l'expérience l'est au jugement, et il ne suffit pas plus d'avoir passé par beaucoup d'épreuves pour être reconnu sage que de se rappeler une foule de choses pour avoir jamais rien compris.

54. — L'insuccès profite parfois à l'homme d'esprit parce qu'il lui donne de l'expérience, jamais au sot parce qu'il ne lui donne que de l'humeur.

55. — Le plus grand service que l'expérience puisse rendre à un sot, ce n'est pas de l'éclairer, mais de le décourager et de le préserver de nou-

velles sottises à commettre en le forçant à reconnaître l'impossibilité où il se trouve d'agir.

57. — Nous avouons sans difficulté que nous sommes trop vifs, trop francs, brusques, incapables de nous contenir et de nous maîtriser, et nous nous indignons si l'on en tire la conséquence naturelle qui est que nous manquons de jugement.

58. — La fausseté du jugement consiste moins souvent à se faire illusion sur la possibilité du but à atteindre que sur le choix des moyens à prendre pour y arriver.

59. — De même qu'il y a un degré de perversité accessible uniquement à l'homme qui a jadis pratiqué la vertu, de même il est un point d'extravagance auquel la culture de l'esprit seule nous permet d'atteindre.

60. — Le petit esprit est celui qui ne sait regarder les choses que d'un seul côté, et l'homme indécis, celui qui ne sait les voir clairement par aucun.

61. — Ce contentement de soi-même qui résulte de l'ignorance et de la présomption semble une source de bonheur d'autant plus précieuse que

c'est peut-être la seule qu'il dépende de nous de ne jamais laisser tarir.

62. — Les hommes tiennent d'ordinaire moins à leurs passions qu'à leurs préjugés et à leurs préjugés qu'à leurs caprices.

63. — Nous nous défions souvent trop de nos forces, rarement assez de nos lumières.

64. — Nous avons beau nous moquer des préjugés et de la routine, on ne voit pas trop de quelle manière y suppléer, ni même comment la société serait possible sans eux, puisque seuls ils fournissent des motifs de juger et d'agir à tant d'hommes qui en seraient incapables par eux-mêmes.

65. — Nous ne saurions guère nous résoudre à expliquer la conduite du prochain par d'autres mobiles que ceux auxquels nous obéissons nous-mêmes.

66. — L'homme le plus clairvoyant, pour peu qu'il soit honnête se trouve fatalement voué au rôle de dupe, car il y a dans certaines âmes, un tel fonds de bassesse et de perversité que pour s'en rendre compte, il faudrait leur ressembler.

67. — Lorsqu'on veut peindre un personnage

accompli, on ne manque pas de le déclarer homme d'esprit et de cœur, ce qui prouve bien qu'aux yeux du monde, pour être réputé parfait, le caractère et le jugement ne sont point choses absolument indispensables.

68. — Dans sa miséricorde infinie, Dieu s'est plu à donner la sottise aux hommes, comme contrepoids nécessaire à leur méchanceté ; de même qu'il a gratifié certaines espèces animales d'une incroyable fécondité pour les conserver en dépit de la voracité de leurs ennemis.

69. — L'aveuglement et la sottise sont l'indépendance de l'esprit, de même que l'ingratitude, celle du cœur.

70. — Le sage se console du mépris des sots en songeant que le seul moyen d'y échapper serait d'être comme eux.

71. — La société qui ouvre des asiles, afin de recevoir et de soigner les fous, s'est sagement abstenue d'en créer pour les sots, sans doute parce qu'elle les reconnaissait, à l'avance, parfaitement incurables.

72. — Il est des circonstances dans la vie où

l'on peut avoir intérêt à être un peu fou, jamais à être un sot.

73. — On peut désarmer quelquefois vis-à-vis d'un méchant, parcequ'il n'a pas toujours intérêt à l'être, jamais vis-à-vis d'un sot, parce qu'il ne manquera guère l'occasion de commettre quelque nouvelle sottise.

74. — Un sot est d'ordinaire plus heureux par les prétentions qu'il a, qu'un homme habile par les succès qu'il obtient.

75. — Le sot le plus insupportable est celui qui ne sait avoir de l'esprit que hors de propos, et le plus dangereux des fous, celui auquel tout son jugement ne sert qu'à dire des choses sensées.

76. — Rien de plus sot que de reprocher à un homme, son manque de jugement, puisqu'on est sûr à l'avance de ne jamais le convaincre.

77. — On peut espérer parfois faire sentir à son adversaire qu'il est un sot, on ne saurait se flatter de le lui faire comprendre.

78. — Le sot fait consister son esprit à se moquer de ce qu'il ne comprend pas, et l'homme

sensé à ne se moquer que de ce qu'il juge réellement ridicule.

79. — Ce à quoi réussit le mieux le sot qui se pique de vertu, c'est à se donner toute l'apparence d'un hypocrite.

80. — L'homme sensé regarde parfois comme un extravagant, celui qui refuse de partager sa manière de voir, le sot le regarde presque toujours comme un ennemi.

81. — La grande différence qu'il y a entre le sot et l'homme d'esprit, c'est que le premier ne peut s'empêcher de dire souvent des sottises et le second d'en commettre quelquefois.

82. — C'est parfois signe de sottise plus incurable, d'en dire que d'en commettre.

83. — L'homme sensé met son amour-propre à être trompé le moins possible et le sot à ne jamais avouer qu'il l'a été.

84. — L'homme d'esprit et le sot ne sont guères moins convaincus l'un que l'autre de leur propre mérite ; toute la différence entre eux, c'est qu'ils ne le sont pas de la même façon.

85. — Une haute situation fait ressortir les

défauts de celui qui l'occupe aux yeux des gens sensés. Elle produit l'effet opposé sur les autres et permet à celui-ci de se montrer sot tout à son aise, sans qu'on ose seulement le juger ridicule.

86. — La première illusion d'un sot est de toujours se figurer qu'il puisse commettre des sottises impunément.

87. — Le sot est toujours sur le point de réussir dans les affaires sérieuses, de même que le fainéant à la veille de faire quelque chose d'utile.

88. — C'est le propre d'un sot, de toujours se figurer en imposer aux autres à proportion qu'il se montre plus malveillant à leur égard.

89. — Convaincre un insensé de sa folie a parfois été un moyen de l'en guérir et prouver à un sot qu'il a été ridicule, le plus sûr des procédés pour s'en faire un ennemi.

90. — C'est le propre d'un sot, de ne jamais désespérer du succès d'une entreprise, tant qu'il lui reste l'espérance d'une sottise à commettre.

91. — Ce dont un sot se rend le moins de compte, ce sont des répugnances qu'il inspire et il espère toujours ramener à force d'obsessions,

ceux qu'il a déjà dégoûtés par ses précédentes importunités.

92. — On ne gagne pas plus la confiance d'un sot à lui parler raison que celle d'un homme sensé à force de lui proposer des extravagances.

93. — Le fourbe se juge habile parce qu'il trompe autrui et le sot parce qu'il essaie de le tromper.

94. — Le sot met son amour-propre à ne pas s'avouer ses défauts à lui-même et le sage à les cacher à autrui.

95. — C'est une bien grande force que d'être complet dans son genre, et voilà ce qui rend parfois l'imbécile de profession si supérieur à l'homme d'esprit sans jugement.

96. — La gravité est le sérieux des sots, de même que le mensonge, l'habileté des maladroits.

97. — La force de l'homme d'esprit, c'est qu'il sait à propos se montrer importun et la faiblesse du sot, de ne jamais parvenir qu'à se rendre insupportable.

98. — Le sot qui a de l'humeur contre les autres ne se figure d'ordinaire de meilleur moyen

de les désobliger que de leur reprocher ses propres défauts.

99. — L'inconvénient des sots amis, c'est qu'ils ne nous en veulent guère moins des fautes qu'ils ont commises que de celles dans lesquelles nous les avons empêchés de tomber, aussi bien que des fautes qu'ils nous ont fait commettre à nous-mêmes.

100. — L'esprit ne supplée pas plus au jugement, ni la beauté à la grâce, que le superflu ne saurait suppléer à l'utile ou remplacer le nécessaire.

101. — C'est à peine si l'esprit constitue un avantage par lui-même ; il lui faut pour acquérir son prix, être uni au jugement et l'on peut dire de lui comme de l'argent, que c'est, à la fois, un maître détestable et un excellent serviteur.

102. — L'esprit nous est nécessaire pour n'être pas trop enflés des autres avantages que nous possédons et le jugement pour savoir ne pas tirer vanité de notre esprit.

103. — En fait d'esprit comme en fait d'argent, le plus sage est de savoir vivre sur son propre fonds et d'éviter les emprunts.

104. — On a parfois trop d'esprit, on n'a jamais trop de jugement.

105. — La perfection de l'esprit consiste à savoir se cacher à propos.

106. — Certains hommes d'esprit ont l'art de se rendre à peu près aussi insupportables à toujours répéter leurs bons mots que les imbéciles à débiter des sottises.

107. — C'est une preuve d'esprit considérable de ne pas se sentir, à l'occasion, moins flatté des critiques des sots que de l'approbation des gens sensés.

108. — Si le raisonnement sert à démontrer les vérités scientifiques, c'est d'ordinaire l'imagination qui a servi à les découvrir.

109. — Le bon sens nous enseigne à nous diriger nous-mêmes et l'imagination à diriger autrui.

110. — C'est, au point de vue de la réussite, un mince avantage que le jugement qui mesure les difficultés sans la force d'esprit qui les fait surmonter.

111. — Il est encore plus facile de réussir avec peu d'habileté qu'avec peu de volonté.

112. — On se corrige difficilement d'être indécis, jamais d'être irrésolu.

113. — On peut contraindre parfois un homme à agir, on ne saurait le décider à vouloir.

114. — A qui veut une chose mauvaise ou déraisonnable, ce n'est pas une excuse que de la vouloir véhémentement et avec passion.

115. — On inspire parfois une résolution, jamais une conduite.

116. — Il y a en ce monde infiniment plus d'hommes sachant agir, qu'il n'y en a sachant se décider.

117. — Chacun de nous sait à peu près ce qu'il désire, presque personne ce qu'il veut.

118. — Vouloir des choses raisonnables sert peu, si l'on ne sait les vouloir raisonnablement.

119. — La plupart des hommes s'indignent moins que l'on résiste à leurs volontés qu'à leurs caprices.

120. — Celui qui obéit à ses caprices ne doit pas plus s'attendre à réussir dans les affaires sérieuses que le voyageur qui s'amuse en chemin, à arriver à temps.

121. — Dans certaines âmes, la mobilité des impressions ne fait, pour ainsi dire, qu'en accroître

la violence. Leurs velléités sont plus fortes que n'est la volonté chez la plupart des hommes et l'on peut dire de cette sorte de gens que, s'ils savent rarement ce qu'ils veulent, ils ont le mérite de le vouloir énergiquement et avec passion.

122. — L'ardeur de nos désirs est à la force de notre volonté, ce que l'impétuosité qui ignore le péril est au courage qui le mesure et le brave.

123. — L'entêtement et la vanité nous exposent à commettre toutes les folies qui nous passent par la tête et la faiblesse à commettre toutes celles qui passent par la tête des gens avec qui nous vivons.

124. — Le caprice et l'entêtement sont la volonté des sots.

125. — La plus triste manière de manquer de volonté, c'est de ne pas savoir la maîtriser et de se laisser guider par ses caprices.

126. — Il est rare que celui-là sache vouloir réellement qui tient trop à faire ses volontés.

127. — Bien savoir ce que l'on ne veut pas est souvent beaucoup plus malaisé que de savoir ce que l'on veut réellement.

128. — La constance dans les affections annonce plutôt une âme élevée qu'un cœur tendre.

129. — Feindre un sentiment que l'on ne ressent pas est d'ordinaire plus facile que de dissimuler celui que l'on éprouve réellement.

130. — Aimer beaucoup n'est pas toujours aimer assez ni surtout aimer comme il faut et sacrifier notre intérêt à ceux que nous aimons sert peu, si nous ne savons également leur sacrifier nos travers et nos caprices.

131. — Il nous est parfois plus aisé de sacrifier notre intérêt à ceux que nous aimons que de ne pas être jaloux du bien qui leur arrive.

132. — Pas de preuve d'affection plus éclatante que de soupçonner que l'on pourrait bien être un sot, lorsque l'on s'aperçoit avoir rendu malheureux ceux qu'on aime.

133. — Aimer qui nous hait est d'ordinaire plus aisé qu'aimer qui nous méprise.

134. — La tendresse la plus désintéressée dans les âmes sans élévation revêt un caractère vil comme elles et leur sert moins de prétexte pour rendre heureux l'objet exclusif de leur affection que pour haïr et persécuter tous les autres.

135. — Certaines gens ne savent être aimables qu'à l'égard des indifférents et se montrent insup-

portables vis-à-vis des autres en raison directe de l'affection qu'ils leur portent.

136. — Quelque rare que soit une affection sincère, peut-être l'est-elle moins encore qu'une estime véritable.

137. — L'amitié véritable doit avoir pour effet de nous faire supporter les défauts de ceux que nous aimons et non de nous les faire ignorer.

138. — L'amitié consiste dans un échange de bons offices, de même que la politesse dans un échange de bons procédés.

139. — La nature s'est montrée bonne justicière en voulant que nous fussions aussi facilement oubliés de nos amis, dans l'adversité, que nous en sommes volontiers oublieux au jour de la prospérité.

140. — Nous devrions quelque reconnaissance à nos amis pour leurs défauts et leurs travers, puisqu'en définitive, ce sont eux qui éprouvent l'amitié et nous font un mérite de leur rester attachés.

141. — L'affection de l'homme dont les travers nous font souffrir a pour effet de rendre ceux-ci encore plus insupportables, lorsqu'ils ne parviennent pas à nous les faire oublier.

142. — L'on a défini l'amitié : la vertu héroïque par excellence. C'est ce qui nous explique pourquoi ce sentiment, fréquent au dire des naturalistes, chez certaines races d'animaux, l'est si peu parmi les hommes. Quelques cas cependant en ont pu être signalés, même au sein de notre espèce, et l'on ne manquera pas de se rappeler à ce propos, les noms de David et de Jonathas, d'Achille et de Patrocle ; il est vrai que c'est bien là de l'histoire ancienne.

143. — La nature soucieuse avant tout de la perpétuité de l'espèce a donné une grande preuve de sagesse en faisant de l'amour paternel, moins une vertu, que le plus irrésistible de tous les instincts.

144. — La pire des trahisons, c'est en amitié, la flatterie, et en amour, l'indifférence.

145. — Il semble que l'amour soit de toutes les passions celle qui revêt les formes les plus diverses et se modifie davantage suivant les caractères et les tempéraments. On n'a guère qu'une façon de ressentir la haine, l'envie, le mépris et nous ne savons même pas, d'ordinaire, être sots avec originalité. Chaque amoureux, au contraire, a sa façon de l'être, généralement fort différente de celle du

voisin et possède sa manière propre, tout comme les fous et les grands artistes.

146. — L'amour est le seul sentiment qui nous fasse chérir jusqu'aux caprices et travers de la personne aimée, le dernier effort d'une amitié sincère n'allant tout au plus qu'à nous les faire supporter.

147. — On n'aime par amour ni deux personnes, ni deux fois de la même façon.

148. — Celui-là ne semble guère susceptible d'aimer avec discernement qui ne serait pas capable de haïr avec persévérance.

149. — Ce qui fait la force des caractères bien trempés, c'est qu'ils savent haïr, et la faiblesse des âmes vulgaires, qu'elles ne savent pas pardonner.

150. — La haine est d'ordinaire plus clairvoyante que l'amitié et l'envie toujours plus constante que l'amour.

151. — La haine nous élève parfois au-dessus de celui que nous détestons, jamais au-dessus de celui qui nous méprise.

152. — Nous en voulons d'autant plus à celui qui nous a fait du mal, que nous-mêmes y avons contribué davantage par nos fautes ou notre imprudence.

153. — Si aimer constitue le seul bonheur de l'homme sur la terre, il faut convenir qu'il y a des circonstances où haïr devient sa seule consolation.

154. — On a quelquefois vu des hommes se faire aimer par leurs défauts et leurs vices ; on n'en citerait guère qui ne se soient fait haïr par leurs travers et leurs caprices.

155. — Pas de plaisir plus délicat que de se sentir haï des gens que l'on a cessé d'aimer ou d'estimer.

156. — Nous en voulons souvent plus à notre ennemi du mal que nous n'avons pu lui faire que de celui qu'il nous a fait à nous-mêmes.

157. — Ce qui rend l'homme faible si tenace dans ses rancunes, c'est qu'il en veut moins encore du mal qu'on lui a fait, que du défaut d'énergie qui l'a empêché de se défendre.

158. — Il est des gens d'un caractère si complaisant qu'ils ne savent jamais aimer ni haïr que d'après l'impulsion d'autrui.

159. — Ce n'est que par la perte des biens dont nous jouissions, pour ainsi dire, sans nous en apercevoir, que nous sentons à quel point notre cœur y était attaché.

160. — Chacun a sa manière de goûter le bonheur en ce monde qui n'est pas du tout celle du voisin et c'est un travers lamentable que de vouloir forcer ceux que nous aimons à être heureux à notre façon, non à la leur.

161. — Le bonheur a ceci de commun avec la sagesse qu'il consiste surtout dans la modération et à savoir être content de peu.

162. — S'il est vrai que le bonheur consiste surtout à se croire heureux et le malheur dans l'opinion contraire, l'on doit convenir qu'il ne peut guère y avoir en ce monde que des biens et des maux imaginaires.

163. — Nous sommes, d'ordinaire, heureux par nos goûts et tyrannisés par nos habitudes.

164. — L'on dirait que l'espérance est au bonheur, ce que sont les valeurs de crédit aux métaux précieux ; bien que tirant de ces derniers toute leur raison d'être, elles sont d'un usage si commode qu'elles finissent toujours par se substituer à eux et les mettre hors de circulation.

165. — Les seules infortunes véritables sont celles qui nous enlèvent jusqu'à l'espérance.

166. — Il est des gens que le désespoir seul pré-

serve de paraître des sots, précisément parce qu'il en fait des fous.

167. — L'on connaît ce trait de la vie de Schah-Abbas qui, ayant perdu son fils unique, n'imagina d'autre soulagement à sa douleur que de contraindre son ami et confident, le grand Vizir à égorger son propre enfant sous ses yeux. « Maintenant, ajouta le Prince, nos infortunes sont « égales et mon premier ministre ne pourra se « vanter de plus de bonheur que son maître. » Rien de plus humain que le sentiment auquel obéissait le puissant monarque de l'Iran. Il ne manque pas de ces âmes, à la fois basses et énergiques dont le désespoir ne fait, pour ainsi dire, qu'aviver la perversité naturelle. Au jour de l'infortune, le bonheur d'autrui leur devient le plus cruel des affronts. Parce qu'elles souffrent, il faut que tout le monde souffre avec elles. Ce leur est un besoin impérieux de faire porter au prochain, le poids de leur désespoir, de même que pour l'homme de bien de partager avec lui, ses joies et sa félicité, et elles ne sauraient se résigner à voir autrui exempt des maux dont elles-mêmes sont accablées.

II

1. — La vertu nous apprend à combattre nos défauts et l'expérience à les dissimuler.

2. — Il est des vertus que le monde apprécie comme un collectionneur, les bibelots, non à cause de leur mérite intrinsèque, mais en raison de leur rareté et singularité.

3. — La nature toujours sage et prévoyante, nous donne un grand exemple d'économie dans la façon dont elle a réparti les vertus parmi les hommes. Celles-là seules ont été prodiguées qui étaient indispensables à la conservation de l'es-

pèce ou au maintien de la société. Les autres, au contraire, se trouvent dispensées d'une main plus avare, à mesure qu'elles apparaissent d'une nécessité moins absolue et méritent davantage le nom de vertus de luxe. Le plus souvent, cette même nature se plaît à imiter les joailliers habiles qui remplacent par du faux, les substances trop rares ou trop précieuses. Elle a, pour ainsi dire, chargé les préjugés, l'opinion, l'esprit mondain d'obtenir des mortels ce qu'en réclameraient vainement l'amour désintéressé du bien ou le sentiment du devoir et crée l'homme éducable pour se dédommager de n'avoir pu le créer honnête.

4. — Il n'est guère de vertu qu'un homme habile ne parvienne à rendre insupportable en y mêlant les défauts de son caractère.

5. — Aux yeux du grand nombre, le principal charme de la vertu réside dans la complaisance avec laquelle elle prête son nom aux vices que nous voulons ménager. C'est ce qui nous permet de n'être jamais ambitieux que par patriotisme, parfois intempérants par hygiène, ladres généralement par esprit de famille et sympathie pour nos héritiers.

6. — Aristote fait, avec raison, de chaque vertu,

le résultat de la rencontre de deux vices opposés, de même que du point mathématique, celui de l'intersection de deux lignes. Les vertus mondaines ne sont guère, en effet, qu'affaire de mesure, que des vices atténués et on pourrait les comparer à ces remèdes de la médecine moderne, lesquels constituent de véritables poisons et donnent la mort dès qu'on cesse de les prendre à dose homœopathique.

7. — Je ne sais quel penseur fut censuré par l'Église pour avoir déclaré vices, les vertus des païens ; l'eût-il été également, s'il se fût borné à déclarer que bien souvent, elles ressemblaient fort à des travers ou à des ridicules ?

8. — Il semble que la nature se soit plu à donner les passions à l'homme pour le préserver de la tentation de devenir vertueux par calcul et honnête par égoïsme, pour bien lui prouver que lorsqu'il veut prendre pour guide, la seule morale de l'intérêt, ce ne peut guère être que celle de l'intérêt mal entendu.

9. — La perfection de la vertu consiste moins à faire le bien qu'à le faire pour lui-même et sans aucun retour d'intérêt personnel ni d'amour-propre.

10. — Nul ne ressemble davantage à un homme dénué de toute vertu que celui qui n'est vertueux que par tempérament.

11. — Nous pardonnons plus volontiers à un homme de manquer de vertu que des vices dont nous espérions tirer profit.

12. — C'est sans doute parce qu'elle sentait à quel point il est difficile d'obtenir de l'homme un acte de vertu réellement désintéressé et accompli par pur amour du devoir que certaine école philosophique indienne a proclamé l'inaction, le plus grand des mérites, et promis le repos des élus à celui-là seulement qui n'aurait fait ni bien ni mal sur la terre.

13. — Il est des cas où l'on peut paraître vertueux par orgueil, mais non par vanité.

14. — Les hommes se ressemblent par leurs vertus et leurs vices. Ce n'est guère que par leurs défauts ou qualités qu'ils diffèrent.

15. — La vraie sagesse consiste à savoir être sage avec mesure et la prudence véritable à savoir se montrer énergique, lorsque l'occasion l'exige.

16. — On peut être sage par raison, on ne s'avise guère de l'être par raisonnement.

17. — L'indifférence ne constitue pas plus la sagesse que l'absence de vice ne constitue la vertu et l'on peut quelquefois avoir lieu de se demander quelle est la plus véritablement honnête de la femme qui n'a eu qu'une intrigue dans sa vie ou de celle que l'apathie, la crainte ou l'amour seul de son repos ont empêchée de faillir.

18. — Quelques hommes poussent l'honnêteté au point de convenir de leurs défauts, bien peu jusqu'à les combattre, personne ou à peu près au point de les corriger.

19. — Sauf un peu de bon sens et d'honnêteté, je ne vois pas trop quelle est la vertu ou la qualité que l'on ne puisse espérer rencontrer chez la plupart des hommes, à la condition de la bien chercher.

20. — C'est toujours, à notre avis, se montrer d'une exigence ridicule que de réclamer des hommes plus d'honnêteté ou de bon sens que nous n'en pouvons fournir nous-mêmes.

21. — Pas d'honnêteté véritable sans une certaine délicatesse de sentiments et l'honneur qui nous permet de ménager les méchants lorsque l'intérêt nous y convie, n'est guère moins déshonorant que le crime lui-même.

22. — Certains hommes font consister l'honnêteté à aller aussi loin que la conscience leur permet sans tomber dans l'improbité flagrante et veulent être estimés gens de bien parce qu'ils se sont montrés habiles équilibristes. Ce sont les acrobates de la morale, plus répugnants au fond que le coquin de profession, lequel se moque de la vertu, mais ne la déconsidère pas en tentant de l'exploiter à son profit personnel.

23. — On peut comparer le bon sens et l'honnêteté à deux perles précieuses, difficiles à rencontrer séparées, presque introuvables réunies et de là vient qu'il y a si peu d'hommes que l'on puisse considérer comme réellement complets.

24. — L'honnête homme, selon le monde, c'est celui auquel il n'a manqué qu'une occasion favorable ou un peu d'énergie pour se montrer un parfait scélérat.

25. — Le véritable éloge de l'homme de bien, en ce bas monde, ce sont les critiques des sots et les dédains des intrigants.

26. — Le plus galant homme du monde estimera toujours la société bien injuste à son égard, de ne pas apprécier ses rares vertus comme elles le méritent, et, en même temps, de trop remar-

quer les légers défauts qu'il peut avoir, puisqu'avec un peu de bonne volonté, rien ne serait plus aisé que de les transformer en qualités.

27. — La vérité et la justice ont leur pudeur qui ne doit pas être violée. Il y a, d'ordinaire, moins à craindre pour elles des attaques de leurs ennemis que du zèle de faux défenseurs ou de sots amis et c'est les déshonorer que de les vouloir protéger par des moyens indignes d'elles.

28. — Nous avons toujours assez d'équité pour blâmer les travers du prochain et suffisamment d'énergie pour résister aux tentations qu'il éprouve.

29. — La plupart des hommes aiment l'équité de la même façon que le larron, la propriété, une fois qu'il est venu à bout de mettre la main sur le bien d'autrui.

30. — Il y a, en ce monde, bien plus de châtiments injustes qu'il n'y en a d'immérités. Si nous voyons un homme malheureux, parions hardiment qu'il l'est cent fois moins que ne voudrait l'équité.

31. — La modestie constitue l'accompagnement naturel du mérite, de même que la parure, celui de la beauté. Elle ne le crée pas, mais en rehausse

l'éclat et seule parvient à le rendre réellement aimable.

32. — La modestie, même chez l'homme de mérite, n'est, le plus souvent, qu'une orgueilleuse confiance dans sa propre supériorité. Il se la figure tellement évidente que rien n'en peut diminuer l'éclat et le soin qu'il prend de la cacher ne constitue qu'un artifice ingénieux pour la faire resplendir encore davantage.

33. — La feinte indifférence que nous témoignons pour les éloges des hommes n'est, d'ordinaire, qu'une façon assez dédaigneuse d'établir notre supériorité et de bien prouver que chez nous le caractère est plus haut que les qualités de l'esprit.

34. — Il en est du dédain de la flatterie chez l'homme le plus modeste comme de la sobriété chez le gourmet ; ce qui les dégoûte l'un et l'autre, ce n'est ni la grosseur des morceaux ni l'excès de la louange, c'est qu'on n'ait pas su les apprêter avec assez de sensualité.

35. — Nous poussons assez souvent la modestie au point d'avouer que nous avons des défauts, pourvu que ce ne soit pas ceux que nous possédons réellement.

36. — On ne saurait mieux comparer ces gens de valeur qui savent ménager leur prochain et ne pas l'éblouir de l'éclat de leur rare mérite, qu'à ces lampes perfectionnées dont un mécanisme ingénieux fait baisser la lumière, sitôt qu'elle devient trop vive et menace de crever les yeux des spectateurs.

37. — Rien de moins compatible avec la bonté véritable qu'un trop grand excès de douceur.

38. — L'homme habile aime à rendre des services, seul l'homme de bien s'applique à rendre service.

39. — L'intrigant méprise les hommes et tâche de s'en servir ; le sage les plaint et s'efforce de les servir.

40. — Celui qui ne sait rendre service qu'aux dépens d'autrui ne mérite pas plus le titre de bienfaiteur que celui qui emprunte ses *mots*, le nom d'homme d'esprit.

41. — Faire le bien parce que l'on cède à l'importunité n'est pas d'un cœur généreux, c'est payer une rançon, non rendre un service.

42. — Certaines gens ne savent se montrer cha-

ritables que par procuration et se proclament généreux parce qu'ils ont été importuns.

43. — A voir la façon dont certaines gens rendent service, on dirait que ce qu'ils apprécient le plus dans la bienfaisance, c'est le plaisir d'humilier celui qui reçoit.

44. — Il en est du commerce des bienfaits comme de la plupart des autres ; nous cherchons à payer à vil prix, ce qu'autrui essaie de nous vendre frelaté.

45. — Se faire une réputation d'homme serviable est presque toujours d'un bonne politique. Si l'on ne peut raisonnablement espérer beaucoup de gratitude de la part de ses obligés, du moins est-il permis de compter sur la bienveillance de ceux qui n'ayant rien reçu de nous, ne sauraient alléguer aucun motif sérieux de nous en vouloir.

46. — Pas de métier qui exige à la fois plus de finesse et de philosophie que celui d'homme serviable. On risque trop de ne faire que des mécontents si l'on échoue et des ingrats en cas de réussite.

47. — Si l'on pouvait pénétrer les motifs qui font agir la plupart des bienfaiteurs, peut-être

serait-on surpris de la difficulté qu'il y a à devenir un parfait ingrat.

48. — L'homme judicieux seul peut se montrer digne du nom de bienfaiteur, car seul aussi il se trouve à l'abri de toute illusion sur la gratitude à espérer de la plupart des obligés.

49. — C'est étonnant comme rien ne nous dispose plus à offrir nos services au prochain que de savoir qu'il peut s'en passer et n'a nul besoin de nous.

50. — C'est le propre d'un sot de toujours craindre de se compromettre en rendant même les services qui ne lui coûtent rien.

51. — Certaines gens éprouvent une telle crainte de se montrer utiles au prochain, qu'ils ne sauraient prendre sur eux de rendre service, même lorsqu'ils auraient tout intérêt à le faire.

52. — L'égoïste intelligent aime à rendre les services qui ne lui coûtent rien, et l'homme habile, ceux qui lui rapportent.

53. — Refuser de rendre un service compromettant peut être le fait d'un homme prudent ; éviter de rendre celui qui ne coûte rien, presque toujours celui d'un sot.

54. — C'est un caractère commun à l'envieux et au sot que le trop de répugnance à rendre service à autrui.

55. — La charité de l'obligé est de ne pas trop scruter les intentions du bienfaiteur.

56. — La reconnaissance semble régie par des lois analogues à celles qui gouvernent les fluides impondérables. Elle diminue en raison de la grandeur du service rendu, de même que la chaleur en raison du carré des distances.

57. — Ce sont les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié et les petits services, la reconnaissance.

58. — La crainte du bienfaiteur est le commencement de la reconnaissance, de même que celle de Dieu, le commencement de la sagesse.

59. — Il en est de la reconnaissance de la plupart des obligés comme de la probité des intendants, ces vertus doivent exister assurément, puisqu'il n'est à peu près personne qui n'en ait entendu quelquefois parler.

60. — Ce n'est pas une médiocre preuve de reconnaissance que d'accorder des louanges à un bienfaiteur pour s'éviter de lui rendre des services.

61. — C'est une preuve de tact peu ordinaire que de savoir faire durer la gratitude aussi longtemps que l'on peut raisonnablement compter exploiter le bienfaiteur.

62. — La reconnaissance figure au premier rang de ces vertus que le monde entoure d'un préjugé favorable et estime plus qu'il ne les pratique. C'est presque toujours, à ses yeux, s'excuser suffisamment d'une faute commise que de pouvoir la mettre sur le compte de la gratitude.

63. — Nous ne sommes pas toujours dispensés de reconnaissance pour un service rendu, sous prétexte que nous l'avons déjà récompensé avec usure.

64. — Il est des cas où réclamer les bons offices d'un homme, c'est lui témoigner tant d'estime qu'il se trouve tenu encore à plus de reconnaissance pour le service qu'on lui demande, que l'obligé pour celui qu'il reçoit.

65. — Déprécier un service sous prétexte qu'il a peu coûté est le fait d'un ingrat. La reconnaissance exige que nous tâchions toujours d'exagérer la valeur du bienfait reçu, de même que la politesse, celle du divertissement que l'on nous offre.

66. — Les lois de la reconnaissance nous

obligent à faire entrer en ligne de compte dans l'estimation du service rendu, non seulement le profit que nous en avons tiré, mais encore l'ennui qu'il a causé au bienfaiteur.

67. — La seule preuve certaine qu'un homme sera reconnaissant du service rendu, c'est qu'il commence par être assez fier pour le refuser.

68. — Celui-là, à coup sûr, se montrerait digne de bienveillance qui, en acceptant de nouveaux services, considérerait moins son intérêt personnel que le moyen d'augmenter la dette de sa reconnaissance.

69. — Ce qu'il y a de plus dur dans le métier d'obligé, c'est de se trouver si rarement libre dans le choix de son bienfaiteur. Le juste mépris que celui-ci mérite parfois rend plus lourd le fardeau de notre reconnaissance, mais ne nous dispense pas de le porter.

70. — Il nous arrive bien plus souvent d'éprouver de la reconnaissance pour celui qui nous exploite et nous trompe que pour celui qui nous sert réellement.

71. — Les vices et les travers de notre bienfaiteur nous servent bien plus volontiers de prétexte

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour lui refuser notre gratitude que de raison pour repousser ses services.

72. — Il est certains cas où refuser les bienfaits de celui qui nous aime, constitue la plus noire ingratitude.

73. — Le meilleur moyen d'éviter l'ingratitude, c'est de ne s'adresser à la bienveillance du prochain qu'autant que la nécessité nous fait un devoir aussi rigoureux de demander, qu'à lui de ne pas refuser.

74. — Qui sème ses bienfaits sans discernement doit s'attendre à ne récolter que l'ingratitude.

75. — Récompenser généreusement un service rendu, c'est risquer de faire un ingrat ; c'est se faire un ennemi à coup sûr que de le récompenser avec usure.

76. — L'on peut compter rarement sur la reconnaissance de ceux vis-à-vis desquels on s'est montré bon, toujours sur le mépris de ceux vis-à-vis desquels on a été faible.

77. — C'est une question délicate de savoir lequel, à la longue, finit par sembler le plus lourd à porter, du poids d'un bienfait ou de celui d'un outrage.

78. — Nous réservons volontiers notre gratitude pour les services à venir et notre oubli pour ceux qui sont déjà rendus.

79. — Pas de sentiment plus vif ni plus impérieux au cœur de l'homme, que le souvenir des bienfaits reçus. Ce qui le prouve de reste, c'est l'aversion que finissent toujours par nous inspirer ceux qui nous ont rendu trop de services.

80. — Il est des circonstances où nous n'essayons pas de nous venger de celui qui nous a fait du mal ; il n'en est guère où nous ne cherchions à abuser de celui que nous savons disposé à nous faire du bien.

81. — Ce que nous haïssons dans le bienfaiteur, ce n'est pas la modicité du service rendu, c'est qu'il ait été à même de nous le rendre.

82. — C'est une preuve d'esprit considérable que de ne pas chercher à nous venger trop tôt ni trop ouvertement de celui qui nous a fait du bien.

83. — C'est signe assuré que nous avons fait trop de bien à un homme, lorsqu'il commence à nous traiter d'ingrat.

84. — Il en est des dettes de reconnaissance comme de toutes les autres ; la trop grande faci-

lité avec laquelle nous les contractons constitue la meilleure preuve du peu de soin que nous comptons apporter à leur acquittement.

85. — La patience du bienfaiteur à souffrir que nous profitions de ses bienfaits pour nous moquer de lui peut prouver que nous avons lieu de le faire, non que nous en ayons le droit.

86. — Trop d'empressement à accepter les bienfaits d'un homme que l'on sait méprisable, est le signe le plus assuré d'un cœur ingrat.

87. — Ce qui rend la haine de l'obligé plus durable que celle de l'ennemi, c'est que le dernier ne nous en veut guère que du mal que nous lui avons fait et qui peut souvent se réparer, le premier des services à lui rendus et dont il ne saurait perdre le souvenir.

88. — Si notre devoir consiste à écarter du prochain les occasions de mal faire, refuser de lui rendre aucune espèce de service mérite, à juste titre, de passer pour le plus héroïque des actes de charité, puisque c'est le seul moyen connu de le préserver de l'ingratitude.

89. — Nous n'oserions peut-être pas soutenir que notre bienfaiteur nous doit de la reconnais-

sance pour les services que nous avons daigné recevoir de lui, mais l'ensemble de notre conduite démontre que nous ne sommes pas très loin de le penser.

90. — Quand on sera parvenu à rendre les hommes probes, loyaux, sincères, alors il sera permis de s'étonner que l'on éprouve tant de difficulté à les empêcher d'être des ingrats.

91. — Il nous semble ordinairement moins dur d'obliger un inconnu qu'un bienfaiteur.

92. — Celui-là seul peut se faire une idée de ce que pèse la reconnaissance sur le cœur des hommes qui a eu besoin des services d'un obligé.

93. — Plus un homme s'est montré généreux à notre égard, plus nous aimons à nous répéter à nous-mêmes qu'il pourrait davantage, s'il le voulait.

94. — Aux yeux de la plupart des hommes, le véritable ingrat, c'est celui qui refuse de continuer à se laisser exploiter par eux.

95. — Nous savons rarement assez de gré à notre bienfaiteur de ses travers et de ses défauts, puisqu'ils nous fournissent aux yeux du monde le prétexte le plus plausible de lui manquer de reconnaissance, sans passer pour des ingrats.

96. — Nous nous attachons à autrui en proportion des bons offices dont il nous est redevable ; nous le haïssons en raison du mal que nous lui avons fait ou des services qu'il nous a rendus.

97. — C'est presque justifier un ingrat à ses propres yeux que de lui reprocher trop ouvertement les services qu'il a reçus de nous.

98. — Si les pauvres se rendaient compte du parti que certaines gens savent tirer des œuvres de charité pour leur avantage personnel, c'est alors qu'ils auraient bien du mérite à ne pas devenir tous des ingrats.

99. — Nous taxons plus volontiers d'ingratitude l'homme fier qui refuse nos services, que l'ingrat qui les oublie.

100. — Il y a des gens si pointilleux en matière de reconnaissance, qu'ils n'en exigent jamais davantage que pour les services qu'ils nous ont rendus malgré nous ou le mal qu'ils nous ont fait.

101. — Certains esprits sont ainsi conformés qu'ils ne réclament guère moins de gratitude pour les services que nous refusons d'accepter que s'ils les avaient réellement rendus.

102. — Nous ne savons que rendre malheureux

ceux qui dépendent de nous. Ensuite, nous nous indignons s'ils ne nous témoignent pas une gratitude égale au mal que nous leur avons fait ou aux ennuis que nous leur avons causés.

103. — Nous avons droit à la reconnaissance de ceux qui nous sont chers, moins en raison de l'affection que nous leur avons portée que du bien que nous leur avons fait.

104. — Celui qui ne sait que se rendre à charge à ceux qui dépendent de lui n'est pas plus digne de reconnaissance que le chrétien qui a la foi sans les œuvres, du paradis.

105. — Nous pardonnons la sévérité à l'homme qui sait être dur pour lui-même, jamais le désintéressement à celui dont l'ambition pourrait servir nos convoitises.

106. — Les hommes sacrifient volontiers leurs intérêts par vanité, par désir de vengeance, par caprice, par toutes sortes de motifs enfin, hors l'esprit de sacrifice et le désintéressement.

107. — Il est des hommes d'une franchise si héroïque que rien au monde ne pourrait les empêcher de proclamer la vérité toutes les fois qu'elle leur permet de dire du bien d'eux-mêmes et du mal du prochain.

108. — Depuis le bouillant Achille jusqu'à Napoléon Ier, en passant par Jules César et Charles XII de Suède, les grands hommes de guerre semblent tous avoir eu foi en une étoile qui les mettait à l'abri des coups du sort aussi bien que de ceux de l'ennemi. Ne dirait-on pas, en vérité, que la première condition pour être d'une bravoure héroïque, c'est d'y avoir le moins de mérite possible et de savoir se persuader à soi-même que l'on est invulnérable ?

109. — La Rochefoucauld fait ressortir ce que nous pourrions appeler les contradictions de conduite chez les plus braves. « Tel, nous dit-il, se « montrera brillant au feu qui le sera moins à « l'arme blanche ; tel autre fera preuve de vaillance « derrière un rempart qui ne s'exposera pas vo- « lontiers à une sortie, etc. »

L'auteur des *Maximes* part de là pour conclure que la crainte du trépas enlève toujours à l'homme quelque chose de son courage, que la mort, dit-il, non plus que le soleil, ne peuvent se regarder en face et que toute la philosophie du monde se trouve d'un faible secours contre l'effroi qu'inspire un péril trop imminent.

Le célèbre moraliste ne ferait-il pas confusion ici entre deux choses notablement différentes, l'amour de la vie et la crainte de la mort ? Aimer

l'existence semble assez naturel à l'homme et cependant il ne manque pas de gens qui en sont dégoûtés et ne reculent pas devant un suicide commis avec tout le sang-froid du monde. Au contraire, ceux-là même qui ne redoutent pas de mourir ne laissent pas, en quelque sorte, pour cela de craindre le trépas et on pourrait avec raison leur appliquer ces paroles du poète :

Emori nolo, nihil mortuus esse reputo.

Ce n'est pas, à proprement parler, la perspective de l'anéantissement qui nous épouvante, mais les moyens à prendre pour y arriver et qui généralement nous semblent plus désagréables les uns que les autres. De profondes considérations sur la destruction de notre être ne nous impressionneraient peut-être pas beaucoup, mais notre pusillanimité se récrie à la pensée de ce que nous allons avoir à souffrir. C'est qu'en définitive, si la nature n'a pas fabriqué tous les hommes lâches ni poltrons, elle nous a tous créés douillets. Maintenant que telle ou telle souffrance nous cause plus d'effroi, que l'un redoute davantage une décharge de mousquet, l'autre un coup de sabre, cela prouve simplement la diversité des goûts et des opinions. De graves autorités déclarent la pendaison quelque chose de tout à fait anodin. Si cette croyance

venait à se généraliser, l'on ne tarderait pas sans doute à voir la corde remplacer dans tous les cas, le réchaud et l'asphyxie par le charbon.

Les anciens, indifférents aux craintes de la vie future, savaient sacrifier leur existence assez gaillardement et se donnaient la mort avec une facilité souvent remarquée ; mais aussi quels raffinements, quelles recherches dans les moyens de se la rendre la plus douce possible ! On sait le trait de Cléopâtre expérimentant sur des esclaves, le genre de trépas le plus confortable et les Romains du temps des Césars, s'ouvrant les veines au bain, montraient bien qu'il leur était fort égal de retomber dans le gouffre du néant pourvu que ce fût sans douleur.

110. — Il est une sorte de courage qu'inspire le sentiment d'un danger qu'on ne peut fuir. Tel marchera bravement à un trépas inévitable qui n'eût pas hésité, si la chose s'était trouvée possible, à sauver ses jours au prix d'une lâcheté. Tel autre fera bonne contenance uniquement parce que la vue de l'échafaud, en glaçant toutes ses facultés, lui enlèvera jusqu'à la faculté de ressentir la peur et par suite de se montrer pusillanime. C'est en quelque sorte, l'excès de la crainte qui le rend intrépide. La chose est attestée par l'exemple de certains condamnés à mort dont pour une raison

ou pour l'autre, l'exécution n'a pas été suivie d'effet. Le calme et le sang-froid que le public admirait souvent en eux n'étaient dus, après tout, qu'à une profonde stupeur qui, pour ainsi dire, leur enlevait la vie avant même qu'ils n'eussent reçu le coup fatal.

111. — L'on ne se repent bien que des fautes que l'on n'est plus en état de commettre.

112. — Dieu est tout-puissant sans doute, cependant il ne lui est pas loisible de pardonner à qui ne se repent pas.

113. — Le désespoir est plus fréquent que le repentir.

114. — Nous confondons volontiers le désappointement avec le remords et le regret avec le repentir.

115. — Tout bien considéré, le regret d'une faute commise n'est guère autre chose que le dépit des ennuis qu'elle nous a occasionnés, joint au ferme propos de recommencer dès qu'on jugera pouvoir le faire impunément.

116. — Ce que nous regrettons, c'est bien moins d'avoir commis la faute que de ne plus pouvoir la commettre encore ; tous, plus ou moins, nous

ressemblons à ce pacha dont parle Michaux dans sa correspondance, et qui s'étant rendu malade à force de boire, voulait qu'on lui indiquât un remède non pour guérir, mais pour pouvoir continuer à s'enivrer impunément.

117. — Certaines personnes jugent volontiers irréparables les fautes par elles commises pour n'avoir point à se corriger des défauts qui les leur ont fait commettre.

118. — Ce n'est pas une médiocre preuve de jugement que de vouloir sérieusement réparer les fautes commises, dès qu'on s'est aperçu qu'elles sont irréparables.

119. — Le châtiment exaspère les hommes plus souvent qu'il ne les corrige.

120. — Blâmer avec aigreur autrui des défauts et des vices que nous avons eus, est encore le meilleur moyen de nous consoler de ne plus pouvoir les avoir encore.

121. — Il semble bien que la nature en faisant l'homme perfectible ait voulu se consoler de n'avoir pu s'empêcher de le créer, encore plus, incorrigible.

122. — L'homme est un être si essentiellement

indécrottable, que les leçons les plus dures, les plus cruelles épreuves, ne parviennent guère à le corriger du moindre de ses travers.

123. — L'absence de caractère nous rend parfois aussi coupables que le scélérat de profession et presque toujours plus dangereux.

124. — C'est la fortune adverse qui trempe les caractères énergiques et la prospérité qui rend meilleures les âmes généreuses.

125. — Quelle que soit l'inégalité avec laquelle la Providence ait distribué ses dons aux mortels, ceux-ci se distinguent les uns des autres, bien moins par l'intelligence, que par le caractère ; la première n'établissant, à proprement parler, entre eux qu'une différence de degré ; le second, pour ainsi dire, une différence de nature.

126. — Ce qui prouve bien l'ignominie naturelle du genre humain, c'est que la plupart des personnages qu'il qualifie de grands, ne l'ont été ni par le cœur, ni par le caractère.

127. — Mériter une faveur est d'ordinaire moins difficile que de savoir continuer à s'en montrer digne, une fois obtenue.

128. — C'est sans doute parce qu'ils la trouvaient

trop gênante à pratiquer, que les hommes ont abandonné la vertu aux femmes, se réservant à eux-mêmes le monopole de ce qu'ils appellent l'honneur.

129. — L'honneur est l'image de la vertu, de même que l'hypocrisie en est le masque.

130. — L'honneur est à l'honnêteté ce que le scrupule est à la vertu ; si on parvenait à le dégager d'une certaine dose d'exagération qui lui semble essentielle, alors il cesserait d'être pour se confondre avec la droiture et la probité.

131. — Celui-là ne mérite pas le nom d'homme d'honneur qui craindrait plus d'être flétri aux yeux d'autrui qu'aux siens propres.

132. — L'art de l'honneur, suivant le monde, c'est la faculté de commettre impunément toutes les vilenies imaginables, à condition d'y mettre les formes.

133. — Aux yeux du monde, le scandale est d'ordinaire plus déshonorant que le déshonneur lui-même.

134. — De ce qu'un acte est reconnu déshonorant, il s'en faut bien, qu'aux yeux du monde, un homme soit déshonoré pour l'avoir commis.

135. — Il est souvent plus facile à des gens loyaux de se mettre d'accord sur la question d'honneur que sur celle de devoir.

136. — Distinguer entre un trait d'héroïsme et un crime est parfois malaisé, jamais entre une lâcheté et un acte honorable.

137. — Lorsque nous sommes indécis sur la ligne de conduite que nous prescrit le devoir, tenons pour certain que c'est aussi celle que nous commande l'honneur.

138. — Ce n'est pas une des moindres bizarreries de l'opinion publique que de voir un homme ordinaire flétri pour les crimes et délits de ses ancêtres, tandis qu'un grand de la terre ne le sera pas pour les fautes mêmes qui lui sont personnelles.

139. — Nous recherchons comme des complices, ceux qui ont nos vices et fuyons comme des rivaux, ceux qui partagent nos travers.

140. — On se corrige difficilement d'un vice, jamais d'un défaut.

141. — Tolérer les vices de son prochain est d'ordinaire plus aisé que de tolérer ses défauts.

142. — Les défauts de notre cœur et ceux de

notre éducation ont d'ordinaire plus de part à nos vices que les défauts de notre tempérament.

143. — Ce qui rend un défaut bien plus difficile à extirper qu'un vice, c'est que le premier est un résultat de notre tempérament, le second presque toujours un fruit de l'éducation.

144. — C'est déjà presque de la vertu que de savoir préférer son orgueil à sa vanité.

145. — Ce qui fait parfois de l'orgueil une force, c'est qu'il est discret et sait se cacher, et toujours une faiblesse de la vanité, c'est qu'elle ne saurait vivre sans se montrer.

146. — Il nous arrive aussi souvent d'être timides à force d'orgueil qu'outrecuidants à force de vanité.

147. — Pas de prétexte que notre amour-propre ne se montre disposé à saisir pour nous élever au-dessus du prochain. Le soi-disant sage se regarde comme supérieur aux autres, par suite du dédain qu'ils lui inspirent, le coquin à cause de son habileté et de son absence de scrupules, le sot lui-même en raison de son aveuglement et de ses prétentions.

148. — Toute passion peut nous induire en

faute, mais la vanité nous en fait commettre de plus ridicules.

149. — L'absence de vanité nous préserve parfois d'être un sot, mais ne suffit pas toujours à nous empêcher d'être un fol.

150. — La vanité est l'orgueil des sots, de même que la faiblesse est la bonté des âmes sans énergie.

151. — Il est des gens tellement vaniteux qu'ils ne sauraient se résoudre à accepter, même un service, qu'autant qu'il flatte leur amour-propre.

152. — C'est la preuve d'un excellent naturel que de pouvoir être vaniteux sans malveillance.

153. — L'homme véritablement insupportable, c'est celui que son orgueil même n'a pu préserver de la vanité.

154. — Le côté faible du mérite, même transcendant, c'est qu'il ne suffit pas toujours à nous préserver de la vanité.

155. — Ce qui fait que notre conduite se trouve rarement d'accord avec notre façon de voir, c'est que nous jugeons d'ordinaire d'après notre vanité et agissons d'après nos convoitises.

156. — C'est, d'ordinaire, l'intérêt qui divise les hommes et la vanité qui les rend irréconciliables.

157. — La vanité nous rend d'ordinaire plus accessible à la corruption que l'intérêt.

158. — Je doute que l'humilité chrétienne ait jamais rendu le saint le plus avide de mortifications aussi ingénieux à se rapetisser devant ses semblables que l'est le vaniteux, lorsque par là, il espère se faire valoir à leurs yeux et s'attirer leurs louanges.

159. — Quelque difficile à garder que soit un secret, tout le monde en vient aisément à bout, pour peu que sa vanité s'y trouve intéressée.

160. — Quelque fort que nous prisions notre mérite, nous sommes encore moins heureux de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes que de celle que nous nous flattons d'en inspirer aux autres.

161. — Nous aimerions mieux, tous tant que nous sommes, être tenus pour des drôles que pour des sots, si jamais l'homme dépourvu de bon sens pouvait se résigner à admettre qu'on le juge tel qu'il est en réalité.

162. — Ce qui rend le sot d'un commerce plus difficile que le coquin de profession, c'est que le premier d'ordinaire souffre qu'on lui reproche ses méfaits pourvu que l'on n'ait pas l'air de s'en indigner et que le second ne saurait pardonner qu'on le trouve ridicule, même lorsqu'on se borne à l'en plaisanter.

163. — Nous ne nous résignons guère à reconnaître du mérite à autrui qu'en raison de celui que nous le croyons disposé à nous attribuer à nous-mêmes.

164. — Quelque puissant que soit l'intérêt sur le cœur de l'homme, le besoin de se sentir adulé l'emporte encore et l'on peut dire, à cet égard, que nous cherchons bien moins souvent à tromper notre prochain qu'à être trompé par lui.

165. — Mépriser le flatteur n'est pas mépriser la flatterie et nous ne pouvons nous empêcher, tout au moins, de juger homme de grand sens, le drôle qui sait rendre pleine justice à notre rare mérite.

166. — Il faut que le besoin de l'adulation soit bien ancré dans le cœur de l'homme pour que le ridicule de certaines flatteries ne parvienne pas à en dégoûter même les meilleurs esprits.

167. — Il n'est guère d'injure si cruelle qu'on ne puisse faire accepter avec plaisir de la plupart des hommes, pourvu qu'on sache lui donner l'apparence de la flatterie.

168. — Le châtiment du flatteur de profession est de ne pouvoir se passer des flatteries de ceux qui dépendent de lui.

169. — Pour certains hommes blasés par le succès, la louange devient comme un pain quotidien que l'on goûte sans plaisir, mais dont on ne saurait se passer.

170. — Il y a moins loin de la vanité à la modestie qu'à une véritable ambition.

171. — La plupart des hommes recherchent le pouvoir comme un ornement dont on se pare sans s'en servir réellement et se croient ambitieux parce qu'ils ont de la vanité.

172. — L'amour de la domination dans certaines âmes tient au sentiment secret de leur incapacité. Elles s'attachent à l'autorité comme à un bien dont la possession ne leur semble jamais assurée, puisque leurs fautes mériteraient à chaque instant de la leur faire perdre.

173. — L'incapacité où nous nous trouvons

d'agir et de penser par nous-mêmes, ne suffit guère à nous préserver de l'esprit de domination. Il n'est rien que nous prétendions imposer avec plus d'autorité au prochain que les façons de voir et de sentir à nous suggérées par autrui, lorsque nous y croyons notre amour-propre intéressé.

174. — Si le comble de la vertu consiste dans la mortification, comment nier l'écrasante supériorité de l'avare qui se prive de tout par amour de l'art et sans espoir de récompense ultérieure sur l'ascète qui ne renonce aux biens du temps qu'en vue de ceux de l'éternité?

175. — Le vice qui abrutit l'âme vulgaire produit quelquefois l'effet contraire sur les natures généreuses et les rend d'autant plus pointilleuses en matière d'honneur que c'est, en définitive, le seul bien qu'il leur reste.

176. — Préserver un homme des écarts de jeunesse n'est pas du tout une garantie qu'il saura se préserver de ceux de l'âge mûr, puisque les uns ont pour cause la violence du tempérament et les autres la faiblesse de la volonté.

177. — La femme qui se vante de sa force à résister à la tentation ne prouve bien qu'une chose, c'est l'aversion que lui inspire le tentateur.

178. — L'envie est, par excellence, le vice des esprits étroits ; un homme tout à fait nul peut y échapper, non pas un homme médiocre.

179. — Le premier châtiment de l'envieux est de se sentir méprisé de ceux qu'il jalouse.

180. — On se console en étant envieux de ne point se trouver en situation de se montrer arrogant.

181. — On peut juger de ce que vaut un homme par la nature des biens qu'il envie.

182. — Pas de signe plus certain de bon naturel chez un vieillard que de ne pas être envieux des jeunes gens.

183. — Ce que le vieillard supporte le plus impatiemment, ce n'est pas l'abandon des hommes ni la ruine de ses espérances, ni le dédain des jeunes gens, mais leurs succès et leurs joies.

184. — Le jaloux est à l'envieux ce qu'est l'avare au voleur, l'un prétendant défendre avec fureur ce qui lui appartient et l'autre l'empêcher d'en jouir tranquillement.

185. — L'apparente humilité qui empêche certains hommes d'avoir même l'air de soupçonner

leur propre mérite, n'est en général qu'une paresse d'esprit, laquelle les détourne des efforts nécessaires pour en tirer parti.

186. — C'est grande paresse d'esprit que de prétendre juger des choses et des hommes par maximes générales. Les uns et les autres ont leur maîtrise propre et ne sauraient être bien connus que de celui qui s'est donné la peine de les analyser.

187. — Telle est la force de l'accoutumance qu'un vice finit par n'être guère moins difficile à déraciner qu'une passion.

188. — Si nous sommes si rarement récompensés de notre confiance, c'est que la paresse d'esprit et l'insouciance ont eu plus de part au choix de nos confidents que l'estime ou l'affection.

189. — Nos défauts sont un peu comme les mauvaises connaissances que nous choyons et aimons de tout notre cœur, mais que nous nous résignons d'autant moins à avouer, qu'au fond, nous comptons bien ne pas rompre avec elles.

190. — Lorsqu'un défaut est bien ancré dans le cœur de l'homme, les plus dures leçons ne peuvent guère que l'affermir encore davantage en raison

même du soin avec lequel elles nous obligent à le dissimuler.

191. — Nous convenons plus volontiers des défauts de notre caractère que de ceux de notre esprit.

192. — Nous nous figurons toujours qu'il nous sera aussi aisé de céler nos défauts au prochain, qu'impossible à lui de nous cacher les siens.

193. — La plupart des hommes sont un peu de l'humeur de Don Quichotte, toujours retenu par ses scrupules de chevalerie, au moment où l'on avait besoin de lui. Nous nous entendons très bien à faire souffrir autrui de nos défauts, mais à charge de les remplacer par des qualités opposées, dès qu'ils menaceraient de lui devenir utiles. Personne, par exemple, de plus généreux que l'avare lorsqu'il dispose de la bourse du prochain ni de plus dépourvu de susceptibilité que le vaniteux quand il s'agit de défendre l'honneur ou la réputation d'un ami.

194. — La franchise avec laquelle nous convenons de nos défauts n'est souvent qu'un artifice de notre part pour leur rendre le prochain indulgent et le disposer à nous les pardonner, sans que nous prenions même la peine de nous en corriger.

195. — Lorsque nous sentons un défaut en nous, notre premier souci est de le faire accepter des autres et de nous-mêmes sous le nom de la qualité qui offre avec lui quelques traits de ressemblance. Nous nous prétendons réfléchis, parce que nous nous savons hésitants et personnes de bon conseil, précisément parce que nous ne trouvons pas en nous-mêmes l'étoffe d'un homme d'action.

196. — Nous entendons, par-dessus tout, garder nos défauts et nous berçons de l'illusion que nous le pourrons faire impunément.

197. — Nous nous réjouissons parfois de retrouver nos défauts et nos travers dans ceux que nous aimons, mais ne saurions leur passer nos caprices.

198. — Il y a des fautes légères, mais il n'y a guère de légers défauts.

199. — Les défauts des hommes témoignent de la rectitude de leur esprit et attestent la justice qu'ils savent se rendre à eux-mêmes. Nous ne sommes guère ingrats ni acharnés contre notre bienfaiteur que dans la mesure où nous nous sentons indignes des services rendus ; envieux parce que notre conscience nous proclame incapables d'acquérir par nos propres mérites, les biens convoités. Notre avidité pour les flatteries et les

louanges intéressées, publie la connaissance que nous avons de notre propre bassesse et la certitude où nous sommes que nul éloge mérité ne pourrait nous être décerné. Enfin, la facilité avec laquelle nous nous laissons tromper par celui qui nous méprise est une preuve évidente qu'à nos propres yeux, son mépris est la seule chose que le prochain nous puisse légitimement accorder.

200. — Nos fautes les plus lourdes mériteraient, sans doute, de passer pour des chefs-d'œuvre d'habileté, si elles devaient tant soit peu avoir pour résultat de nous corriger des défauts qui nous les ont fait commettre.

201. — La même disposition d'esprit qui engendre nos travers est ordinairement ce qui nous empêche de les regarder comme tels et de là vient qu'on aimera toujours mieux se reconnaître des torts imaginaires qu'avouer ceux que l'on a réellement.

202. — Il conviendrait d'avoir une haute opinion de la capacité de la plupart des hommes, s'ils savaient mettre dans leur conduite quotidienne, la moindre dose de cette ingéniosité avec laquelle les plus simples s'entendent à déguiser leurs torts et à se justifier des reproches les plus mérités qu'on leur adresse.

203. — Ce qui prouve l'imbécillité naturelle des hommes, ce n'est pas qu'ils commettent toujours des fautes, c'est qu'ils commettent toujours les mêmes.

204. — Les grands talents servent souvent à rendre nos défauts insupportables, lorsqu'ils ne nous aident pas à nous en corriger.

205. — Rien, à la longue, qui nous inspire plus de mépris pour un homme que le souvenir des fautes que nous lui avons fait commettre.

206. — Ce serait compter se tirer d'affaire à trop bon marché que de croire qu'il nous suffira pour échapper aux conséquences des fautes par nous commises, de n'y plus retomber à l'avenir.

207. — Nous pardonnons assez volontiers à celui qui nous empêche de faire une œuvre utile, mais non à celui qui nous empêche de commettre une sottise.

208. — L'injustice nous révolte d'ordinaire moins que l'injure, et l'injure toujours moins que la vérité.

209. — Nous ne saurions guère nous empêcher de redouter, de la part du prochain, les injustices et les mauvais procédés que nous-mêmes ne man-

querions pas de lui faire subir, si nous nous trouvions à sa place.

210. — La preuve la plus certaine que nous puissions avoir de la culpabilité d'un malhonnête homme, ce n'est pas que nous sachions qu'il a commis le méfait, mais bien qu'il ait été à même de le commettre.

211. — Lorsqu'on voit la plupart des hommes commettre une vilenie, peut-être est-il permis d'en être peiné ; c'est lorsqu'on les voit s'en abstenir qu'on a le droit d'être surpris.

212. — La déloyauté du coquin consiste à être de mauvaise foi avec les autres et celle de l'honnête homme à n'être pas d'assez bonne foi vis-à-vis de lui-même.

213. — Il n'y a personne comme l'égoïste pour s'attendre à rencontrer le dévouement chez les autres et s'indigner lorsqu'ils ne consentent pas à sacrifier leurs intérêts ou leurs commodités aux siens.

214. — Suivant toute apparence, le changement le plus profitable que l'on pourrait faire subir aux hommes, serait de les transformer tous en parfaits égoïstes. Cela, sans doute, ne les rendrait ni

meilleurs ni plus dignes d'estime, mais à coup sûr moins nuisibles et moins dangereux qu'ils ne sont d'ordinaire.

215. — Il est des natures si charitables qu'elles ne sauraient s'empêcher de compatir aux malheurs du prochain dans la mesure exacte où elles-mêmes craignent d'avoir à en souffrir.

216. — L'un des travers qui contribuent le plus à rendre le scrupuleux insupportable, c'est sa tendance à toujours se reconnaître coupable des fautes qu'il n'a point commises et à se vouloir corriger de défauts autres que ceux qu'il a réellement.

217. — C'est le signe d'un cœur bien dur de ne prétendre compatir à l'infortune qu'autant qu'il la jugerait imméritée.

218. — Il s'en faut bien que le cœur humain soit, comme l'ont prétendu certains philosophes moroses, toujours dominé par l'intérêt et les calculs égoïstes. Ce qui le démontre clairement, c'est sa tendance naturelle aux sentiments de haine et d'envie et le plaisir si vif que souvent nous éprouvons à nuire à autrui, fût-ce à notre détriment.

219. — Tant que les hommes ne seront ni meil-

leurs ni plus sensés qu'ils n'ont été jusqu'à ce jour, la bienveillance n'aura pas grand'chose à démêler avec la justice et nous ne voyons pas que ce puisse constituer une bien grave injure de dire de quelqu'un qu'il est un méchant.

220. — Il est des gens d'un si détestable caractère qu'ils ne savent, pour ainsi dire, être bienveillants que par méchanceté et ne se sentent jamais plus disposés à rendre un service que lorsqu'il aura pour effet de désobliger celui qu'ils n'aiment pas.

221. — L'on peut appliquer à la médisance ce que Lucrèce dit des fureurs de l'Océan. Nous ne saurions nous empêcher d'y trouver un certain charme, tant que nous croyons le prochain seul à en souffrir.

222. — Ce qui fait du médisant, un être si peu sympathique, c'est que nous le redoutons en raison directe du plaisir que nous trouvons à écouter ses malins propos.

223. — Nous nous plaignons du prochain et en disons du mal, bien moins en raison de celui qu'il nous a fait que de l'envie qu'il nous inspire ou de son refus de se laisser exploiter par nous.

224. — L'art de calomnier utilement le prochain

consiste à savoir dire de lui précisément le mal qu'il sera le plus agréable au prochain d'entendre et que l'on puisse persuader avec le plus de facilité.

225. — Pas de métier qui exige plus de souplesse et de tact que celui du calomniateur puisqu'il s'agit de trouver contre le prochain les accusations, à la fois, les plus vraisemblables et les plus propres à lui nuire.

226. — L'intolérance qui prend sa source dans l'intérêt personnel est d'ordinaire beaucoup plus âpre que celle qui découle de la conviction.

227. — L'honnête homme se montre parfois bien plus accessible à la corruption que le coquin de profession. L'on a souvent raison du premier par la flatterie et les satisfactions d'amour-propre, jamais du second que par la satisfaction donnée à son intérêt du moment.

228. — Le monde se montre quelquefois sévère pour les convictions achetées à prix d'argent, presque toujours indulgent pour celles que la vanité ou l'amour-propre ont seuls inspirées.

229. — A en juger par la plupart de ses effets, on ne voit pas trop comment distinguer l'esprit d'intrigue de la spiritualité la plus raffinée. Il

façonne l'homme à la pratique des vertus de perfection, lui apprend à être humble, exempt de rancune, indulgent aux défauts et travers du prochain, à rechercher les avanies et les rebuffades, toutes les fois qu'il croit avoir quelque chose à y gagner. Parfois, il nous rend plus chrétiens que l'évangile, puisqu'il nous enseigne le mépris de tout lien de famille et des affections terrestres et à préférer, de beaucoup, à nos proches et amis, des ennemis déclarés.

230. — Ce qui rend le bavard et le vaniteux des êtres si insupportables, c'est qu'ils ne peuvent se livrer à leurs défauts de prédilection sans gêner ceux du voisin.

III

1. — La véritable prudence a ceci de commun avec la grandeur d'âme qu'elle nous enseigne moins encore à nous défier de nos ennemis qu'à savoir bien placer notre confiance et à choisir judicieusement nos amis.

2. — Nous donnons notre confiance à un homme et le chargeons de nos affaires parce que nous le savons droit, loyal, incapable de tromper et ensuite, nous nous indignons si parfois il sacrifie nos intérêts aux scrupules de sa conscience.

3. — L'excès de confiance nous expose à être

parfois trompés, l'excès de défiance à l'être presque toujours.

4. — On ne saurait suffisamment se défier de l'habileté de l'homme qui tient surtout à passer pour habile.

5. — On doit se défier également et de l'homme réputé honnête qui réussit trop souvent dans ses entreprises, parce que la loyauté n'est pas toujours compatible avec le succès et de l'intrigant qui échoue dans les siennes, car il prouve par là qu'il est un imbécile.

6. — Le scepticisme de l'intrigant tient à ce qu'il juge des autres par lui-même et celui de l'honnête homme à ce que l'expérience ne lui permet pas de juger ses semblables autres qu'ils ne sont en réalité.

7. — Il faut savoir n'être ni trop avare ni trop prodigue de ses dédains. Estimer la plupart des hommes, c'est se vouer au rôle de dupe ; les mépriser tous, c'est laisser voir qu'on juge trop d'autrui par soi-même.

8. — Bien des gens méritent qu'on leur accorde du crédit, peu qu'on leur donne sa confiance.

9. — C'est une grave faiblesse de ne pas savoir

retirer sa confiance à qui l'on a cessé d'accorder son estime.

10. — Celui qui vise à la réputation d'homme judicieux doit savoir se montrer tel, toujours et en tout ; il ne suffit pas, pour gagner la confiance de ses subordonnés, de savoir quelquefois leur donner des ordres raisonnables.

11. — L'homme circonspect, c'est celui qui ne saurait se décider avant d'avoir pris conseil ; l'homme nul, celui qui ne sait pas même se décider après.

12. — Se juger homme d'action est le faible le plus habituel de l'imbécile sans scrupules, et se croire habile, la ressource habituelle de celui qui n'a pas la force d'être franc.

13. — Certaines gens ne peuvent s'empêcher de se croire habiles, parce que le hasard ne leur permet pas de toujours échouer dans toutes leurs entreprises.

14. — Il est des gens dont le fonds consiste, pour ainsi dire, à n'être pas naturels et qui ne le peuvent devenir que par affectation.

15. — Nous en voulons souvent moins à un homme de nous avoir trompés que de nous être nous-mêmes trompés à son égard.

16. — Nous avons beau nous moquer du joueur qui risque sa fortune sur une carte ; nous ne sommes pas, dans l'ordinaire de la vie, beaucoup plus sages que lui, et il suffit d'examiner notre conduite pour voir que chacun de nous croit à son étoile et se juge favorisé d'un hasard particulier.

17. — Se plaire à vivre d'illusions, c'est acheter quelques instants d'un doux repos au prix d'un réveil toujours désagréable et parfois terrible ; c'est imiter ce voyageur qui s'étant jeté du haut d'une tour élevée, se trouvait fort bien en route et n'avait à craindre que l'arrivée.

18. — Nous pouvons pardonner à un homme le mal qu'il nous a fait, mais non le mépris qu'il nous inspire.

19. — Le faiseur peut se définir un poseur qui a le courage de ses convictions.

20. — Une chose que nous ne saurions nous résigner à admettre, c'est que celui que nous comptions exploiter, juge pouvoir se passer de nos services.

21. — C'est se moquer des gens que de les louer d'une bonne action que soi-même on aurait été incapable ou très fâché d'accomplir.

22. — Il faudrait se sentir homme de génie pour

avoir le droit de ne pas se trouver froissé, lorsqu'on nous conteste la qualité d'homme de goût.

23. — Pas de situation plus enviable que celle de l'honnête homme réfractaire au rôle de dupe; à part les sots et les intrigants, les faiseurs et les naïfs, il est sûr d'avoir le genre humain tout entier pour partisan.

24. — Les maximes et les prescriptions du monde sont à la pratique de la vie ce que sont les menues pièces de monnaie à la circulation quotidienne. Quelque peu de cas que l'on en fasse, on ne saurait longtemps s'en passer. C'est précisément la bassesse de leur titre qui les rend indispensables et leur absence de valeur réelle qui permet de leur en donner une de convention.

25. — Ce que le microscope est à l'œil, l'alambic aux liqueurs, on dirait que la coterie l'est à l'esprit mondain; elle ne le crée pas, mais le concentre, l'amplifie et, le dégageant de tout alliage étranger, le fait apparaître dans l'éclat de sa laideur et son ineptie naturelles.

26. — Le monde subit parfois l'ascendant du mérite, mais au fond, n'adore que la médiocrité, et il flétrit volontiers du nom d'original, quiconque

s'élève au-dessus du niveau commun, soit par l'esprit, soit par le caractère.

27. — Ce que le monde supporte le moins, c'est la bizarrerie. Aussi montre-t-il parfois davantage d'indulgence pour le coquin dont le seul tort est de se trouver un peu plus comme tout le monde que la moyenne, que pour celui que singulariserait un excès d'honnêteté.

28. — C'est une question délicate de savoir ce qui, aux yeux du monde, déconsidère le plus un homme, d'être personnellement un coquin ou de ne pas savoir se montrer assez coulant avec ceux qui le sont.

29. — Somme toute, le meilleur moyen de se faire pardonner son honnêteté dans le monde, c'est qu'elle ne soit pas trop gênante pour ceux qui en sont dépourvus.

30. — L'extrême condescendance aux maximes et préjugés du monde offre ceci d'avantageux, que si elle nous rend souvent ridicules, du moins elle nous empêche de paraître tels aux yeux de bien des gens.

31. — Le ridicule qui tue aux yeux du monde, c'est bien plus ce ridicule de convention qui froisse

les usages et les préjugés, que celui qui se borne à violer les règles du sens commun.

32. — On réussit quelquefois dans le monde par ses qualités, assez souvent par ses défauts, jamais ou presque jamais par ses vertus.

33. — Défendre ses opinions avec feu est parfois un bon moyen de se pousser dans le monde, il faut prendre garde seulement qu'elles ne dégénèrent en convictions.

34. — Certaines formules et axiomes en vigueur dans le monde rappellent assez ces pièces obsidionales que les citoyens d'une ville assiégée s'accordent à recevoir comme monnaie marchande. L'on doit se garder de les contester, et tout en les jugeant erronés, il convient d'agir comme si on les reconnaissait fondés en raison. Nous ne saurions mieux les comparer qu'à l'astronomie des livres classiques de la Chine enseignée au public, malgré son évidente fausseté, par déférence pour les ancêtres et respect de la tradition.

35. — Savoir bien jouer son rôle est encore ce qui, aux yeux du monde, dispense le plus aisément un homme de remplir son devoir.

36. — Les dons les plus brillants, lorsqu'ils se

trouvent isolés, ressemblent à ces phares dont le feu sert à rendre plus épaisses les ténèbres environnantes. Prétendre les faire trop valoir semble parfois d'une médiocre politique ; c'est attirer les regards moins encore sur ce que nous possédons que sur ce qui nous manque.

37. — Pas de tort plus grave aux yeux du monde que d'avoir raison trop tôt et de soutenir la veille ce que chacun proclamera le lendemain comme une vérité évidente.

38. — Ce sont parfois moins nos travers qui nous rendent ridicules que la trop grande ardeur que nous montrons à nous en disculper.

39. — Le bon sens ne suffit pas plus à nous préserver de certains travers que l'esprit, de certains ridicules, mais l'un et l'autre nous servent à les rendre moins choquants.

40. — Il en est un peu du ridicule comme de ces fantômes dont on a raison moins en les fuyant, qu'en sachant les braver à propos.

41. — Savoir se rendre ridicule à ses propres yeux constitue parfois le meilleur moyen de ne pas paraître tel aux yeux du monde.

42. — Ce qui distingue surtout un ridicule d'une

faute, c'est que cette dernière perd toujours de sa gravité, à proportion qu'elle est plus inconsciente.

43. — L'on rencontre assez souvent en ce monde des gens qui savent charmer et se montrer aimables à leurs heures ; le difficile, c'est d'en trouver de réellement supportables.

44. — Il est parfois permis de croire avoir raison contre tout le monde, mais il ne faut pas compter alors sur son approbation ni s'attendre à ce qu'il nous sache gré de notre perspicacité.

45. — C'est une vanité insupportable que de se croire plus d'esprit qu'à tout le monde, et parfois louable modestie de ne s'en croire qu'un peu davantage qu'à la majorité de ses semblables.

46. — La nature, en créant les hommes pour la société, leur a forcément donné un fonds de sentiments et d'idées communs à tous. Aussi est-il un point sur lequel chacun de nous se trouve d'accord avec ses semblables, c'est que tout lui est dû à lui personnellement et rien aux autres.

47. — Celui-là serait bien près de gagner l'affection de ses semblables qui saurait à un degré égal s'en faire craindre et estimer.

48. — Rechercher l'estime d'autrui n'est pas

toujours chose pratique ; trop peu de gens savent estimer. L'important consiste à s'en faire craindre, puisque c'est le seul moyen que nous possédions d'en être respectés.

49. — Nous prétendons toujours gagner les autres en leur offrant non ce qui leur plaît, mais ce qui nous plairait à nous-mêmes, si nous nous trouvions à leur place.

50. — C'est le propre d'un sot de prétendre toujours gagner les gens au prix qui lui convient, et de leur en vouloir, s'ils s'estiment au-dessus de son évaluation.

51. — C'est par la flatterie que l'on acquiert de l'empire sur l'esprit des hommes, et par la crainte qu'on le conserve.

52. — La flatterie la plus dangereuse n'est pas celle qui chatouille notre amour-propre, mais celle qui caresse nos vices et ménage notre paresse.

53. — Au point de vue pratique, le faquin qui sait prendre les hommes par l'intérêt et l'amour-propre se montre infiniment plus sage que le prétendu moraliste, lequel s'obstine à les vouloir diriger par le sentiment du devoir et les lumières du sens commun.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

54. — On s'attache les mortels, non par le bien qu'on leur fait, mais par les espérances qu'on leur donne. L'homme pratique saura toujours joindre à l'art de gagner son prochain par de belles promesses, celui de ne guère les tenir et d'éconduire son monde sans trop le désobliger.

55. — On domine les hommes par les promesses qu'on leur fait ; on se les aliène presque toujours par celles qu'on leur tient, puisque alors n'ayant plus rien à espérer de nous, il ne leur reste autre chose à faire qu'à chercher comment se venger du service rendu.

56. — Il en est des promesses comme de ces billets dont l'échéance se trouve indéfiniment renouvelable. L'important, pour en tirer parti, n'est pas de les tenir, mais de savoir les remplacer par d'autres plus importantes, et que l'on ne tiendra pas davantage.

57. — S'obstiner à parler raison à la plupart des hommes est assez rarement un moyen de les convaincre, plus rarement d'en être compris, jamais de les persuader.

58. — C'est un entêtement ridicule que de vouloir parler raison aux gens, alors qu'ils tiennent surtout à être trompés.

59. — On trompe moins les hommes en leur prêchant l'erreur que des vérités trop au-dessus de leur portée.

60. — Rien de plus propre à enraciner l'erreur dans l'esprit de ses auditeurs que de prétendre la combattre par des arguments qu'ils soient hors d'état d'apprécier et de comprendre.

61. — Diriger de travers ceux qui dépendent de lui est la revanche la plus chère au cœur de celui qui n'est pas bien sûr de savoir se diriger lui-même.

62. — Ce qu'il y a de plus difficile à obtenir de presque tous les hommes, c'est qu'ils consentent à se tenir tranquilles dans les circonstances où le succès dépend surtout de leur inaction.

63. — Celui-là n'a pas connu le comble de l'humiliation à laquelle un homme puisse être réduit, qui ne s'est pas trouvé sous la domination absolue d'un maître qu'il ne puisse ni aimer ni estimer.

64. — Ce que nous pardonnons le moins à un homme, c'est de refuser de nous tromper, alors que nous tenons absolument à l'être.

65. — Le secret pour beaucoup obtenir des hommes, ce n'est pas tant de se montrer trop exi-

UNIV. CALIFORNIA

geant à leur égard, que de commencer par savoir beaucoup prendre sur soi-même.

66. — L'homme fort, c'est celui qui est capable de se laisser convaincre, et l'esprit faible, celui qui n'est susceptible que de se laisser diriger.

67. — Il est certains affronts que notre mépris pour l'insulteur parvient seul à nous rendre supportables.

68. — Nous pardonnons assez volontiers son honnêteté à celui auquel nous comptons bien n'avoir pas à pardonner sa clairvoyance.

69. — Ce qui rend le méchant particulièrement dangereux, c'est qu'on ne peut pas plus compter sur sa haine que sur ses amitiés et qu'on le trouvera toujours, suivant l'intérêt du moment, aussi prêt à abandonner ses complices qu'à se réconcilier avec ses adversaires.

70. — Un mauvais exemple est surtout pernicieux en raison de l'excellence des conseils dont il se trouve accompagné.

71. — Ce qui nous empêche d'acquérir de l'empire sur les autres, ce ne sont pas tant nos passions et nos vices que nos caprices et notre versatilité.

72. — On ne conquiert pas plus le cœur d'un égoïste à force de services rendus que la confiance d'un sot par de sages conseils.

73. — L'excès de sévérité nous fait quelquefois haïr, et l'excès de condescendance, toujours mépriser.

74. — C'est trop compter sur l'affection des gens que de les croire disposés à se donner plus de mal pour nos propres affaires que nous ne sommes décidés à nous en donner nous-mêmes ; quelque vif que se manifeste, chez l'ami qui prend nos intérêts, le désir de nous obliger, impossible qu'il le devienne davantage que n'est chez nous l'envie de réussir.

75. — En vain, le sage reconnaît les hommes indignes que l'on recherche leurs suffrages ; le dépit à lui causé par les dédains de ceux qu'il méprise, le convainc lui-même de déraison.

76. — On rencontre en ce monde bien moins d'éloges que de services désintéressés.

77. — Châtier avec rigueur les fautes que l'on a soi-même provoquées ou tolérées constitue le meilleur moyen que nous ayons de nous faire à la fois haïr et mépriser.

78. — Présenter aux gens ses propres idées comme venant d'eux, constitue sans doute un excellent moyen de les leur faire accepter ; le malheur, c'est qu'il ne soit pas toujours utilisable et qu'aucun artifice de rhétorique ne puisse les amener à découvrir qu'ils sont des sots.

79. — Entre l'art de connaître les hommes et celui de les diriger, il y a toute la différence qui sépare la théorie de l'application, et de là vient que les esprits les plus clairvoyants ne sont pas toujours ceux qui réussissent le mieux dans la vie pratique.

80. — Les hommes recherchent d'ordinaire comme *persona grata* celui qui a l'art de les persuader, mais fuient comme un importun celui qu'ils savent en état de les convaincre.

81. — Il y a généralement moins d'inconvénient à se donner des torts vis-à-vis du prochain qu'à se montrer trop sensible à ceux qu'il a eus à notre égard.

82. — Nous prenons souvent le parti d'offrir au prochain ce dont il ne se soucie pas pour nous éviter l'ennui d'avoir à lui procurer ce qu'il désire réellement.

83. — Nous avons le droit d'exiger de nos subordonnés qu'ils exécutent nos ordres, non qu'ils les devinent, et serions mal venus à nous plaindre qu'on ne veuille pas nous obéir, lorsque nous-mêmes n'avons pas le courage de commander.

84. — Pas d'art plus difficile que celui du commandement puisqu'il suppose l'habitude de savoir ce qu'on veut et de le vouloir à propos.

85. — L'art de diriger les hommes consiste à savoir être moins ménager de leurs peines que de leur amour-propre,

86. — C'est une grande preuve de bon sens que de ne savoir demander d'un homme que ce qu'il est en état de donner.

87. — Chercher à humilier son adversaire, c'est se reconnaître, à l'avance, incapable de le convaincre.

88. — Il ne manque pas de gens réputés distingués dans le monde et dont toute la réputation tient exclusivement au soin qu'ils ont eu de ne jamais la mettre à l'épreuve.

89. — Se montrer indulgent pour les travers et les vices de ses subordonnés et ne pas savoir, en même temps, ménager leur amour-propre, cons-

titue le meilleur moyen de gagner leur haine sans parvenir à s'en faire estimer.

90. — L'exemple d'un scélérat qui réussit à force d'habileté, offre ceci de particulièrement pernicieux, qu'il excite les autres hommes à l'imiter dans son absence de scrupules, tout en restant des imbéciles.

91. — Il en est des concessions comme des définitions ; elles ne parviennent guère à satisfaire que leurs auteurs.

92. — Le véritable esprit de concession est de savoir accorder à temps ce que la prudence interdit de refuser.

93. — La plupart des hommes sont d'un naturel si conciliant qu'on les trouve généralement disposés à toutes les concessions, pourvu qu'elles ne froissent ni leurs passions, ni leurs préjugés, ni leurs intérêts, ni leurs caprices.

94. — C'est une question délicate, de savoir quel est le plus sot, ou de celui qui repousse sciemment un bon avis ou de celui qui s'amuse à le donner en pure perte.

95. — Il en est des meilleurs conseils comme des plus belles maximes de la philosophie antique,

lesquelles pouvaient avoir tous les mérites, hors, bien entendu, celui de l'utilité pratique.

96. — Au premier rang des paroles oiseuses dont Dieu nous demandera compte, il convient, sans doute, de ranger les bons avis par nous donnés au prochain, puisque nous ne pouvions, à l'avance, nous faire aucun doute sur leur parfaite inutilité.

97. — Certaines gens recherchent les conseils à la façon dont on choisit son journal, non afin de s'éclairer, mais pour avoir le plaisir d'entendre soutenir par d'autres, ce dont ils sont déjà persuadés eux-mêmes.

98. — Il semble qu'il en soit des conseils comme des aliments, ce ne sont pas les meilleurs qui nous profitent, mais ceux qui se trouvent le plus conformes à notre humeur et à notre tempérament.

99. — En général, les avis les plus sages ne prouvent bien qu'une chose, c'est le peu de sagesse de celui qui les donne. En effet, si l'homme auquel nous les adressons était capable d'en profiter, sans aucun doute, il le serait également de les prévenir et, dans tous les cas, n'en aurait nul besoin.

100. — Il semble que la nature ait inspiré à tant d'hommes la démangeaison d'offrir leurs conseils au prochain par la même raison qu'elle donne à certaines plantes, un nombre infini de graines ; c'est qu'elle les savait, bien d'avance, presque toutes destinées à se perdre et qu'il fallait en créer des milliers pour qu'une seule arrivât à germer.

101. — La véritable sagesse consiste à être parfois prodigue de ses bienfaits, toujours avare de ses conseils.

102. — Au point de vue pratique, la seule excuse valable pour le donneur d'avis, c'est qu'il se propose, non d'éclairer son prochain, mais simplement de l'exaspérer.

103. — Le comble de la naïveté pour un donneur d'avis, c'est de se figurer qu'on l'écoute. La patience de celui que nous fatiguons de nos conseils, prouve qu'il compte non pas les suivre, mais simplement exploiter le conseiller en flattant son amour-propre.

104. — Nous offrons nos conseils à autrui par vanité, pour lui montrer notre supériorité ; ensuite, nous nous indignons qu'il ne nous soit pas reconnaissant du soin par nous pris de l'humilier et de lui faire sentir qu'il est un sot.

105. — Le triomphe de la bonne éducation, c'est de parvenir à faire un homme correct de celui que la nature avait créé un homme supérieur.

106. — Il conviendrait de tenir pour parfaite l'éducation qui nous laissant nos qualités innées, ne parviendrait pas à nous rendre plus sots que ne nous avait faits la nature.

107. — Celui-là mériterait, sans aucun doute, le renom d'éducateur modèle qui ne prendrait pas moins de soins à nous corriger de nos travers qu'à nous inculquer les siens.

108. — Le côté faible de la plupart des systèmes d'éducation, c'est qu'ils tendent bien plus exclusivement à développer les facultés de l'intelligence que celles de l'âme et visent davantage à faire des esprits cultivés que des gens de caractère.

109. — Il en est de certains esprits trop bourrés de faits, comme de ces cartes de géographie où l'abondance des détails empêche de rien distinguer. La véritable instruction consiste, non à savoir beaucoup de choses, mais seulement des choses utiles et à les bien savoir.

110. — C'est souvent louable persévérance de ne pas se laisser détourner du but à atteindre par

des échecs répétés et toujours preuve de sottise que de persister dans l'emploi des mêmes moyens, lorsque l'expérience a prouvé leur inefficacité.

111. — Quelle que soit leur rage de réussir, la plupart des hommes entendent moins employer les moyens qui conviennent, que ceux qui leur conviennent à eux personnellement, et telle est la cause la plus fréquente de leurs échecs.

112. — Dans les affaires sérieuses négliger l'emploi des petits moyens, c'est se priver de certaines chances de succès ; c'est se les enlever toutes que d'accorder à ceux-ci une importance exclusive.

113. — Les choses simples demandent à être faites simplement, et c'est parfois compromettre le succès d'une entreprise que de vouloir faire preuve de trop d'habileté et de finesse.

114. — Il y a en ce monde, à la fois, bien moins de choses difficiles et bien plus d'impossibles qu'on ne l'admet communément. Si beaucoup semblent malaisées, cela tient le plus souvent à ce que nous ne savons pas nous y prendre et si tant d'entreprises irréalisables nous paraissent susceptibles d'être menées à bonne fin,

c'est simplement preuve de notre peu de discernement.

115. — Lorsqu'une tâche est reconnue indispensable à accomplir, la déclarer impossible constitue la pire des excuses.

116. — Les biens que nous recherchons avec le plus d'ardeur sont précisément ceux dont, raisonnablement, nous pouvons espérer le moins jouir. Nous sacrifions notre vie à courir après une gloire posthume qui laissera nos héritiers très indifférents ou à poursuivre une fortune qui ne se réalisera que lorsque le grand âge nous aura mis dans l'impossibilité d'en jouir.

117. — Nous sacrifions toute réserve, toute pudeur, tout sentiment des convenances à notre désir de réussir et nous n'avons même pas le cœur, en cas d'échec, d'avouer que nous nous sommes montrés des sots.

118. — Une crainte excessive de se compromettre ne nous fait guère commettre moins de fautes qu'un désir ardent de réussir et elle nous en fait souvent commettre de plus graves.

119. — Le brouillon est celui qui veut parvenir au but par n'importe quels moyens et l'homme

d'action, celui qui entend employer ceux-là seulement qu'il a reconnus utiles et profitables.

120. — L'on voit des gens intelligents, déliés en affaires et que la crainte du ridicule ou la trop grande peur de commettre quelque maladresse, fait échouer dans presque toutes leurs entreprises.

121. — Bon nombre de gens confondent volontiers le calcul avec l'habileté et se jugent très forts parce qu'ils ne manquent jamais l'occasion de s'embrouiller dans leurs propres combinaisons.

122. — Lorsque l'expérience nous a bien démontré l'inefficacité des moyens par nous employés, nous ne manquons guère de nous figurer que nos échecs tiennent surtout à ce que nous n'avons pas su les employer avec assez de vigueur et de tenacité.

123. — La résignation et le stoïcisme semblent les vertus les plus essentielles à l'homme qui a des infortunes en ménage, car ce sur quoi il peut le moins compter, c'est sur la compassion de ses semblables, légèrement déshonoré s'il prend son mal avec plus de philosophie qu'il ne convient; tout à fait ridicule s'il s'avise de s'en plaindre.

124. — Les dangers les plus à craindre ne sont

pas toujours ceux qui semblent les plus imminents, et il en est auxquels nous succombons fatalement, par cette seule raison que nous nous étions refusés trop longtemps à les croire possibles.

125. — S'en rapporter au hasard, lorsque la réussite dépend surtout de notre intelligence et de notre activité, c'est se reconnaître à l'avance incapable de profiter de ses faveurs.

126. — Le hasard a ceci de commun avec la Providence, qu'il ne vient guère en aide qu'aux gens qui ont commencé par s'aider eux-mêmes et se montre secourable à ceux-là seuls qui ont tout fait pour se passer de ses services.

127. — Les anciens élevaient des temples à la Fortune, et cela se conçoit, puisqu'ils se la représentaient fantasque, mobile et assez capricieuse pour favoriser même ses adorateurs. Je ne sache pas qu'ils en aient élevé au Hasard. Quelle apparence, en effet, que les hommes se soient jamais senti beaucoup de dévotion pour une divinité qui leur laisse tout à faire et dont le caractère essentiel est de ne tenir aucun compte des prières de ceux qui l'invoquent?

128. — Rien de plus vain que de compter réussir uniquement par les fautes de ses adversaires,

lorsqu'on ne s'est pas mis soi-même en état d'en profiter.

129. — Nous pouvons quelquefois compter sur le hasard pour réparer les fautes déjà commises, jamais pour réparer celles que nous aurions l'intention de commettre à l'avenir.

130. — C'est lorsqu'ils s'aperçoivent avoir compromis le succès d'une entreprise par leur imprudence ou leur légèreté que la plupart des hommes se croient en droit de tout attendre du hasard.

131. — Rien de plus dangereux que les succès uniquement dus au hasard ; ils troublent les esprits les plus sensés et font absolument perdre la tête aux autres.

132. — C'est une triste infirmité que d'avoir le goût des choses dont on ne possède ni l'intelligence, ni la capacité.

133. — Nous nous figurons toujours que les choses nous seront plus faciles qu'à d'autres et que les fautes les plus lourdes perdront de leur gravité par cela seul que c'est nous qui les avons commises.

134. — La finesse de l'esprit et la promptitude de l'intelligence ne suppléent guère à l'esprit pra-

tique ni à la rectitude du jugement et l'on voit souvent des gens de mérite dépenser des trésors de machiavélisme à ne jamais commettre que des maladresses.

135. — Le bon sens nous apprend à éviter de commettre des fautes, et l'habileté, simplement, à savoir profiter de celles d'autrui.

136. — Le grand écueil pour les gens réellement adroits en affaires, ce n'est pas de manquer d'habileté, c'est de se laisser aller à en déployer plus qu'il ne faut et hors de propos.

137. — Trop de dureté à l'égard de ceux qui dépendent de nous peut être un moyen de nous en faire craindre, non de nous en faire considérer, et ce serait pure illusion de croire qu'il suffit de se rendre odieux pour se préserver de paraître ridicule.

138. — Il n'est guère d'intrigant qui ne devienne la dupe de ses propres manœuvres.

139. — La naïveté de l'intrigant, c'est de ne jamais supposer que l'on puisse échapper à ses finesses et le moyen le plus infaillible de le tromper consiste encore à savoir, à propos, paraître sa dupe.

140. — Celui-là ne fera jamais qu'un bien médiocre intrigant auquel son amour-propre permet de se montrer plat à l'occasion, tout en lui interdisant de jamais être souple.

141. — Il est des gens auxquels il n'a jamais manqué pour devenir des intrigants redoutables, que d'avoir seulement su commander un quart d'heure à leurs nerfs ; la vue du but auquel ils tendent les aveuglant au point de les rendre incapables de jamais l'atteindre.

142. — Certains faiseurs sont comme ces femmes qui se vendent uniquement par haine du travail et afin de pouvoir vivre dans l'oisiveté. Ce qu'ils recherchent dans l'intrigue, c'est moins le moyen d'arriver qu'un procédé pour réussir sans se donner de mal.

143. — Celui-là ne fera jamais qu'un bien pauvre intrigant qui prétend s'imposer à ses semblables, sans être parvenu seulement à s'en faire accepter.

144. — Nous n'employons guère pour tromper autrui que les moyens par lesquels nous pourrions être trompés nous-mêmes.

145. — Nous sommes plus souvent pris à nos propres pièges qu'à ceux que nous tend autrui.

146. — Nous confondons toujours la duplicité avec l'adresse, et une foule de gens se figurent tromper le prochain par leurs roueries sans plus réussir que ce personnage de vaudeville, lequel pour n'être pas reconnu, faisait semblant d'être un homme d'infiniment d'esprit.

147. — L'art contrefait la nature, sans parvenir à l'imiter et n'en donne jamais qu'une copie infidèle, C'est d'ordinaire bien moins son habileté que notre paresse d'esprit et notre légèreté qui permettent à l'intrigant de nous induire en erreur.

148. — L'homme véritablement difficile à tromper, ce n'est pas l'homme habile, mais celui qui sait toujours être également sincère vis-à-vis de lui-même et des autres.

149. — Quelque habile comédien qu'un homme puisse être, les défauts de son cœur ne sont guère, à la longue, plus faciles à céler que ceux de son esprit.

150. — L'absence de scrupules ne constitue pas plus l'habileté que la prétention, le mérite, et c'est l'écueil le plus habituel des fourbes sans intelligence de se figurer qu'il leur suffira de toujours mentir pour être toujours crus.

151. — Le principal inconvénient de l'esprit

d'intrigue, c'est qu'il nous conduit à faire de l'habileté plutôt un but qu'un moyen et à ne pas savoir nous en passer, même lorsque notre intérêt nous conseillerait d'être simples.

152. — La droiture du jugement, l'aménité des manières, l'esprit de suite constituent, sans doute, de puissants moyens de parvenir, mais, toutes réunies, ces qualités ne valent pas la souplesse de caractère et l'absence de scrupules.

153. — Le principal avantage du mérite, c'est de pouvoir, jusqu'à un certain point, suppléer à la trigauderie et à l'esprit d'intrigue et qu'il ne soit pas, somme toute, infiniment plus difficile à l'homme supérieur de réussir qu'au premier charlatan venu.

154. — Il semble que la médiocrité soit au mérite ce qu'est l'alliage aux métaux précieux. Elle seule le rend d'un usage commode et propre aux besoins de la circulation. Rien de plus nécessaire à l'homme de talent qui veut se pousser dans le monde, que d'avoir ses côtés faibles. Par là uniquement, il peut espérer se faire tolérer des envieux et pardonner sa supériorité.

155. — Il est telles circonstances dans la vie où

mieux vaut être fol par sa propre initiative que sage par celle d'autrui.

156. — La médiocrité des sentiments et l'absence d'idées personnelles constituent, sans doute, de précieux moyens de réussir, mais il faudrait avoir l'esprit de n'en pas abuser.

157. — L'homme avide de faire son chemin dans le monde, doit se consoler de ne point avoir cette pénurie d'idées qui prédispose si bien son possesseur au rôle de comparse et le garantit contre toute velléité d'indépendance. Bien que précieuse, la médiocrité de l'esprit n'est pas indispensable; presque toujours, celle du caractère suffit.

158. — C'est une grande force que de savoir n'être jamais arrêté par la crainte de dire ou de commettre quelque sottise, et c'est ce qui fait souvent réussir un faquin là où un homme d'esprit échouerait infailliblement.

159. — Le seul esprit véritablement profitable, c'est celui qui ne nous empêche pas de faire le niais à propos et de savoir paraître prendre les sots au sérieux.

160. — Trop compter sur son esprit pour réus-

sir est souvent un mauvais calcul ; se montrer plus spirituel qu'il n'est nécessaire constitue bien plutôt un moyen de froisser ses semblables que de les persuader.

161. — Le grand avantage qu'il y a à toujours répéter les mêmes choses ne consiste pas tant à en persuader autrui qu'à parvenir à s'en persuader soi-même.

162. — Il ne faut jamais se lasser de redire à soi-même et aux autres, les choses que l'on veut faire croire. Tâcher de se persuader qu'elles sont vraies constitue, en réalité, le meilleur moyen d'en convaincre aussi le prochain.

163. — On vient à bout de bien des choses par l'esprit de suite et la volonté, de tout par la force d'inertie.

IV

1. — Dépourvues du secours de la foi, les lumières de la raison sont comme ces feux follets qui n'éclairent le voyageur que parce qu'ils l'égarent. Toujours enveloppées d'incertitudes, elles ne conduisent guère l'homme à la possession de la vérité et lui permettent tout au plus de l'entrevoir. Sans doute, la réflexion avait amené quelques penseurs de l'antiquité à constater la vanité des superstitions populaires et à reconnaître l'existence d'un régulateur suprême, mais qu'ils étaient loin de se faire une juste idée de sa nature et de sa toute-puissance ! La nécessité d'une

création *ex nihilo* leur échappait et admettant la coéternité de la matière et de Dieu, ils voyaient en celui-ci, non pas l'auteur, mais simplement l'organisateur de l'univers. A vrai dire, leurs plus hautes spéculations n'aboutissaient guère qu'à un panthéisme à peine déguisé.

De la part de ces philosophes, d'ailleurs, nulle tentative sérieuse et suivie pour déterminer les devoirs particuliers auxquels l'homme est tenu vis-à-vis de cet être souverain, mais passablement abstrait, qu'ils ne songeaient ni à adorer comme leur créateur, ni à aimer comme leur sauveur et rédempteur.

En un mot, si ces sages des anciens jours étaient parvenus à une certaine notion de la divinité, ils n'en avaient pas cependant la connaissance réelle, puisqu'en définitive, connaître Dieu, c'est le proclamer digne d'amour par-dessus toutes choses, et désirer le servir.

Voulons-nous passer maintenant du domaine de la théorie à celui de l'application ? Les erreurs de la philosophie vont nous apparaître plus désastreuses encore. Prenons, par exemple, la secte des Stoïciens qui, peu soucieuse des questions spéculatives, réduisait toute la sagesse à la pratique du devoir, sans trop établir, d'ailleurs, en quoi ce dernier pouvait consister. Mais, outre qu'elle ne

donnait d'autre base à la vertu que le fondement ruineux de l'orgueil et du seul sentiment de la dignité personnelle, on ne saurait nier que l'école du Portique ne fût sujette à tomber dans d'étranges inconséquences. Trop souvent, nous voyons sa casuistique se moquer de sa morale, par exemple lorsqu'elle refusait à l'esclave le *jus negandi*, c'est-à-dire le droit de résister aux ordres donnés, quels qu'ils fussent. Ainsi, ces hommes aux yeux desquels le sage est roi, même dans les fers, parfaitement heureux au sein des plus cruelles souffrances, également inaccessible à tout sentiment de crainte ou d'espérance, admettaient néanmoins la terreur inspirée par le maître, comme une justification suffisante de tous les crimes commandés au serviteur, proclamant ainsi leur doctrine si noble, si élevée en apparence, le plus colossal trompe-l'œil dont l'histoire des opinions humaines ait gardé le souvenir.

2. — Si l'on songe à l'imbécillité naturelle de l'esprit humain et à la facilité avec laquelle il se figure les choses telles qu'il lui plaît qu'elles soient, on cessera d'être surpris aussi bien des folies du paganisme que des divagations des philosophes.

3. — Quand une vérité se trouve établie jus-

qu'à la certitude, on serait mal venu à se plaindre qu'elle ne le soit pas jusqu'à l'évidence et à la révoquer en doute à cause de certaines difficultés de détail. Les objections les plus fondées en apparence prouvent alors simplement, non que le vrai nous échappe, mais que nous ne le possédons pas tout entier.

4. — Volney suppose une réunion de sectateurs de toutes les religions. Après que chacun a longuement péroré sans parvenir, naturellement, à convaincre ses adversaires, de sages législateurs s'avancent et posent à l'assemblée une série de questions dans le genre des suivantes : « Quel est « le plus doux, du miel ou de l'absinthe ? — de « plus dur du fer ou du plomb ? — de plus agréable « du plaisir ou de la douleur. » Immédiatement, ces hommes qui ne pouvaient s'entendre, se trouvent tous d'accord et font la réponse que l'on devine : « Vous le voyez donc bien, concluent les « législateurs. Vous êtes tous du même avis, « lorsqu'il s'agit de choses tombant sous le sens, « et dont par suite, il vous est possible de juger en « parfaite connaissance de cause. Vous vous trou- « vez, au contraire, en désaccord, sur les questions « de dogmes, lesquels ne peuvent être connus avec « certitude, puisqu'ils reposent eux-mêmes sur des

« traditions plus ou moins fabuleuses ou sur le té-
« moignage de soi-disant prophètes qui ne savaient
« que tromper le public. Votre unanimité constitue
« une preuve infaillible de vérité dans le premier
« cas, de même que vos dissentiments, une dé-
« monstration d'erreur évidente dans le second.
« Laissez donc de côté toutes ces prétendues re-
« ligions positives, fruit du caprice ou de l'imagi-
« nation des hommes et tenez-vous en à la simple
« religion naturelle qui, elle, n'écrase pas votre
« intelligence sous le poids de dogmes incom-
« préhensibles et ne tourmente pas votre cons-
« cience d'inutiles terreurs. »

Il est étrange que du sein de la foule, une voix ne se soit pas élevée pour répondre : « Votre
« argumentation nous paraît laisser singulière-
« ment à désirer et vos conclusions ne se trouvent
« pas renfermées dans leurs prémisses. Sans doute,
« l'humanité est divisée sous le rapport religieux,
« mais à la façon dont les citoyens d'une ville en
« révolution, le sont au point de vue politique.
« Tout le monde y est d'accord sur la nécessité d'un
« bon gouvernement, seulement chacun juge
« meilleur, celui de son choix et refuse d'accepter
« celui du voisin. Au fond, pas de peuple sur ce
« globe contestant qu'il existe une religion révélée
« de Dieu, que le ciel ait parlé aux hommes par la

« voix de ministres inspirés, qu'il ait prescrit lui-
« même, le culte par lequel il entend être
« honoré. Vos hypothèses pour expliquer l'origine
« des diverses croyances seront demain démenties
« par la science et vos explications présentent ce
« léger défaut, qu'elles n'expliquent rien du tout. Si
« les données astronomiques, la vénération qui
« s'attache au souvenir de personnages illustres et
« autres causes analogues ont abouti, partout et
« toujours, à la création de religions positives,
« c'est évidemment que la nature a fait dès l'ori-
« gine, un besoin pour les hommes, de la foi au
« surnaturel, et sans doute, elle ne l'a pas fait en
« vain. L'on peut affirmer, dès lors, que toutes
« les objections des libres-penseurs n'auront pas
« plus pour effet de le supprimer que de le satis-
« faire. En définitive, le témoignage du genre
« humain ne saurait se scinder. Si vous admettez
« l'unanimité comme preuve indiscutable de la
« vérité, dans un seul cas, il faut l'admettre éga-
« lement dans tous. Donc, pour me servir de vos
« expressions, il est aussi certain que parmi toutes
« les croyances, il y en a une absolument vraie
« et que votre prétendue religion naturelle n'est
« qu'une chimère, qu'il est certain que le miel est
« plus doux que l'absinthe ou le plomb moins dur
« que le fer. »

Ceci bien entendu, le problème se trouve loin encore de sa solution complète ; savoir que la vérité existe quelque part, sert peu si l'on ignore où la chercher. Chaque église a ses croyants sincères et dévoués, ses traditions et légendes pieuses établissant son origine divine ; plusieurs ont même leurs martyrs. Si l'on consulte les fidèles de telle ou telle confession, pas un qui ne se glorifie de posséder la seule doctrine réellement orthodoxe, tout prêt d'ailleurs à anathématiser quiconque ne pense pas comme lui. C'est, qu'en définitive, la force de l'habitude est plus puissante sur l'esprit des hommes que celle de l'évidence et qu'en dépit des plus beaux raisonnements, ils ne pourront se résigner à juger fausse la doctrine dans laquelle ils ont été élevés depuis leur enfance.

Où donc trouver l'arbitre qui prononcera avec autorité entre tant de prétentions inconciliables ? Où rencontrer le juge appelé à trancher de si graves différends ? Il nous faudrait imaginer un penseur étranger à toute croyance positive, ou du moins assez dégagé de préjugés pour n'en repousser aucune *a priori*, d'ailleurs suffisamment épris du vrai pour le chercher de toutes les forces de son esprit et bien décidé à le proclamer hautement dès qu'il estimera l'avoir rencontré.

Évidemment le premier soin de notre philosophe

sera de procéder à une étude comparée des religions entre elles. Il constatera bientôt que si toutes proposent à notre foi, des mystères inexplicables, toutes ne satisfont pas dans une mesure égale aux exigences de la logique ni à celles de la conscience. Là précisément se rencontre le critérium qui permet de discerner la vérité de l'erreur, car, en définitive, les voies de Dieu ont beau être inaccessibles à notre intelligence, il faut bien les supposer toujours conformes aux règles de la morale et à celles du sens commun.

On peut indiquer un certain nombre de conditions auxquelles une religion doit logiquement satisfaire pour être réputée supérieure aux autres et par suite, seule conforme à la vérité. Bornons-nous à en examiner quelques-unes :

I. Le bon Dieu s'étant plu à créer les hommes spécifiquement assez semblables les uns aux autres, en dépit des variations de race et de caractère physiques, leur ayant donné sous toutes les latitudes, à peu près la même dose d'intelligence, les ayant fait capables des mêmes vertus, sujets aux mêmes travers et aux mêmes vices, on ne s'expliquerait guère un système religieux établissant entre les mortels, des distinctions inconnues à la nature elle-même. Pas de preuve meilleure

pour celui-ci de la divinité de son origine, que de s'affranchir de tout esprit de classe, de race, de nationalité. Agir de la sorte, n'est-ce pas, en effet, se conformer à la vérité absolue, laquelle ne fait point d'acception de personnes et reste constamment identique à elle-même ?

Éclaircissons cela au moyen d'un exemple : Voici le Brahmanisme qui prescrit à ses sectateurs, la résidence dans une région déterminée, constitue le sacerdoce à l'état de caste dont les membres jouissent seuls du privilège étrange de parvenir immédiatement après leur mort, à la délivrance finale. De plus, il tient non seulement les étrangers, mais encore une portion notable des habitants de l'Inde en dehors de sa communion, déclarant crime irrémissible, le seul fait de leur donner connaissance des livres sacrés. Il faudrait que les sages des rives du Gange eussent de bien fortes raisons à faire valoir, sinon pour justifier, du moins pour expliquer un tel exclusivisme ; sans cela, tout homme de bon sens sera en droit de déclarer leur doctrine, une simple invention de prêtres jaloux d'exploiter à leur profit, la crédulité populaire.

Et que dire maintenant du judaïsme ? Nulle religion au premier coup d'œil ne semble plus pétrie de contradictions. Universelle par son dogme,

strictement nationale par son culte, elle proclame l'existence d'un Dieu unique, éternel, créateur et père de tous les hommes, lequel semble pourtant oublier l'immense majorité de ces derniers pour faire d'un tout petit peuple, l'objet spécial de ses faveurs et de ses complaisances. Le Seigneur impose comme premier devoir aux fidèles de l'aimer de tout leur cœur et néanmoins, il recrute les ministres de ses autels, non parmi les plus vertueux et les plus dignes, mais seulement parmi la postérité d'Aaron et de Lévi. La loi prescrit la charité vis-à-vis de l'étranger, mais permet de lui prêter à intérêt, ce que l'on ne doit pas faire pour l'Israëlite et exclut à tout jamais du service du temple, les descendants des Chananéens. Un des privilèges des enfants d'Abraham, selon la chair, c'est de se trouver astreints à une foule d'observances et de pratiques plus gênantes les unes que les autres et dont le prosélyte reste exempt de droit, à moins qu'il ne lui prenne fantaisie de se faire naturaliser juif. Le plus grand admirateur de la loi mosaïque, s'il sait se mettre au-dessus du parti pris et des idées préconçues, n'a visiblement qu'une ressource pour concilier d'aussi flagrantes antinomies, c'est de reconnaître en celle-ci, un établissement provisoire, destiné à être, avec le temps, rémplacé par quelque chose de plus com-

plet. Par ce seul fait que le Christianisme est sorti de la synagogue, mais en arborant un caractère d'universalité presqu'étranger à cette dernière, il y a forte présomption qu'il en est l'héritier légitime et constitue la véritable religion de l'avenir.

II. Quoique le but direct et immédiat d'une religion soit beaucoup plutôt le bien spirituel de l'homme que son avantage temporel, personne ne contestera l'influence qu'une doctrine métaphysique, admise du public, doit nécessairement avoir sur la marche de la société. Plus cette influence sera heureuse et plus la doctrine elle-même aura droit à être tenue pour vraie. C'est bien ici le cas d'appliquer la maxime évangélique : « Vous jugerez de l'arbre par ses fruits. »

Pourquoi, par exemple, les anciens, ces artistes incomparables, avaient-ils réalisé si peu de progrès dans l'industrie et les sciences d'application ? Il y a à cela une raison sociale, pour ainsi dire, qui elle-même dépend d'une raison religieuse. C'est qu'ils y voyaient autant d'occupations serviles, indignes d'attirer l'attention des hommes libres. Pour que les choses changeassent de face, il a fallu que le Christianisme vînt réhabiliter le travail manuel en faisant tomber les chaînes de l'esclave. Et d'un autre côté, pourquoi est-ce seulement chez les

peuples baptisés qu'un pareil progrès a pu être accompli ? C'est que ce sont les seuls aussi qui regardent tous les hommes, à la fois, comme fils d'un même père et rachetés par le sang d'un même Dieu. Voyez ce qui se passe au sein des sociétés musulmanes ; le Coran a beau déclarer que « celui qui libère un esclave, rachète un de ses membres du feu de l'enfer », on sait assez quel a été le résultat pratique de cette belle maxime et à quelles abominations la traite des nègres donne lieu chez les populations mahométanes de l'Afrique. A coup sûr, si les destinées de l'humanité s'étaient trouvées confiées à ces savants positivistes qui rejettent le dogme de l'unité du genre humain et s'amusent à nous faire descendre de diverses sortes de singes, se figure-t-on de bonne foi que le résultat eût été le même et que partant d'un point de vue tout opposé, l'on fût également arrivé à l'abolition de l'esclavage ? Nous irons même plus loin ; si les efforts des ennemis de la révélation pouvaient être couronnés de succès, si le Christianisme succombait un jour, sous les attaques de ses adversaires, oserait-on affirmer que la première conséquence de ce retour à l'état de choses qui a précédé la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fût pas le rétablissement pur et simple de l'antique servitude ?

Et qu'on ne vienne pas, à ce propos, nous parler des principes de la civilisation moderne et de la diffusion des lumières, car tous ces principes eux-mêmes où ont-ils été puisés, sinon dans l'Évangile ? Il en est du progrès comme de l'affection ; il descend, mais ne remonte pas. Le progrès métaphysique enfante les progrès politiques, sociaux et matériels, mais la réciproque ne saurait passer pour vraie, ces derniers étant incapables de durer par eux-mêmes. La science abandonnée à ses propres écarts, ne sait bien faire qu'une chose qui est de se suicider et l'on peut affirmer qu'un peuple de savants qui prétendrait rester étranger à toute question de dogme ou de philosophie ne tarderait pas à devenir un peuple de brutes et à retomber dans la barbarie.

Du reste, les faits parlent assez d'eux-mêmes et il n'y a qu'à étudier la marche de la civilisation, d'une part au sein de la chrétienté et de l'autre chez tous les peuples qui n'admettent point le dogme de l'incarnation. L'on dirait que l'on a à faire à deux humanités absolument différentes et régies par des lois opposées. A la première seule, le progrès continu et la marche incessante en avant. Les seconds n'ont guère connu que des périodes plus ou moins brillantes bientôt suivies d'une longue et irrémédiable décadence. Si l'on

compare, par exemple, la méthode scientifique et l'esprit critique d'Aristote à la crédulité de Pline, pourra-t-on nier que, dans l'intervalle qui sépare ces deux écrivains, la civilisation antique n'ait suivi une marche rétrograde ? Au XIe siècle, nous voyons l'Islam, enrichi des dépouilles de l'univers, régner sur les nations les plus policées de ce temps-là et nos Occidentaux contraints d'aller s'instruire à l'école des Arabes. Quelques siècles plus tard, le spectacle change du tout au tout. Le monde chrétien échappé à la barbarie du moyen âge, en dépit des guerres et des révolutions, arrive à une suprématie chaque jour plus incontestable. Cependant, les sociétés musulmanes, atteintes de décrépitude, ne parviennent pas à se relever, malgré tous leurs efforts pour imiter ceux qui furent leurs anciens élèves.

A moins de renoncer à toute logique et d'admettre la théorie des effets sans cause, force est bien de reconnaître dans cette supériorité matérielle et morale des sociétés chrétiennes, une preuve éclatante de la supériorité de leurs croyances et que la source de tout progrès sur terre jaillit de l'évangile.

Sans doute, l'on a vu des populations faisant profession de christianisme, déchoir et perdre leur autonomie, mais il ne s'agit là que de cas particuliers dans l'évolution de l'humanité. Cela prouve

simplement qu'il ne faut pas confondre les destinées d'une société particulière avec celles de la civilisation.

III. L'étude de la nature tend de plus en plus à nous montrer dans le progrès, la loi même de la création et de l'évolution des êtres. Pendant des millions d'années, la vie organique a été impossible sur notre globe. Les premiers animaux et végétaux dont les débris nous aient été conservés appartiennent tous à des types rudimentaires. Ce n'est qu'en avançant dans la série des âges que l'on voit apparaître des créatures à organisme supérieur. Enfin, l'homme, le vrai roi de notre planète, ne vient qu'en dernier lieu.

L'analogie nous conduit à penser que le développement des idées religieuses a bien pu suivre une marche comparable à celui du monde matériel. Et, en effet, dès que l'on admet que le Tout-Puissant s'est manifesté aux mortels, pourquoi vouloir qu'il ne l'ait fait qu'une seule fois? Pourquoi ne se serait-il pas produit plusieurs révélations, de même que plusieurs créations successives? Par exemple, ce que la logique exige impérieusement, c'est que chacune de ces révélations soit le point de départ d'un état de choses meilleur, au point de vue du dogme et de la morale. La substitution de l'évan-

gile à la loi mosaïque n'offre en elle-même rien qui puisse choquer notre raison, puisque le code chrétien développe les principes de charité et de fraternité contenus dans celui d'Israël. La question serait tout autre en ce qui concerne le mahométisme. Si l'Islam avait pris naissance à une époque où l'idolâtrie régnait sans partage sur l'univers, il y aurait lieu, en raison de sa supériorité dogmatique sur cette dernière, de le croire d'institution divine. Mais précisément, nous le voyons surgir longtemps après le christianisme et prêcher une morale beaucoup moins pure. Dès lors, plus d'hésitation possible, il constitue une décadence, non un perfectionnement, et se proclame par là-même le fruit de l'imposture et une œuvre purement humaine.

IV. Dieu, nous dit l'Imitation, peut faire plus que l'homme ne saurait comprendre et ses voies ne sont point celles des mortels. Si donc il y a une religion réellement révélée, le simple bon sens nous apprend qu'elle doit se distinguer de toutes les autres par les circonstances mêmes qui ont présidé à son établissement. Aux cultes de provenance purement humaine, les moyens exclusivement humains. La fille du ciel portera au front, si nous osons nous servir de cette expression, la

marque de son origine divine. Il faut de toute nécessité que l'histoire de son développement soit en dehors du cours habituel des choses, que l'observateur, en y appliquant sa pensée, soit contraint de s'écrier : *Digitus Dei est hic.*

Justement, si nous nous donnons la peine d'étudier la façon dont la plupart des cultes sont nés et se sont constitués, nous en trouverons la raison suffisante dans des influences de milieu ou événements historiques. Tous les polythéismes, par exemple, si semblables au fond, malgré leur apparente diversité, découlent de ce besoin aveugle d'adoration qui pousse l'homme à diviniser les forces de la nature. Le Bouddhisme nous apparaît comme le fruit naturel d'une réaction contre l'esprit de caste et l'exclusivisme du Brahmanisme.

Quoi de plus propre à nous dégoûter de l'Islam que le souvenir de ses débuts et de ses conquêtes ? Tout y proclame le génie de son fondateur, ses vastes conceptions, sa connaissance approfondie du cœur humain et de celui de ses compatriotes en particulier. Par contre, l'action surnaturelle de la Providence ne s'y fait guère sentir.

Mahomet annonce un Dieu unique à des nomades quelque peu frottés déjà de prédication juive et chrétienne, mais auxquels leur genre de vie

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

interdisait ce luxe de cérémonies et de pratiques extérieures, seul capable d'attacher un polythéiste à sa religion. Il promet à ses sectateurs un paradis sensuel et grossier comme eux, charme les yeux d'un peuple guerrier, pauvre et pillard, par le spectacle du monde entier à conquérir et à dépouiller, l'enflammant ainsi de ce double enthousiasme du martyr prêt à verser son sang pour sa foi et du brigand auquel on propose un mauvais coup à faire.

Inutile, on en conviendra, d'être un prophète bien sérieux pour réussir dans de pareilles conditions. Il suffisait de se montrer homme habile, éloquent, hardi, et surtout sans scrupules.

Laissant de côté le zoroastrisme, sur les débuts duquel tout renseignement précis nous fait à peu près défaut, nous ne trouvons guère à citer que deux religions, le judaïsme et le christianisme, dont la fondation offre un caractère si extraordinaire que l'on hésite à y reconnaître un fait de l'ordre purement naturel.

Voici ce petit peuple juif, étranger aux spéculations abstraites, aussi bien qu'à la culture des arts et des sciences, très inférieur en civilisation aux nations environnantes. Cependant il l'emporte sur toutes par la sublimité de son dogme ; seul, il professe la croyance à un Dieu unique, c'est-à-dire

une doctrine tellement transcendante que les sociétés les plus policées de l'ancien monde n'ont pu s'élever jusqu'à elle.

Ce n'est pas, au reste, que les Hébreux fussent monothéistes par goût. Toute leur histoire atteste combien étaient vifs, chez eux, la tendance à l'idolâtrie et le penchant à imiter les superstitions des gentils. A chaque page, pour ainsi dire, l'ancien Testament nous retrace le tableau de leurs apostasies, toujours suivies de conversions difficilement obtenues et bien peu durables. Nous assistons ainsi à ce spectacle vraiment étrange de toute une population ne parvenant point à se débarrasser d'une religion fort gênante à son gré et pour laquelle elle éprouve surtout de l'antipathie.

Tout ceci semblera peut-être un peu difficile à comprendre, si l'on se refuse à admettre l'action plus ou moins directe, mais constante, de la Providence. A la vérité, les explications naturalistes n'ont pas fait défaut. Il en est d'elles comme des remèdes contre la rage ; leur nombre infini constitue la meilleure preuve de leur peu de valeur.

Des observations analogues peuvent être faites en ce qui concerne les origines du christianisme, ou plutôt elles ont été si souvent formulées que ce n'est guère la peine de les répéter ici. C'est devenu une sorte de lieu commun de l'apologétique chré-

tienne que de faire ressortir l'extrême disproportion entre les ressources dont disposaient les apôtres et le succès de leur prédication. Il est un seul point sur lequel nous demandons la permission d'attirer l'attention du lecteur. Que le grand nombre des martyrs atteste la divinité de la doctrine chrétienne, c'est ce que certains ne veulent aucunement admettre. « De tout temps, nous « disent-ils, la persécution a eu pour conséquence « nécessaire d'enflammer le zèle des opprimés. » Il leur semble tout naturel que pendant trois siècles des millions de fidèles aient préféré la mort et les tourments les plus affreux à l'abandon de leur foi, et volontiers ils soutiendraient que la fureur de ses ennemis constitue pour un dogme le plus sûr élément de prospérité ; à leurs yeux, n'importe quelle autre religion eût été sûre d'un triomphe aussi complet que celle du Christ, si elle avait eu la chance de se trouver aussi cruellement traitée. Pareille façon de raisonner nous semble par trop fantaisiste et ce n'est pas du tout ainsi que les choses se passent dans la réalité. Une résistance prolongée à la force brutale est ce que l'on peut rêver de plus contraire à la nature humaine. Chaque religion ne peut fournir qu'une somme limitée d'efforts, qu'un nombre borné de martyrs, en rapport avec la foi qu'elle inspire, l'élé-

vation de ses dogmes, la pureté de sa morale. Sitôt cette mesure dépassée, la doctrine elle-même se trouve frappée à mort et disparaît sans retour. L'histoire nous montre à chaque instant des tentatives de réformes religieuses étouffées dans le sang et les supplices. Rappelons-nous, à cet égard, les Albigeois du XIIIe siècle, les *Alumbrados* du temps de Philippe II, les *Bâbis* de la Perse moderne. Précisément, ce qui aux yeux de l'observateur impartial revêt le christianisme d'un caractère de supériorité bien frappant, c'est qu'il a pu grandir et se développer au milieu d'épreuves telles qu'aucune doctrine n'en a jamais supportées de semblables.

V. Il est dans la nature de la vérité de chercher à se répandre, comme il est dans la nature de l'eau de couler et du feu de consumer ce qui l'entoure, et son vrai triomphe consiste dans la libre adhésion des volontés à sa loi. Si les fidèles d'une religion se montrent tièdes à augmenter le nombre de ses adhérents, c'est évidemment qu'ils tiennent à celle-ci plus par habitude que par conviction et ne sont pas bien sûrs qu'il faille voir en elle le plus court chemin de la terre au ciel. Dès lors, pas de motifs pour tenir leur foi plus en estime qu'ils ne font eux-mêmes et tourner les yeux vers une lumière si empressée à rester sous le boisseau.

La logique nous pousse invinciblement à chercher la vraie religion parmi celles qui ont ce que l'on peut appeler un *tempérament propagandiste,* à l'exclusion de toutes les autres. Sous ce rapport, le christianisme et l'islam se trouvent dans une situation bien meilleure que le judaïsme, lequel, depuis longtemps, a renoncé à faire des prosélytes.

Mais encore faut-il que ce besoin de diffusion se manifeste par des actes dignes du but à atteindre et en parfaite harmonie avec lui. Chaque ordre de conquêtes a ses procédés qui lui sont propres et ne doivent point être transportés de l'un à l'autre. Qu'un prince avide de domination recourre à la force brutale pour agrandir ses États, il est, jusqu'à un certain point, dans son rôle, mettant ainsi les armes matérielles au service d'une ambition toute terrestre. Au contraire, une doctrine qui ne sait dire à ses adversaires que *crois ou meurs* se trouve beaucoup moins dans le sien. Il ne doit pas s'agir pour elle, en effet, de faire sentir qu'elle est en état de s'imposer par la violence, mais de prouver qu'elle est vraie ; non d'asservir les corps, mais de gagner les cœurs et les âmes, ce qui ne se peut faire que par l'enseignement et les moyens de persuasion. En cela a toujours excellé le christianisme et c'est ce qui, aux yeux de tout le monde, les musulmans exceptés, constituera toujours une

de ses supériorités évidentes sur le mahométisme, souvent si peu courtois, comme l'on sait, dans sa façon de convertir les gens.

Mais nous pouvons aller plus loin encore ; que les protestants et les grecs soient fiers pour leurs églises respectives des travaux apostoliques de leur clergé, rien de plus naturel ; sans cela, ils n'entretiendraient pas tant de missions, souvent si coûteuses. Tout en reconnaissant l'esprit de foi et de dévouement dont firent preuve en maintes circonstances, popes et prédicants, comment nier qu'ils ne se trouvent de beaucoup distancés par les missionnaires catholiques ? Qui a été prêcher la bonne nouvelle en Corée, au Japon, dans tous les pays enfin où sévissait la plus effroyable persécution et où le seul titre de prêtre étranger équivalait à une sentence de mort ? Quelle est la communion qui peut se vanter d'avoir fourni la plus longue liste de martyrs ? Sur ce point, nulle comparaison n'est possible entre l'église de Rome et les communions séparées. La conclusion s'impose avec toute la rigueur d'une opération d'arithmétique, et pour le constater d'une façon irréfutable, il suffit d'un peu de patience joint à un peu de bonne foi.

VI. Toute religion consistant en un corps de

doctrine, son premier mérite sera visiblement la certitude et la netteté de son enseignement. Or, le simple bon sens démontre que pour atteindre ce but de la façon la plus complète, deux conditions sont indispensables.

Il faudra d'abord que l'Église se reconnaisse dépositaire de la vérité absolue et que les articles de foi par elle admis ne puissent à aucun titre être révoqués en doute. Quelle valeur aurait, par exemple, un recueil de lois, si l'on pouvait contester le caractère juridique de chacun des articles qui le composent ?

Mais promulguer un code religieux ne servirait guère, si le corps dirigeant ne se proclamait investi par Dieu lui-même du pouvoir de l'interpréter sainement, d'expliquer les textes obscurs ou mal compris, de retrancher du sein de sa communion ceux qui refusent d'accepter son verdict. Quel moyen autre de prévenir les schismes, les hérésies, d'empêcher les dogmes les plus essentiels d'être mis en question ? Et que dirait-on d'une société possédant la législation la plus parfaite du monde, si les tribunaux lui faisaient défaut pour l'appliquer, fixer la jurisprudence et punir les délinquants ?

En définitive, une société religieuse a besoin d'être aussi fortement constituée qu'une société

purement politique. Il faut bien qu'elle possède, tout comme cette dernière, les organes nécessaires à la vie et à la santé.

Mais ce programme que nous venons d'exposer, qui l'a jamais rempli d'une façon aussi complète, aussi absolue que l'Église romaine ? Seule, elle n'a cessé de revendiquer pour elle le double privilège de l'infaillibilité et de l'indéfectibilité. Et ceci semble d'une importance capitale ; voyez combien, sous le rapport dogmatique aussi bien que sous celui de la stricte logique, la situation du catholique se trouve meilleure que celle du protestant. Le premier, tout en reconnaissant l'autorité des livres sacrés, ne les regarde pas comme le fondement unique de la foi, et cependant il se trouve conséquent avec lui-même en affirmant savoir d'une façon infailliblement infaillible quels ouvrages sont réellement inspirés et quels autres méritent d'être relégués au rang des apocryphes. Il n'a, en effet, qu'à se rapporter aux décisions des conciles à ce sujet. Au contraire, le chrétien réformé, tout en faisant de la Bible et du Nouveau Testament la règle unique de sa croyance, ne peut indiquer que d'une façon *probablement* certaine les livres dignes de figurer au canon. C'est-à-dire qu'il s'en trouve réduit à des conjectures plus ou moins plausibles sur le point le plus essentiel de sa doc-

trine. C'est qu'il n'a d'autre guide, à cet égard, qu'une tradition dont la véracité n'est pas parfaitement incontestable à ses propres yeux.

Nous déclarera-t-on maintenant cette prétention de l'Église catholique à la possession de la vérité indéfectible, vaine et démentie par les faits? Viendra-t-on nous citer quelques points obscurs de l'histoire ecclésiastique ? Je doute que pareille allégation puisse satisfaire un esprit tant soit peu critique et réfléchi. Jouer à l'infaillible n'est pas chose si aisée que certains l'imaginent. Si le privilège accordé à Pierre n'avait été qu'une invention du sacerdoce, l'esprit humain se serait chargé bien vite de démolir l'édifice par lui-même élevé. Ç'aurait été l'affaire de quelques années. Pour en douter, il faudrait n'avoir aucune idée de ce que sont les passions et la versatilité des mortels. Depuis une longue suite de siècles, l'Église romaine se proclame infaillible et elle a pu résister à une pareille prétention, et les faits ne se sont pas encore chargés de lui infliger le plus écrasant des démentis ! Voilà un prodige mille fois plus renversant que tous ceux de la légende dorée.

VII. La plus grande preuve d'amour que le bon Dieu ait pu donner à l'homme étant de se révéler à lui, le simple bon sens nous annonce que, toutes

choses égales d'ailleurs, la vraie religion sera celle qui rend le plus éclatant témoignage de l'affection de Dieu pour sa créature et met plus directement sa toute-puissance au service de son infinie charité. Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, expirant sur la croix pour racheter nos péchés, semble bien plus dans son rôle de fondateur d'une doctrine nouvelle que Mahomet égorgeant ses compatriotes pour leur inculquer sa doctrine ou que Bouddha, lequel, d'après la légende, mourut d'une indigestion. Les églises grecques et romaines admettent la présence réelle. Ne serait-ce pas, aux yeux de l'observateur impartial, une preuve de leur supériorité sur le calvinisme qui la nie ?

Mais la logique exige que l'Être suprême soit, de son côté, payé de retour. Un caractère irrécusable de la loi véritablement révélée, ce sera donc qu'elle enseigne à l'homme, plus et mieux qu'aucune autre, l'esprit de sacrifice. Inutile d'ajouter qu'il s'agit ici d'un esprit de sacrifice, fruit, non pas de l'ostentation, mais bien d'un sentiment d'amour véritable et surtout guidé par la raison. Certains cultes ont prescrit à l'homme d'effroyables mortifications, lui ont infligé les pratiques les plus incommodes et les plus gênantes, sans que nous

ayons, pour cela, le moindre motif de leur attribuer une origine céleste.

Bornons-nous à un exemple : la loi des Banians interdit d'une façon absolue, l'usage de toute nourriture animale. Cela ne semble guère justifiable.. Si le créateur a fait de l'homme, un animal carnassier, s'il a voulu que l'usage de la viande lui fût, dans une certaine mesure, indispensable, ce n'est évidemment pas pour lui défendre d'en jamais manger.

A cet égard, nulle religion ne nous semble avoir agi avec autant de sagesse, avoir montré autant d'esprit de mesure que le catholicisme. Il recommande les œuvres de pénitence, mais à la condition qu'elles aient pour but la gloire de Dieu et le bien du prochain, et toutes les mortifications qu'il autorise se trouvent ainsi justifiées au point de vue logique et doctrinal. S'il déclare la vie contemplative, la plus parfaite de toutes ; c'est qu'en vertu du dogme de la reversibilité des mérites, les prières et austérités du moine servent à racheter la tiédeur de l'homme du monde ou à procurer la conversion des infidèles. Encore, les règles de tous les ordres monastiques interdisent-elles les macérations qui compromettant la vie ou la santé du pénitent, l'empêcheraient de remplir

les devoirs de son état. L'Église qui nous fait parfois une obligation rigoureuse de souffrir le martyre, défend néanmoins de le rechercher et l'on a vu, dit-on, les honneurs de la canonisation refusés à certains personnages morts en odeur de sainteté, parce que, sur ce point, ils étaient convaincus d'avoir manqué de prudence ou de discrétion. Le célibat est imposé à la sœur de charité aussi bien qu'au ministre des autels ; mais quoi de plus sage et de mieux raisonné ? Ne faut-il pas qu'elle se trouve dégagée de tout lien de famille, celle-là qui doit regarder comme ses enfants, tous les pauvres et les déshérités ? Quelle apparence, d'un autre côté, que les fidèles montrent beaucoup d'empressement à s'aller confesser à un prêtre marié ? On sait ce qu'est devenu le sacrement de pénitence au sein de l'église russe qui admet le mariage des clercs. Et enfin, lequel vaut mieux pour affronter la persécution et aller prêcher l'évangile aux gentils, du missionnaire catholique qui n'a à risquer que sa propre vie ou du ministre protestant, lequel traîne souvent avec lui, femme et enfants ?

Peut-être sommes-nous, sans nous en douter, victime d'idées préconçues, mais une conclusion nécessaire nous semble se dégager de ce long examen, c'est que la comparaison des diverses religions

entre elles tourne absolument à l'avantage de la foi catholique. Tous les caractères que la logique et le bon sens indiquent comme devant appartenir en propre à la doctrine révélée de Dieu, se retrouvent dans l'Église romaine, plus accentués que partout ailleurs et elle en possède, en propre, quelques-uns, tels que la prérogative de l'infaillibilité. Si la vérité absolue existe quelque part sur terre, elle mérite plus que toute autre d'en être considérée comme la dépositaire exclusive et nous ne pouvons mieux nous résumer qu'en ces termes. « Le catholicisme nous paraît consti-« tuer la religion naturelle de tout homme qui se « pique de raisonnement. »

5. — Certaine école voit dans le discernement du bien et du mal, non un fait de conscience, mais le résultat d'un enseignement traditionnel donné par la divinité au premier homme et transmis par celui-ci à toute sa postérité. Il est vrai que l'écho de cette révélation primordiale se serait singulièrement affaibli et modifié en se répercutant à travers le temps et l'espace. Ainsi s'expliqueraient toutes ces déviations de sens moral, toutes ces abominations tolérées ou même prescrites par la religion chez les différents peuples de la terre. Quel langage, s'écrient les partisans

de la doctrine en question, la conscience tenait-elle donc au Phénicien, au Babylonien dont le culte consistait en pratiques immondes, à l'habitant du Mexique qui croyait honorer Dieu par des hécatombes de victimes humaines? Impossible à notre avis de plus mal conclure. Depuis quand la violation d'une loi a-t-elle constitué une démonstration de sa non-existence? Citera-t-on les extravagances d'un fou comme preuve qu'il n'existe plus de bon sens sur terre? Il fallait dire, au contraire : « Les enseignements de la conscience « sont, sans doute, bien profondément gravés dans « le cœur de l'homme puisque les préjugés et les « passions ne sont pas parvenues à l'étouffer entiè- « rement et que sa voix continue toujours à mur- « murer à notre oreille. » Comment eût-on pu faire comprendre aux mortels que telles choses doivent être pratiquées comme bonnes, d'autres évitées comme coupables, s'il n'avaient eu préalablement le sentiment qu'il existe un bien et un mal moral? Prêcher la pratique du devoir à des êtres qui ignorent ce que ce peut être que vertu ou vice, mais ce serait une tâche plus impossible encore que de prétendre enseigner l'art de la peinture à des aveugles ou la musique à des sourds. Les auditeurs ne devineront même pas ce qu'on veut leur dire, et je ne crains pas de l'affirmer, le

bon Dieu, avec toute sa puissance, ne se serait pas tiré d'une pareille difficulté. En définitive, lorsqu'il nous prescrit d'obéir à ses lois et de pratiquer la justice, nous nous rendons parfaitement compte que ce n'est pas précisément parce qu'il commande que nous devons nous soumettre, mais parce que ses prescriptions sont conformes à cet ordre éternel que lui-même, en raison de ses infinies perfections, est absolument tenu de respecter. Si le seul motif de notre obéissance reposait sur la crainte du châtiment ou l'espoir de la récompense, il faudrait voir en nous des êtres susceptibles de prudence, non de sens moral. Notre conduite ne différerait en rien de celle de l'animal sans raison qui flatte son maître et accomplit ses ordres d'une façon aveugle, parce que son instinct le porte à agir de la sorte. D'ailleurs, à voir la façon dont les hommes travestissent la tradition et de quelle manière ils entendent l'éducation, on peut être bien sûr d'une chose, c'est que si ces dernières seules avaient été chargées d'informer notre conscience, il y a beau temps que tout vestige de moralité aurait disparu de la surface du globe.

6. — Un point sur lequel il a plu au bon Dieu de se rapprocher de l'homme, c'est qu'il ne fait pas souvent sa volonté. Il arrive d'ordinaire, en

ce bas monde, non ce qu'il veut, mais ce qu'il permet, et voilà pourquoi les affaires humaines marchent si misérablement.

7. — La preuve la plus éclatante du péché originel, ce n'est pas que les hommes naissent tous pécheurs, c'est qu'ils naissent presque tous des sots.

8. — Croire et pratiquer une religion dans laquelle on a été élevé depuis l'enfance, ne suppose pas toujours une foi bien vive ni une grande dose d'énergie. Il en faut, au contraire, souvent beaucoup pour l'embrasser après examen ou y revenir après l'avoir quittée.

9. — Ce qui prouve bien la profonde honnêteté de la plupart des hommes, c'est le petit nombre de restitutions et de réparations qui se font au lit de mort, c'est-à-dire au moment où d'elles seules dépend notre salut éternel.

10. — L'homme de caractère sait être sévère pour lui-même ; il n'y a guère que l'intrigant ou le véritable dévot qui sachent être indulgents pour les défauts d'autrui.

11. — Ce qui, sans doute, contribue tant à faire de la charité chrétienne, la première des vertus,

c'est que c'est celle qui nous expose le moins à dépasser le but et nous maintient davantage dans cette juste mesure, laquelle, au dire de philosophes compétents, constitue la vraie sagesse ; le prochain se chargeant d'ordinaire suffisamment par ses façons d'agir, de nous préserver de tomber dans l'excès.

12. — La religion nous interdit de juger le prochain, la prudence nous ordonne de nous en défier. Le meilleur moyen de concilier cette double prescription, c'est, à moins de preuves certaines, de ne jamais croire autrui coupable d'un méfait, et tant qu'il n'a pas été mis à l'épreuve, de l'en présumer toujours très capable.

13. — La religion qui nous fait une loi de l'amour du prochain ne va pas, cependant, jusqu'à exiger que nous le sachions mieux aîmer que nous ne nous aimons nous-mêmes.

14. — Certaines gens poussent l'esprit chrétien au point de considérer leur bienfaiteur comme leur obligé, puisqu'ils lui ont fourni l'occasion de faire une bonne action.

15. — On ne saurait se mettre assez en garde. même contre un saint, lorsque sa confiance en Dieu ne lui a pas enseigné, à un degré égal, la défiance vis-à-vis de lui-même et du prochain.

16. — Ce que nous demandons au Ciel, ce n'est guère ce qui nous convient, mais seulement ce qui nous plaît. Si les hommes entendaient bien leurs intérêts, la première prière qu'ils adresseraient au bon Dieu, ce serait de ne pas trop tenir compte de la plupart de leurs vœux et de se médiocrement inquiéter de leurs supplications.

17. — La plupart des hommes dans leurs supplications les plus ferventes ne songent qu'à demander à Dieu qu'il daigne faire leur volonté, sans trop rechercher si cela lui convient et nous ne savons pas même imiter ce bon chrétien, lequel s'adressait dans les termes suivants au Seigneur : « Mon Dieu, je vous prie pour mes ennemis, parce que vous me l'ordonnez, mais si vous voulez me faire bien plaisir, ne tenez aucun compte de ma prière. »

18. — Si jamais le sentiment de sa dignité et un amour-propre bien placé pouvaient inspirer à un homme le désir de se corriger de toutes ses faiblesses et travers et de parvenir à une correction absolue, il y éprouverait tant de difficultés qu'il ne lui resterait bientôt plus qu'un parti à prendre, celui de devenir un saint par économie.

19. — La modestie est, en quelque sorte, à

l'humilité chrétienne, ce qu'est le goût qui permet de juger d'une œuvre d'art au génie qui l'a créée.

20. — L'humilité est la vertu chrétienne par excellence, puisque tout l'effort de la philosophie ne parvient qu'à rendre l'homme modeste, sans l'empêcher de rester orgueilleux.

21. — De quoi les mortels auraient-ils le droit de s'enorgueillir, puisque le bon sens ne défend pas moins à l'homme judicieux d'être fier de la droiture de son esprit que l'humilité chrétienne n'interdit au saint de tirer vanité de sa vertu ?

22. — Quelques soient les charges qui pèsent sur un homme et sa culpabilité apparente, nous pourrions presque toujours être sûrs de son innocence, si nous pouvions l'être de son humilité.

23. — Il est naturel que la religion obtienne moins des hommes que le monde ou l'éducation ; elle ne commande jamais qu'au nom de la conscience et du devoir ; ceux-ci, toujours au nom de l'amour-propre et des préjugés.

24. — Pour qu'une doctrine nouvelle, soit religieuse, soit politique, se puisse implanter, deux conditions semblent indispensables, la première qu'elle

contienne une part de vérité en rapport avec les besoins de l'époque et les exigences de l'esprit public ; la seconde qu'elle renferme un nombre de faussetés suffisantes pour plaire au plus grand nombre en flattant ses passions et ses préjugés.

25. — L'histoire nous montre les religions acceptées beaucoup moins en proportion du bien qu'elles font ou de leur degré de crédibilité qu'en raison des complaisances de leur morale et du peu de gène qu'elles imposent aux penchants du cœur humain et à ses vices. Les mortels préfèreront toujours la croyance qui les rend malheureux, tout en leur permettant de satisfaire leurs passions à celle qui promet d'assurer leur bonheur, mais à la condition de combattre leurs instincts dépravés. On se souvient de ces jours dont parle le poète

« Où dix mille dieux n'avaient pas un athée, »

et aujourd'hui nous voyons l'Islamisme régner paisiblement sur des millions de fanatiques. Il en va tout autrement pour les religions à morale austère ; celles-là sont bien sûres de ne jamais manquer de contradicteurs, et la plus grande marque de leur supériorité, ce sont, précisément,

les aversions qu'elles inspirent, et ce fait que le meilleur moyen d'empêcher les gens d'y croire, consiste précisément à les vouloir contraindre à les pratiquer.

26. — Pascal se plaît à faire ressortir les inconséquences de l'Alcoran, et la pauvreté des preuves sur lesquelles s'appuie la prédication de Mahomet. C'est que l'auteur des Pensées se place ici au point de la spéculation et de la pure logique. Il en eût porté un jugement bien différent, s'il se fût mis sur le terrain de la politique et de l'art du gouvernement. Si l'habileté consiste à savoir proportionner les moyens employés au but à atteindre et à ne rien négliger pour assurer la réussite de ses projets, je ne sache guère de fondateurs de religion dignes d'être comparés au fils d'Abdallah. Prétendre convertir les hommes en leur prêchant la vertu, le désintéressement, la chasteté ne peut être que d'un fou ou d'un Dieu ; aussi le législateur arabe n'y a-t-il jamais songé, mais il a su joindre à un dogme dont la sublimité satisfaisait les aspirations les plus élevées de l'intelligence, une morale dont le principal mérite consistait à n'être point gênante et à ne contrarier aucun penchant de notre nature. Son Coran, composé de pièces et de morceaux, formé de lambeaux empruntés soit

à la Bible, soit aux apocryphes chrétiens, nous semble, à nous autres Occidentaux, un chef-d'œuvre de décousu et d'extravagance. Les Orientaux qui, sans doute, ont leur esthétique particulière, n'en jugent point ainsi et le citent comme un modèle de style et de beau langage. La fiction de l'ange Gabriel et de ses vingt-quatre mille entretiens avec le prophète semble puérile et ferait sourire le moins expert de nos vaudevillistes. C'était tout ce qu'il fallait pour séduire l'imagination naïve des contemporains de Mahomet. En définitive, l'adresse consiste non pas à dire des choses sensées, mais à bien se rendre compte de ce que l'on peut faire accepter du public.

Notre prophète prêche à ses sectateurs l'extermination des infidèles et la volupté. Aurait-on voulu qu'il leur prêchât la continence et le martyre ? Il avait d'ailleurs trop de génie pour ne pas comprendre qu'une religion n'imposant ni pénitences ni mortifications à ses fidèles serait comme un mets sans saveur et ne pourrait longtemps conserver son empire. Il savait les hommes disposés à s'attacher à leur croyance en raison des sacrifices qu'elle commande, pourvu que ce ne soit pas, bien entendu, ceux de leurs passions et de leurs convoitises. Aussi, a-t-il bien soin de prescrire l'aumône, les jeûnes, les pèlerinages,

moyen si efficace pour entretenir ce fanatisme qui constitue le genre de ferveur propre à l'Islam.

Pascal établit sans peine l'immense supériorité de l'évangile qui s'est propagé en favorisant la culture de l'intelligence et répandant partout la lumière autour de lui sur le Coran qui défend de lire et constitue un vrai code d'ignorance. N'est-ce pas surtout en cela qu'éclate la profondeur de conception de Mahomet ? Son but, en définitive, n'était pas d'éclairer son peuple ni de le rendre meilleur, mais simplement de se faire passer pour un envoyé de Dieu et de fonder un établissement durable. Force lui était bien pour atteindre ce but de maintenir la nation arabe dans sa grossièreté et sa rudesse primitives. Des gens instruits et éclairés n'eussent pas manqué de sentir l'imposture et de tourner le prophète en dérision. Mahomet en usait à l'égard de ses compatriotes comme ces vizirs prudents qui tiennent leur maître dans l'abrutissement, afin de s'assurer à eux-mêmes, le libre exercice du pouvoir. C'est là, la bonne, la vraie méthode à suivre pour tous les fabricants de religions, s'ils visent à faire œuvre qui dure. Voyez Luther qui a proclamé le droit de chaque fidèle à interpréter, suivant sa fantaisie, les livres saints et ouvert ainsi le champ aux plus interminables discussions. Au bout de quatre siècles à peine, son

édifice croule et menace ruine, sapé jusque dans ses fondements par l'effort de la critique et les attaques des libres-penseurs. Voici, au contraire, trois fois plus de temps que l'Islam a pris naissance et sauf dans les régions où le contact avec les états chrétiens l'oblige, pour ainsi dire, à se replier sur lui-même, il se maintient dans son esprit primitif et continue même le cours de ses conquêtes.

27. — Si tous les mortels se montraient également sages et vertueux, on n'en pourrait guère tirer d'argument en faveur de leur descendance d'un auteur commun ; cela prouverait simplement leur soumission aux lois de la raison, laquelle parle forcément le même langage à tout être doué d'intelligence. Si, au contraire, les vices et les travers variaient de race à race, il conviendrait d'en conclure à une différence d'origine pour chacune d'elles. En dépit des plus étroites ressemblances anatomiques, ne sommes-nous pas forcés en raison de l'opposition de leurs instincts, à faire du chien et du renard, deux espèces parfaitement tranchées ? Mais, précisément, il se trouve que, non seulement, l'humanité est vicieuse, mais qu'elle l'est toujours et partout à peu près de la même façon. Sous n'importe quelle latitude et en

dépit de la coloration de son épiderme, l'homme se montre sot, égoïste, ingrat, menteur, intéressé. Il ne s'agit plus là seulement d'un caractère spécifique, mais d'un air de famille des mieux caractérisés et pour l'expliquer, force est bien de recourir à l'atavisme. Comment n'y pas voir une preuve de la fidélité avec laquelle nos premiers parents ont transmis leurs dispositions et manière d'être à leur postérité la plus reculée? Nous autres habitants de la terre, ne pouvons guère nous reconnaître frères que par nos mauvais côtés et c'est ce qui explique la façon déplorable dont le grand principe de la fraternité n'a cessé d'être pratiqué depuis le temps de Caïn jusqu'à nos jours.

28. — Les rapports des particuliers entre eux se trouvent réglés par les lois civiles, lesquelles dans une assez large mesure, engagent la conscience. Ils ne le sont pas moins par les prescriptions du droit naturel et de la morale qui nous ordonnent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes et de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît. Observer l'équité vis-à-vis des individus et leur rendre ce qui leur est dû à titre de membres de notre espèce, semble donc chose relativement aisée aux gens de bonne volonté.

Il en va tout autrement si nous passons du domaine de la vie privée à celui de la vie publique et prétendons établir sur des bases indiscutables, le droit d'un gouvernement à l'obéissance de ses subordonnés. Ceux-ci, évidemment, ne sont tenus de lui en accorder aucune, s'il ne commence par prouver qu'il est légitime et conforme, dans son principe, à l'ordre voulu par Dieu. Mais comment établir cette légitimité et quelle est la source dont elle découle ?

L'axiôme : *Omnis potestas a Deo* nous montre dans l'autorité publique en général, une délégation de celle de Dieu et une conséquence du principe qu'il a créé l'homme pour la société. Mais il ne fait, au point de vue pratique, que reculer la difficulté. Des partis opposés se disputant le pouvoir ne manqueront pas de se prétendre tous également conformes à la volonté divine. Il faudrait donc nous indiquer sous quelle forme se doit manifester ladite délégation pour être reconnue valable.

C'est ici qne l'on cesse de s'entendre et plusieurs solutions absolument contradictoires ont été proposées de ce difficile problème.

Certains théologiens admettent cette délégation comme s'exerçant normalement par l'intermédiaire de la nation. Qu'entendre par là ? Cela signifie-t-il simplement que chaque peuple se trouve

chargé du soin de ses propres destinées et que les Russes, par exemple, n'ont pas à s'occuper des intérêts de la France? La chose est tellement claire qu'elle ne vaut pas être dite. En devons-nous conclure, au contraire, que ce sont les seuls suffrages des masses qui rendent un pouvoir légitime? Ce serait le droit divin de la démocratie; mais alors comment se fait-il que l'Église ne nous l'ait jamais enseigné et qu'au lieu de nous prêcher la République et le suffrage universel, elle se soit contentée de nous prêcher le seul Évangile?

Et puis, pour qu'un peuple puisse, en principe, être reconnu souverain, encore faudrait-il qu'il fût ordinairement capable de l'être en fait, de bien savoir ce qu'il veut et pourquoi il le veut. Qu'est-ce qu'un droit que son détenteur se trouve quasi toujours, par la force même des choses, hors d'état d'exercer?

Enfin, cette théorie ne semble-t-elle pas démentie par l'étude même des faits et enseignements de l'histoire? Une nation ne vit pas de spéculations abstraites, ne saurait se passer de traditions. Les états démocratiques n'échappent pas plus à cette nécessité que les autres. Sans doute, nous avons vu l'Amérique se constituer en république fédérative. C'est que ce régime lui était imposé, non par la volonté du législateur ou les caprices de la

foule, mais bien par les souvenirs de sa jeune histoire, ses précédents, sa situation économique et autres raisons de même ordre. Sans cela, il ne fût jamais parvenu à prendre racine ni à se maintenir. Et quel a été chez nous, le sort de toutes ces constitutions inspirées par le Contrat social et la Déclaration des droits de l'homme ?

Une autre école entend la délégation céleste d'une façon toute différente et veut qu'elle ne se manifeste que dans la personne d'*hommes providentiels*. Suivant ses docteurs, le bon Dieu pour ramener la paix au sein d'une société en révolution, ne manque pas de susciter, à point nommé, un sauveur, un faiseur de coups d'État quelconque. Nous devons le reconnaître détenteur légitime du pouvoir, par ce seul fait qu'il est parvenu à s'en emparer. L'on nous cite même, à ce propos, l'Écriture ; l'on nous rappelle Saül que Jéhovah en personne donne pour roi aux Israélites. L'exemple est-il bien concluant ? Sans nier le moins du monde, l'intervention de la Providence dans les affaires humaines, impossible de méconnaître que ses manifestations n'aient bien plus souvent pour but de châtier les peuples que de les diriger ou de les sauver. Par suite, compter sur un miracle pour se tirer d'affaire, ne serait pas toujours de la part de ces derniers, très prudent. En définitive,

l'axiôme : *Aide-toi, le ciel t'aidera* reste non moins vrai pour les sociétés que pour les individus. Voyez, d'ailleurs, en quels termes, le Seigneur lui-même s'exprime au sujet de son élu ? Il le présente bien moins comme un libérateur que comme un fléau destiné à punir l'apostasie politique d'Israël et le tableau que trace Samuel du nouveau régime n'offre rien de particulièrement séduisant.

Et encore, si Dieu daignait à chaque fois, indiquer lui-même son candidat, on saurait à quoi s'en tenir, mais depuis longtemps, il s'abstient d'intervenir si directement dans le domaine politique. Nous nous en trouvons réduits, non plus à acclamer les hommes providentiels, mais à les deviner. Comment savoir si un personnage en a assez fait pour mériter ce titre et qu'arrivera-t-il, juste Ciel, si le peuple devine de travers ?

Ce ne sont pas, sans doute, les prétendants qui feraient défaut. Quiconque se sentira de force à escalader le pouvoir ou assez habile pour l'escamoter ne manquera guère de se poser en mandataire du Ciel et nous retombons ainsi dans la fameuse formule : « La force prime le droit. »

Et l'on n'aurait même pas toujours la ressource de savoir d'une façon bien précise où se trouve la force. Voici, par exemple, deux ou plusieurs généraux disposant de ressources à peu près égales.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Faudra-t-il attendre qu'un d'entre eux ait égorgé ses concurrents pour reconnaître en lui, l'homme de la droite de Dieu ? Je me figure qu'au temps où trente compétiteurs se disputaient l'Empire romain, les amateurs d'hommes providentiels devaient se trouver furieusement embarrassés.

Nous dira-t-on que le mortel spécialement chargé par le Ciel de la tâche difficile de gouverner ses semblables prouve sa mission par ses œuvres, par le bien qu'il fait, par d'éminents services rendus à la chose publique ? Mais ceci ne laisse pas que d'être embarrassant ; car ils sont rares, les gens qui font des coups d'État par vertu et s'emparent du pouvoir pour satisfaire aux scrupules de leur conscience. Et puis, il ne suffira pas que le sauveur du peuple se montre bienfaisant à un moment donné, force lui sera de se maintenir toujours au même degré d'honnêteté, de résister à l'enivrement de la toute-puissance. Napoléon rétablissant le culte pouvait passer pour l'instrument du Très-Haut ; l'était-il encore quand il emmenait le Pape captif ? Mais alors cette mission qui seule légitimait son autorité ayant pris fin, la révolte contre lui devenait chose parfaitement permise, à moins qu'il ne poussât la philosophie au point d'abdiquer de bonne grâce, ne se sentant plus aussi providentiel que par le passé. Le texte

même des livres saints justifie une pareille conclusion. On y voit Dieu rejetant le premier monarque des Hébreux, devenu infidèle à son mandat.

Il est bien remarquable que les deux seuls passages de la Bible où le Tout-Puissant témoigne se repentir de son œuvre, aient trait, l'un au déluge envoyé pour punir une humanité corrompue, l'autre à la condamnation de Saül. Si le bon Dieu, qu'on nous passe cette expression irrévérencieuse seulement en apparence, ne peut s'empêcher de paraître commettre des quiproquos dans le choix de ses mandataires, comment veut-on que de simples électeurs puissent jamais s'y reconnaître ? En un mot, cette théorie des hommes providentiels inventée surtout comme garantie de tranquillité et d'ordre public semble tout à fait propre, si on la prétendait appliquer d'une façon tant soit peu suivie, à assurer le maintien de l'anarchie et la guerre civile en permanence.

Un troisième système est celui que l'on appelle ordinairement du *droit divin*. Ses seuls partisans furent des théologiens protestants du XVIIe siècle qui tout en le poussant parfois en théorie, aux dernières limites de l'absurde, se sont, à l'occasion, prudement abstenus d'en réclamer l'application. Nous ne sachions pas qu'il ait jamais été soutenu par aucun docteur catholique. Sans le ju-

ger moins inacceptable, au fond, que les deux précédents, il nous paraît cependant contenir une part plus grande de vérité, et surtout on doit le reconnaître infiniment supérieur, au point de vue de l'utilité pratique.

Si prétendre que Dieu a confié à certaines familles, le privilège absolu, inamissible de régner sur telle ou telle nation, constitue une erreur évidente, force est bien de reconnaître en celle-ci, la simple exagération d'un principe fondamental, à savoir que l'homme ne pouvant vivre en dehors de la société, être gouverné constitue pour lui, un besoin comme celui de boire et de manger, non pas un droit.

En fait, cette théorie a au moins l'avantage d'être claire, accessible à toutes les intelligences et éminemment propre à assurer la tranquillité publique. Devoir d'obéir aveuglement au pouvoir établi, voilà qui est à la portée des plus minces esprits. L'histoire nous oblige à proclamer les avantages de ce système très supérieurs, dans la plupart des cas, aux graves inconvénients qu'il peut offrir. Qui travaillait le plus utilement pour la grandeur future de leur pays, des Russes acceptant avec soumission l'odieuse tyrannie d'Ivan le Terrible ou des gentilshommes

polonais, lesquels maintenaient chez eux l'anarchie, sous couleur de liberté?

Et qu'on ne lui reproche pas le respect superstitieux dont il entoure la personne du monarque et sa dynastie. Est-il bien démontré que la superstition utile même au point de vue religieux, ne le soit pas bien plus encore en politique, précisément parce que celle-ci ne repose que sur des vérités contingentes? A vouloir trop se guérir de l'excès de crédulité, l'esprit simple et borné court grand risque de devenir un impie sans cesser pour cela de rester un imbécile. Débarrassez un homme politique de ces préjugés qui, parfois, l'aveuglent et lui font commettre tant de sottises, mais lui inspirent le dévouement à une cause et l'esprit de sacrifice, et vous n'aurez plus qu'un vulgaire politicien!

Au reste, le grand mérite de la théorie en question consiste, à notre avis, bien moins encore dans ce qu'elle affirme que dans ce qu'elle nie et condamne. Or, ce qu'elle repousse, c'est l'esprit révolutionnaire et ce qu'elle conteste, c'est le principe de la souveraineté populaire.

On le voit, il n'existe pas, au point de vue purement philosophique, de *critérium* absolu nous permettant d'établir d'une façon doctrinale, la

légitimité indiscutable de tel ou tel pouvoir et ce n'est pas, à coup sûr, parce qu'il prétend s'appuyer sur des principes abstraits ou des doctrines spéculatives que les citoyens lui devront, en conscience, l'hommage de leur obéissance ou de leur dévouement. Voilà qui nous explique pourquoi l'Église s'est toujours montrée un peu protestante en politique et n'a jamais excommunié personne sous prétexte d'opinion. Il ne s'en suit nullement de là qu'elle ait prétendu élever l'indifférence à la hauteur d'un dogme ni même blâmer en principe, la résistance à un pouvoir de fait, lorsqu'elle est le fruit de convictions sincères et désintéressées. Le bon sens lui-même indique assez que lorsque plusieurs partis se trouvent en présence, tous ne peuvent pas posséder les mêmes titres à la confiance populaire. Il y en a forcément un qui, à cet égard, l'emportera sur ses adversaires. C'est précisément celui-là dont la domination méritera seule d'être reconnue légitime.

Malheureusement, ce même bon sens n'est pas, d'ordinaire, assez commun pour permettre à la majorité de reconnaître le parti le meilleur. L'on peut affirmer toutefois que son caractère le plus distinctif, c'est, en règle générale, la fidélité avec laquelle il représente la tradition nationale. Un peuple, en effet, ne saurait mieux se comparer qu'à un indi-

vidu dont l'existence se prolonge à travers les siècles. Il se compose, non seulement, de la génération actuellement existante, mais encore de toutes celles qui ont précédé. Sa constitution naturelle résulte des événements auxquels chacune de celles-ci s'est trouvé mêlée et des épreuves par elles subies. Logiquement, on ne conçoit guère plus des citoyens se réunissant, un beau jour, pour se donner une constitution toute neuve et basée sur des principes *à priori* que l'on ne comprendrait un particulier parvenu à l'âge mûr et prétendant changer de tempérament ou modifier les traits de sa physionomie. Le pouvoir réellement émané de Dieu, c'est celui que la Providence elle-même a fondé en collaboration avec les siècles, qu'elle a chargé les circonstances de faire naître et de consolider ; celui, en un mot, que les hommes peuvent, non pas décréter, mais simplement reconnaître et respecter et nous ne saurions mieux le définir que par cette formule : « La légi-« timité, c'est le fait sanctionné par le temps. »

29. — Si l'on considère le peu de sérieux des convictions chez la plupart des hommes et leur penchant à admettre pour vrai ce que la force leur impose, peut-être se sentira-t-on porté à quelqu'indulgence pour les fanatiques qui refusent au pro-

chain le droit de penser autrement qu'ils ne font eux-mêmes. L'on ne pourra s'empêcher, en quelque sorte, d'excuser l'Inquisition de son peu de respect pour la liberté des croyances, en songeant combien celles-ci sont rarement respectables. Les masses grossières et ignorantes ne jugent guère de l'immoralité d'un acte que par le châtiment qui le frappe et le meilleur moyen de leur faire sentir la culpabilité de l'hérésie, c'était encore de punir celle-ci avec la dernière rigueur. Lope de Véga disait de lui-même : « J'écris en « insensé, mais j'écris pour des fous. » Les familiers du Saint-Office auraient pu s'écrier à plus juste titre : « Certains esprits difficiles à « contenter trouveront peut-être notre façon « d'agir critiquable au point de vue de la logique « et de la raison abstraite, mais est-ce bien par là « qu'il convient de conduire les mortels? La « question religieuse se retrouve au fond de toutes « les querelles qui passionnent les hommes; prêcher « la tolérance est plus aisé que de la pratiquer et « tenter d'anéantir nos adversaires constitue peut-« être l'unique moyen que nous ayons de ne point « être écrasés par eux. En tout cas, nos procédés, « s'ils sont cruels, possèdent du moins le mérite « de la franchise et notre conduite peut faire honte « à l'hypocrisie de ces régimes qui ne craignent

« point de faire une guerre acharnée à la vérité,
« sans avoir le courage de l'avouer. »

30. — Les Césars, en condamnant à une mort cruelle des millions de martyrs, n'ont fait que proclamer la divinité du Christianisme et préparer son triomphe. Le progrès des lumières a amené la découverte d'armes plus redoutables et il était réservé à des princes catholiques ou, tout au moins, baptisés, d'inventer contre l'Église, un plan d'attaque dont le machiavélisme surpasse tout ce qu'ont pu trouver les païens les plus enragés. Le régime des concordats substitué à celui de la persécution, c'est la maladie chronique succédant à la crise aiguë. Elle ne fait peut-être pas autant souffrir le patient, mais elle l'enlève, sinon aussi vite, du moins aussi sûrement. Elle le ronge, lui retire toute énergie et le laisse sans force pour résister à l'attaque suprême. Il est clair que les pouvoirs les mieux disposés sous le rapport religieux, songeront surtout à profiter de leur immixtion dans les affaires ecclésiastiques au profit de leurs complaisants, de leurs courtisans et de leurs créatures. Que sera-ce donc lorsqu'on aura affaire à des gouvernants impies et sectaires ? Ils y verront uniquement un moyen d'assouvir leurs haines, d'enchaîner la liberté de l'Église, de l'empêcher d'accomplir sa mission. Il faudra un vrai

miracle de la Providence pour qu'ils n'en arrivent pas à déchristianiser la nation. Avec le système des prélats proposés par l'État, comment espérer encore rencontrer de ces Athanase, de ces saint Jean Chrysostôme dont l'indomptable résistance aux puissants du jour, faisait la gloire de la primitive Église ? C'est-à-dire que le premier titre d'un candidat à la dignité épiscopale sera non plus le zèle, ni l'esprit apostolique, mais bien la complaisance vis-à-vis l'autorité séculière et une prudence toute mondaine. Il est vrai qu'aujourd'hui, les choses en sont venues à un tel point que la suppression des concordats courrait risque de devenir encore plus périlleuse que leur maintien. L'on n'oserait guère plus réclamer leur résiliation qu'un médecin avisé se risquer à retirer le fer de la plaie, lorsque par là, il s'expose à tuer immédiatement le blessé. En tout cas, si l'on songe aux révolutions qui, depuis tantôt un siècle, ont ébranlé et renversé tant de trônes, on en arrive à se demander de quelle utilité réelle ont été pour les puissances séculières, ces empiétements réitérés sur le domaine spirituel. L'Église sans doute, n'a pas eu trop à se louer du régime concordataire. Les dynasties qui l'ont inventé et mis en pratique, s'en sont-elles mieux trouvées ?

V

1. — L'intérêt du plus grand nombre ne se confond pas plus avec l'intérêt public qu'une opinion généralement reçue avec une vérité démontrée. Il a seulement quelques chances de s'en rapprocher à l'occasion.

2. — A beaucoup d'égards, il en est des peuples comme des individus ; on les trouve souvent prêts à sacrifier leurs intérêts, jamais leurs passions ni leurs préjugés.

3. — Ce qui prouve à quel point le sentiment de l'autorité est inné dans le cœur de l'homme,

c'est qu'il puisse y en avoir encore de respectées, après la façon dont on les a vues exercées si souvent.

4. — Il est dans le cœur de l'homme de s'attacher à ce qui est au-dessus de lui et de respecter tout ce qui, à un degré quelconque, revêt l'apparence de la force. De là, les sentiments de pieuse vénération et de dévouement inaltérable qu'ont parfois inspirés les représentants d'antiques races royales. De là encore, cette merveilleuse patience avec laquelle tant de populations supportent les plus effroyables excès du despotisme, la dureté même du joug les empêchant, pour ainsi dire, d'en sentir le poids et leur enlevant jusqu'à la pensée qu'il puisse jamais être brisé.

Là où les classes supérieures ont encouru l'animadversion des masses, ce n'est pas leur tyrannie qui les a fait haïr, mais leur faiblesse.

5. — L'Écriture proclame les nations guérissables et il faut bien le croire, puisqu'elle nous apprend qne les morts eux-mêmes sont sujets à ressusciter.

6. — Il en est des peuples comme des amoureux ; plus le mal dont ils souffrent est profond et plus ils craignent d'en guérir.

7. — Un gouvernement vraiment fort, c'est celui qui peut se montrer impunément malhonnête et inepte. Cela prouve qu'il a pour lui, à la fois, les préjugés des masses et l'intérêt d'un grand nombre.

8. — C'est toujours un grand mal qu'un souverain tyrannise ses sujets ; ce serait parfois un grand bien qu'il le pût impunément.

9. — Un peuple, comme un individu, se montre d'autant plus facile à dominer par la crainte que tout autre sentiment serait sans action sur lui. Voilà pourquoi les sociétés qui n'ont plus de mœurs, quelle que soit la forme de leur gouvernement, se trouvent fatalement vouées au despotisme.

10. — Tant que les peuples préféreront le gouvernement qui flatte leurs préjugés et leurs passions à celui qui entend défendre leurs véritables intérêts, je ne saurai rien de plus impertinent que de reprocher au pouvoir établi de se montrer égoïste, malhonnête et dédaigneux du bien public.

11. — Il est des circonstances où un gouvernement peut n'avoir pas grand chose à redouter des attaques de ses adversaires ; l'on n'en citerait guère

où il n'ait beaucoup à craindre des fautes de ses partisans.

12. — La situation d'un chef d'État soucieux de bien remplir son mandat peut être comparée à celle du soldat qui observe fidèlement sa consigne. Il est des cas où le devoir lui prescrit de mourir à son poste, en bravant la fureur de ses ennemis ; il n'en est pas où il lui permette de renoncer à se défendre contre eux.

13. — A en croire Montesquieu, l'on peut déclarer vertueuse, la femme bâtie de façon à faire prendre la vertu en grippe, mais on ne saurait répondre de la probité d'un homme public, par cette seule raison qu'il ne vaut pas la peine d'être acheté.

14. — Il en est un peu de la conscience du personnage politique le plus honnête comme de celle du marchand ; elle lui permettra toujours, à titre professionnel, nombre de choses qu'elle lui interdirait rigoureusement en qualité d'homme privé.

15. — Si ce n'est pas une garantie bien sérieuse d'incorruptibilité pour l'homme public, qu'une estime exagérée de son propre mérite, même jointe à un fonds suffisant de nullité, on peut espérer néanmoins qu'elle lui rendra un peu plus difficile

qu'à un autre de s'entendre avec ses corrupteurs sur le prix d'une trahison.

16. — Tout bien considéré, la plus sûre garantie d'incorruptibilité d'un homme public, c'est qu'il s'estime lui-même à un prix tel qu'il dégoûte les acheteurs.

17. — La politique est un peu pour la plupart des praticiens ce qu'est la coquetterie chez les femmes ; elle consiste dans l'art de ménager les convictions les plus opposées sans en adopter aucune et de débiter des formules, afin de s'éviter de chercher des solutions.

18. — Tout bien considéré, proclamer hautement nos opinions est encore ce qui, aux yeux du monde, nous excuse davantage de n'en point avoir réellement ou nous rend plus facile de les trahir.

19. — Pour la plupart des hommes, il en est de la politique comme de l'amitié ; prétendre s'occuper des affaires de son parti ou de ses amis, n'est guère qu'un moyen expéditif de faire les siennes propres.

20. — L'on peut dire des institutions ce que l'Église dit des sacrements ; elles sont faites pour les hommes, non les hommes pour elles. Le pre-

mier mérite d'une constitution, c'est, sans doute, d'être appropriée aux besoins et à l'état social de la nation et de ne pas pousser la perfection théorique au point de devenir impraticable. Rendons justice à la sagesse de Moïse et de Solon, lesquels reconnaissaient avoir donné à leurs peuples, non les lois les plus excellentes, mais les meilleures qu'ils pussent supporter.

21. — Pas d'aberration plus grotesque et plus odieuse à la fois que celle où sont tombés certains législateurs modernes, imposant à un peuple des institutions qu'ils reconnaissent trop avancées pour lui et que l'avenir seul pourrait le rendre capable de supporter. Ils sacrifient ainsi la génération présente à celles qui ne sont pas encore nées, et prétendent se tirer d'affaire, en infligeant à la jeunesse un système d'éducation conforme à leurs visées politiques. On ne saurait refuser à ces malheureux, le mérite d'avoir découvert le meilleur moyen de détruire à la fois l'esprit public et la moralité privée.

22. — Pas de progrès sérieux qui ne soit l'œuvre du temps. Prétendre, sous couleur de libéralisme, imposer à un peuple des institutions auxquelles il n'est pas préparé, constitue, sans aucun

doute, le plus sûr procédé pour l'empêcher de jamais devenir capable de les pratiquer.

23. — Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde ; on raillait fort les *ultras* du temps de la Restauration, parce qu'ils prétendaient, dit-on, ramener le pays à des institutions ayant eu leurs jours de gloire et de splendeur, et dont le seul tort consistait, comme celui de la jument de l'Arioste, à être mortes à tout jamais. Certains utopistes modernes ont réellement plus de chance. Ils trouvent un public prêt à applaudir des essais de rénovations sociales, lesquels n'ont jamais été mis à l'épreuve et cela par l'excellente raison qu'ils n'ont jamais cessé d'être inapplicables.

24. — Il y aurait un livre curieux à écrire sur la justice humaine et la façon dont elle n'a guère cessé d'être rendue. Que l'on se rappelle les supplices infligés aux premiers chrétiens, les sorciers condamnés au bûcher pendant les xve et xvie siècles ; ajoutons-y les procès politiques de toutes les époques et l'on n'échappera pas à cette conclusion que poursuivre les coupables a généralement été l'une des moindres occupations des tribunaux et que la plus grande partie du sang par eux versé s'est trouvée du sang innocent.

25. — Quelque soient l'aveuglement de la masse et ses entraînements irréfléchis, nous la voyons presque toujours, au point de vue pratique, conserver sur les coteries, cette incontestable supériorité que donne l'instinct vis-à-vis de ceux que dirige l'esprit d'intrigue. Elle prend pour guide ses illusions et ses espérances, tandis que ces dernières ne se laissent guère conduire que par leurs répugnances et leurs antipathies.

26. — Le peuple réellement ingouvernable, ce n'est pas celui qui ne peut conserver aucun gouvernement ; c'est celui qui, n'en pouvant souffrir un bon, se montre disposé à supporter n'importe lequel, pourvu qu'il soit exécrable.

27. — Montesquieu nous semble bien sévère, lorsqu'il reproche à Tibère d'avoir corrompu les mœurs pour maintenir les coutumes. Les Romains n'avaient plus guère conservé que ces dernières de tout ce qui peut être respecté chez une nation et il fallait bien les bercer de cette illusion, que même sous le despotisme des Césars, il leur restait encore quelque chose à perdre.

28. — Il faut bien qu'une nation qui a perdu ses mœurs et ses institutions, s'attache d'autant plus à ses coutumes, à ses plaisirs, à ses préjugés comme

aux seuls biens qui lui restent. Le peuple romain, si habitué pourtant à la tyrannie, faillit se révolter parce que Caligula voulait faire porter dans les jardins de son palais, une statue de Mercure, laquelle ornait l'une des places de la ville. Ces mêmes Romains qui se contentaient de châtier par d'inoffensives épigrammes, le parricide de Néron, ne se tenaient plus d'indignation en apprenant la présence d'Agrippine aux réceptions des ambassadeurs. Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, l'on a vu une nation assez patiente pour supporter un régime d'escrocs et de charlatans avérés et dont le patriotisme se révoltait à la seule pensée que l'on pût changer la couleur du drapeau.

29. — Les partisans des doctrines du Contrat social ont fort bien compris que la forme même du gouvernement ne doit pas moins être une affaire de raisonnement que d'habitude, de principes que de tradition. Toutefois ils nous paraissent s'être étrangement trompés sur la nature de ceux-ci. Les vrais principes, en politique, ne reposent guère sur des déductions métaphysiques ; ils relèvent surtout du climat, de la situation géographique et de diverses autres causes que l'observation seule peut faire découvrir. L'on a

fait ressortir, avec raison, l'impossibilité pour les Russes de pratiquer le gouvernement démocratique tel qu'il existait dans les cités grecques de l'antiquité, la rigueur des hivers interdisant, chez eux, pendant un tiers de l'année, toute assemblée populaire sur la place publique. L'histoire nous révèle également l'influence qu'exerce l'étendue du territoire sur le régime politique de la nation. La république semble une forme de gouvernement spéciale aux petits États ; jamais elle n'a pu s'implanter d'une façon durable dans ceux qui occupent une vaste superficie, à moins qu'ils ne se trouvassent organisés en fédération. La même raison nous explique pourquoi les essais de monarchie démocratique méritent d'être considérés comme de pures chimères, sauf dans les royaumes d'étendue médiocre, tels que la Belgique et la Hollande ; pourquoi, presque partout ailleurs, les conflits qui surgissent entre le droit populaire et le droit traditionnel représenté par le souverain, ont nécessairement amené la chute de la royauté et l'avènement soit du césarisme soit de la république.

30. — Les excès d'un gouvernement peuvent hâter sa chute, mais restent sans effet sur l'état social dont il est l'expression. Pas d'illusion plus déplorable que celle des royalistes attendant des

crimes de 93, une réaction capable de ramener la monarchie. La patience même avec laquelle le peuple les supportait était la preuve la plus éclatante de son attachement aux institutions nouvelles. En définitive, le prétendu patriotisme de la plupart des hommes consiste simplement à subordonner l'intérêt public à leur esprit de coterie ou à leurs préjugés de caste, et cela est aussi vrai des citoyens d'une démocratie que des membres de n'importe quel corps oligarchique. Il ne faut guère compter que les évènements éclairent la classe dépositaire du pouvoir sur les inconvénients d'un ordre de choses flattant son ambition ou son amour-propre. Se figure-t-on, par exemple, les barons du XIe siècle dégoûtés du régime féodal par les désordres qui en résultaient ou les gentilshommes Polonais renonçant à leurs prérogatives en haine de l'anarchie? De même, nous dit Xénophon : « Tentez d'expliquer à un Athénien « de la lie du peuple les inconvénients qu'offre « pour la cité, l'exagération du système démocra- « tique, il ne manquera pas de vous répondre que « si l'État s'en trouve mal, lui et ses pareils s'en « trouvent on ne peut mieux et que c'est la seule « chose qui lui importe. »

Les catastrophes mêmes que peut amener un état social défectueux ne produisent d'ordinaire d'autre

résultat que de rendre ses partisans d'autant plus acharnés à le défendre qu'ils le jugent plus menacé. Il voit sa popularité s'accroître en raison, pour ainsi dire, du mal qu'il fait et les hommes s'attacher à lui dans la juste mesure où on le sent plus funeste au bien public et aux vrais intérêts de la nation.

31. — Richelieu, dit-on, a étudié le point de savoir jusqu'à quel degré un peuple doit être à l'aise pour rester gouvernable. La même question pourrait être examinée au point de vue du patriotisme. En général, les nations susceptibles d'un effort spontané et qui ont su défendre, pied à pied, leur territoire contre l'étranger, comme les Suisses au temps de Guillaume Tell, les Espagnols à l'époque de Napoléon Ier, étaient des populations pauvres, habituées à une vie dure et frugale. On dirait, en vérité, que la première condition pour que les hommes se montrent prêts à tout sacrifier à la patrie, c'est qu'ils n'aient pas grand chose à perdre.

Et que l'on ne nous objecte pas l'exemple de certaines insurrections telles que celles de Pologne, fomentées par des gentilshommes qui s'arrachaient pour combattre à une vie de luxe et de bien-être. Il semble que l'amour de la patrie se manifeste

sous des formes notablement différentes au sein des masses populaires ou dans une caste nobiliaire. L'on trouvera souvent les membres de cette dernière d'autant plus prêts à risquer vie et fortune pour leur pays qu'ils se seront montrés plus empressés à compromettre son indépendance par leurs dissensions et leur esprit anarchique.

32. — Les hommes s'éprennent des biens par eux possédés, moins en raison de leur excellence que de leur rareté ou du prix qu'y assigne l'amour-propre. C'est ce qui nous explique l'extrême attachement des citoyens d'un état oligarchique à leurs libertés politiques. Elles y constituent moins des droits que des privilèges permettant à ceux qui les possèdent d'exploiter le reste de la nation.

Aussi, la fin la plus habituelle de ces sortes de gouvernements, lorqu'ils ne se trouvent point emportés par un soulèvement populaire, c'est l'anarchie. Elle résulte naturellement des efforts faits, soit par chacun des détenteurs du pouvoir individuellement pour s'élever au-dessus des lois, soit par le corps électoral en masse, afin d'étendre ses prérogatives au delà de ce que comporte la sécurité du pays. Il en va tout autrement dans une démocratie.

La liberté y peut être comparée à ces métaux précieux dont le prix s'avilit en proportion de leur abondance et l'on y estime de peu de valeur, un bien dont la jouissance est commune à tous. Aussi, a-t-on vu fréquemment les masses populaires acclamer un despote à la seule condition qu'il leur assurât l'égalité dans la servitude et ne permît à personne d'échapper au joug commun.

33. — Les préjugés passent, la sottise reste et l'humanité devient plus éclairée sans devenir pour cela plus sage. Les soldats d'Alexandre croyaient leur chef, fils de Jupiter déguisé en serpent. Nous croyons, nous, au progrès indéfini, à la bonté innée du cœur de l'homme, etc., etc. Peut-être bien étaient-ce les Macédoniens, les gens d'esprit et nous, les naïfs.

34. — Pas de mot sur la signification duquel les hommes se soient montrés moins d'accord que sur celui de liberté. Quelques-uns la voient uniquement dans la participation des citoyens à la gestion de la chose publique, d'autres dans le droit assuré à chacun de faire ses propres affaires comme il l'entend et en dehors de toute intervention du pouvoir. Cicéron prétend qu'être libre, c'est être esclave de la loi ; certains veulent au contraire que

ce soit posséder la faculté de la violer au gré de ses caprices ou plutôt de n'en reconnaître aucune. Enfin, aux yeux d'un grand nombre, cette liberté ne serait autre chose | que la permission à eux octroyée de vexer autrui et de persécuter les opinions qui leur déplaisent.

Reconnaître en elle, le pouvoir de faire tout ce qui ne lèse pas le droit d'autrui, offre quelque chose de bien vague à l'esprit et semblerait presque constituer une marque de servitude des devoirs à remplir vis-à-vis du public ou de l'État. Peut-être l'idée la moins inexacte que nous parviendrions à nous faire de la liberté, au sein d'une société policée, consisterait-elle à voir en celle-ci, la conséquence d'un double fait ; d'abord contrôle le plus efficace possible du pouvoir par des citoyens honnêtes et éclairés et ensuite aliénation au profit de la communauté, par les individus, de la moindre somme imaginable de leur indépendance naturelle pour jouir en échange de tous les avantages de la vie sociale.

L'on peut juger par tout ceci que bien loin de constituer l'apanage des démocraties, la vraie liberté n'a souvent pas de pires ennemies que ces dernières. Elle varie, d'ailleurs, essentiellement suivant les temps, les lieux, les circonstances et ne saurait, pour ainsi dire, être la même à la ville qu'à la campagne.

35. — Ce qui rend l'esprit d'égalité si indéracinable dans le cœur de l'homme, ce n'est pas que nous nous préoccupions de rivaliser avec autrui, sous le rapport des talents et du mérite, c'est que nous nous sentons tous à peu près égaux par nos passions et nos convoitises.

36. — L'on dirait qu'il en est un peu des systèmes politiques comme des substances naturelles, plus souvent utiles à l'état de combinaisons qu'à celle de corps simples. L'expérience nous démontre que les régimes résultant de la fusion de formes opposées, sont généralement ceux qui ont le mieux aidé au développement de la civilisation, assuré la prospérité de l'État et le bien-être individuel.

Chaque système gouvernemental possède en effet certains avantages qui lui sont propres. Par sa nature même, la royauté favorise l'esprit de conquête, recherche cette gloire militaire inséparable de la grandeur de la nation et de celle du monarque. L'esprit de suite, les vastes desseins poursuivis avec tenacité semblent autant de privilèges inhérents à une société aristocratique. Enfin, le but spécial de la démocratie, ce sera le progrès matériel et la satisfaction immédiate à donner aux besoins du plus grand nombre.

D'un autre côté, les inconvénients attachés à

chacun d'eux ne semblent guère moins considérables. Signalons d'abord le penchant que manifeste toute classe gouvernante à exagérer son propre principe et à exploiter le pays à son profit exclusif, l'espèce d'insouciance et de léthargie qu'engendre la paisible possession d'un pouvoir incontesté. La fin la plus habituelle du régime populaire, n'est-ce pas le désordre matériel et moral, forcément suivi de la tyrannie? « L'on voit, suivant la belle expres-« sion de Montesquieu, les monarchies se perdre « dans le despotisme, de même que les fleuves « dans la mer » et toute oligarchie qui manque de contrepoids court grand risque de sombrer dans l'anarchie, par suite de l'esprit d'indiscipline de ses chefs.

Supposons, au contraire, une constitution dans laquelle ces éléments divers se trouvent limités et pondérés l'un par l'autre, il y aura quelqu'espérance que les hommes ne trouvant plus d'autre terrain sur lequel l'accord leur soit possible, dirigeront leurs efforts du côté du patriotisme et de l'intérêt public. Chacun n'imaginera de moyen de satisfaire ses ambitions qu'en paraissant tout au moins occupé à procurer le bien de la nation. Ne voyons-nous pas les brigands eux-mêmes, souvent exacts observateurs entre eux des règles de la justice et fidèles à la parole donnée, et cela non

assurément par vertu, mais parce que la chose leur paraît indispensable pour l'exercice lucratif de leur profession?

37. — Conquérir est chose parfois relativement aisée. Le difficile, c'est de s'assimiler les populations subjuguées ou tout au moins de se les attacher de façon à prévenir toute pensée de révolte. Divers procédés ont été employés dans ce but et les plus radicaux n'ont pas souvent été couronnés de moins de succès que les plus humains. Les Chaldéens et les Assyriens, aussi profonds politiques que guerriers consommés, avaient adopté le système des transportations en masse, comptant bien que la vue de nouveaux cieux et d'une terre inconnue ferait perdre aux émigrants jusqu'au souvenir de leur antique patrie. Les Incas du Pérou agirent d'une façon identique. Un chef-d'œuvre d'habileté fut, à coup sûr, le système suivi par les Romains. Nul ne convenait davantage au peuple qui devait ranger l'univers sous ses lois. Il consistait à rendre impossible tout accord entre les vaincus par la différence même des conditions qui leur étaient faites. Les privilèges les plus divers, un degré plus ou moins grand d'autonomie se trouvaient attribués à chaque cité et enfin, comme récompense suprême, on faisait

miroiter aux yeux des alliés et des tributaires, l'admission complète et définitive dans la société des maîtres du monde. Cette manière de procéder réussit admirablement, spécialement auprès des barbares de l'Occident, sur lesquels Rome exerçait d'ailleurs un grand prestige en raison même de la supériorité de sa civilisation. La pire politique serait visiblement de s'en tenir à une occupation militaire qui laisse seulement aux vaincus, l'usage de leur langue et l'administration locale, mais leur refuse toute autonomie, sans chercher d'ailleurs à les fondre avec le vainqueur ; car alors tout ce qui subsiste de leur antique existence nationale ne fait que leur rappeler d'une façon plus amère, l'humiliation de la situation présente. C'est ce qu'a éprouvé le gouvernement autrichien en Italie, où sa domination se trouvait plus impopulaire au bout d'un siècle que le lendemain même de l'annexion.

Le problème apparaît singulièrement simplifié, lorsque l'état dominateur est peu centralisé ou même plus ou moins soumis au régime fédératif et que le peuple annexé n'avait plus de dynastie nationale sur laquelle il pût reporter ses affections. Il suffit, dans ce cas, d'admettre celui-ci dans la grande association politique sur un pied de parfaite égalité avec les autres et tout en lui

conservant son individualité propre. Voilà qui explique pourquoi cette même Autriche qui avait si mal réussi sur les rives de l'Adige a eu, au contraire, tant de succès en Galicie où l'empereur n'est guère moins aimé que dans les provinces mêmes qui furent le berceau de la monarchie.

Un autre moyen consiste à soumettre sans réserve les vaincus aux mêmes charges que les vainqueurs et à les faire jouir des mêmes avantages. Lous XIV et Louis XV se trouvèrent fort bien de l'avoir employé, le premier vis-à-vis de la Flandre, de la Franche-Comté et de l'Alsace, le second vis-à-vis de la Lorraine et de la Corse. Mais pour qu'il puisse réussir, différentes conditions sont indispensables ; il faut qu'une certaine unité de langue et de mœurs existe entre les deux peuples ou du moins que le pays annexé n'ayant jamais eu d'existence propre bien tranchée, la perspective de faire partie d'une nation forte et puissante lui puisse apparaître chose désirable. Sans cela le conquérant court grand risque de voir ses nouveaux sujets repousser ses bienfaits et continuer à le regarder comme un ennemi. Voyez par exemple ce qui est arrivé pour les annexions récentes de la Prusse. L'assimilation du Hanovre lui fut aisée, précisément parce que là elle avait affaire à une population parlant allemand, protes-

tante de religion et qui avait longtemps fait partie de la Confédération germanique. On ne saurait dire qu'elle soit commencée dans les provinces arrachées à la Pologne, au Danemarck et à la France.

Les difficultés s'augmenteraient dans une bien large proportion, si la question de fusion des races se trouve compliquée d'une question de liberté religieuse, si une bureaucratie trop envahissante prétend faire table rase des mœurs, des usages, des croyances et pousser brutalement les populations dans la voie d'une uniformité absolue, fût-ce au nom des plus belles théories historiques ou ethnographiques.

L'on en peut juger par l'exemple que donne aujourd'hui le gouvernement russe. A coup sûr, si de graves difficultés viennent d'ici peu l'assaillir, ses tentatives d'unification à outrance des diverses races de l'Empire, n'y auront pas été étrangères.

38. — L'adoucissement des mœurs, le progrès des lumières sont choses lentes, mais certaines. Aujourd'hui, nous n'avons plus à redouter rien qui rappelle les horreurs de l'ancien temps, dragonnades, égorgements de la Saint-Barthélemy. Tout au plus serait-il permis de craindre un léger retour aux pratiques de la Commune ou un nouveau massacre des ôtages.

39. — Il est tout naturel que l'esprit de caste ou celui de parti aient plus d'empire sur l'esprit des hommes que le patriotisme, puisque s'ils nous prescrivent des sacrifices, c'est toujours au nom de l'amour-propre ou du préjugé et ce dernier, seulement au nom du devoir.

40. — Les masses sont un peu comme ces femmes légères qui ne tiennent sérieusement qu'à une chose, c'est qu'on leur manque de respect. Elles pardonnent bien des fautes, sauf l'indifférence et le plus sûr moyen pour un prétendant de se couler à leurs yeux, c'est de se montrer trop scrupuleux en fait de légalité et surtout de manquer d'ambition.

41. — C'est un grand signe de démoralisation chez un peuple lorsqu'il redoute le retour d'un régime politique, surtout parce qu'il le juge trop honnête, et qu'il soit moins difficile encore au gouvernement d'être moral que de le paraître.

42. — On a souvent dit qu'en politique, les hommes servent peu sans les principes ; la réciproque ne serait, sans doute, pas moins vraie et l'on peut juger de l'heureuse situation d'un pays dans lequel les uns et les autres feraient également défaut.

43. — Tout bien considéré, le régime le plus libéral, ce n'est certes pas le plus démocratique, le plus empreint de parlementarisme, mais celui qui tout en exerçant son omnipotence dans la sphère de ses attributions naturelles, sait n'en pas sortir et respecte aussi largement que possible, l'initiative des particuliers.

44. — Tout changement dans l'état social en entraîne forcément un dans les institutions politiques et c'est ce qui rend les restaurations difficiles. Comment, par exemple, décider un pays où les révolutions ont introduit le suffrage universel, c'est-à-dire la formule la plus absolue de la souveraineté populaire, à accepter une monarchie héréditaire, laquelle constitue l'expression par excellence du principe traditionnel. Livrées à elles-mêmes, les masses y préféreront toujours à un roi qui aurait le malheur d'être légitime, n'importe quel aventurier sachant se rendre populaire et se donner comme le produit des votes de la majorité.

45. — Par le temps qui court, le grief le plus légitime qu'un peuple puisse avoir contre les princes qui le gouvernent, ce n'est pas leur tyrannie, c'est qu'ils n'aient pas toujours la hardiesse

de commander et ne sachant pas contraindre les récalcitrants à l'obéissance.

46. — Abandonné à ses propres instincts, le peuple est toujours comme ces enfants gâtés, impitoyables pour ceux qui subissent leurs caprices, soumis et dociles vis-à-vis de qui sait les morigéner. La seule chose qu'il ne puisse pardonner, c'est la faiblesse. Il laissera guillotiner un Louis XVI, mais on le trouvera toujours prêt à se prosterner devant un Richelieu ou un Napoléon Ier.

47. — Quel dommage que l'ingratitude si fréquente dans le monde soit si mal pratiquée des princes, lesquels devraient cependant honorer en elle, la première des vertus politiques et qu'on les trouve toujours disposés à sacrifier l'intérêt de leur parti et celui du pays à leur reconnaissance pour de faux amis et des services qui n'ont jamais été rendus !

48. — Ce qui fait de la reconnaissance, la vertu des princes, c'est qu'ils se préoccupent bien plus de récompenser les flatteries que les services.

49. — La plus utile comme la plus rare preuve de dévouement qu'un parti pourrait donner à son

chef, ce serait de ne pas trop compter sur sa reconnaissance et de lui permettre de se montrer ingrat, toutes les fois que l'intérêt de la cause l'exige.

50. — Une triste expérience nous démontre que pour faire les affaires de son pays et le gouverner honnêtement, un scélérat judicieux vaut mieux cent fois qu'un homme de bien irrésolu, et combien l'audace d'un Cromwell est préférable aux hésitations d'un Louis XVI.

51. — Le peuple est toujours enfant ; ce n'est pas tant en lui disant des choses sensées que l'on gagne sa confiance qu'en ayant soin de lui répéter sans cesse les mêmes.

52. — En politique, ce n'est pas du tout comme en matière de droit civil ; on n'hérite sûrement que de ceux qu'on assassine.

53. — Pas de situation plus triste que celle d'une dynastie restaurée, sans cesse minée par une opposition puissante qui rend, pour elle, les moindres imprudences plus graves que ne le seraient pour d'autres de lourdes fautes et condamnée sous peine de mort à n'avoir jamais à sa tête, que des chefs capables et des princes, hommes d'esprit.

34. — Le besoin pour une nation d'avoir à sa tête des gouvernants intelligents n'est sûrement pas aussi impérieux qu'on se plaît à le dire. Ce qui le prouve bien, c'est la superficie tant de fois constatée de la monarchie héréditaire qui n'amène guère au pouvoir que des hommes ordinaires, sur les autres formes de gouvernement.

35. — Le mérite d'un chef d'État consiste moins à en avoir par lui-même qu'à savoir reconnaître celui des autres et à en tirer parti.

36. — L'excès de rigueur dans les châtiments constitue de tous les abus de la force, le plus dangereux, parce que c'est celui qui donne davantage au despotisme et à l'oppression, l'apparence de la justice.

37. — En politique, les convictions véritablement profitables sont comme ces feux d'artifice dont l'éclat excuse et fait oublier le peu de durée.

38. — Le politicien vraiment fort se prête aux fluctuations successives de l'esprit public, de même qu'une robe bien faite à tous les mouvements du corps, qu'un nageur habile aux balancements de la vague. Il n'a guère à craindre que les masses se lassent jamais de le voir changer de convictions aussi souvent qu'elles-mêmes d'opinion.

59. — Quand les révolutions ont enlevé à un pays, ses croyances aussi bien que ses institutions, pas de meilleur moyen de gagner sa confiance que de se poser en sceptique. Il faut seulement le savoir faire avec énergie et conviction et se montrer inébranlable dans son éclectisme.

60. — Le régime le plus conforme aux principes démocratiques et aux aspirations de la société moderne, c'est celui qui, fondé sur l'égalité politique aussi bien que civile, confère à tous les citoyens des droits identiques. Peut-être le régime conforme aux règles du sens commun serait-il celui qui accorderait à chacun, des droits civiques en rapport avec son degré de moralité, de savoir, de capacité aussi bien qu'avec l'importance des intérêts qu'il a à défendre.

61. — C'est chose digne de remarque combien la sagesse des institutions, l'équité des lois, la modération du gouvernement ont rarement pour effet de développer chez un peuple, des idées de justice et d'humanité. Il semble que le même sentiment qui pousse ce dernier à exiger du pouvoir le respect de ses droits, le prédispose à ne tenir aucun compte de ceux d'autrui. Ce qui est certain, c'est que les nations jouissant de la plus grande somme de liberté intérieure, se sont montrées les moins

accessibles aux idées de droiture et de modération dans leurs rapports avec l'étranger ou le vaincu.

62. — Je ne sache rien de plus impertinent que de prédire la chute d'un régime par cette seule raison qu'il est impraticable ou contraire au bien public. Autant vaudrait pronostiquer la fin d'une maladie par ce motif que n'en point guérir serait préjudiciable à la santé du patient. Les pensées des hommes ne s'arrêtent point à ses vaines considérations et le gouvernement qui flatte leur égoïsme ou leurs préjugés sera toujours le meilleur à leurs yeux. Tout au plus, est-ce lorsqu'il a jeté le pays dans d'irréparables malheurs que l'on daigne reconnaître ses inconvénients et songer à le modifier.

63. — C'est quelquefois signe d'énergie pour un gouvernement populaire, lorsqu'il proscrit les hommes trop en vue et les citoyens influents. Cela prouve qu'à défaut d'esprit d'équité et de justice, il a, du moins, celui de se défendre contre les périls qui le peuvent menacer ; c'est toujours marque de décadence quand il en arrive à tracasser les simples particuliers et les personnes sans importance politique. Cela démontre qu'il a cessé d'être un pouvoir sérieux, pour devenir l'instrument d'une coterie ; le génie d'une démocratie

pouvant bien être de frapper ce qui s'élève réellement, jamais de persécuter la médiocrité.

64. — La corruption administrative dans une monarchie absolue tient surtout au défaut de contrôle et l'on peut la réprimer dans une large mesure, en soumettant la comptabilité aux regards des curieux. Au sein d'une démocratie, elle tient à d'autres causes infiniment plus difficiles à atteindre, par exemple au peu de moralité des masses, lesquelles ne confient guère le pouvoir qu'à des politiciens, souvent dénués de ressources et toujours de scrupules. La plus large publicité en constatant le mal ne fait dès lors que l'aggraver, puisqu'elle habitue la nation à cette idée que la corruption est indéracinable et que ses mandataires, quoi que l'on fasse, ne peuvent être autre chose que de malhonnêtes gens.

65. — On peut espérer avoir une monarchie honnête, lorsque, par hasard, le prince se trouve assez homme d'esprit pour comprendre que laisser voler l'État, c'est se laisser voler soi-même ; même observation pour une aristocratie, parce que vivant forcément de préjugés, elle peut finir par adopter même celui de la probité et réclamer des gouvernants intègres. Il en va tout autrement dans une démocratie riche et opulente. L'esprit

de concussion semble inhérent à ce régime, puisque les masses ignorantes et souffreteuses ne pouvant se passer le luxe d'avoir des préjugés, les remplacent par des appétits. Comment exiger des électeurs plus de scrupules dans l'accomplissement de leurs devoirs politiques, qu'ils n'en apportent dans leur conduite privée et compter qu'ils s'indignent de voir leurs mandataires agir de la même façon, qu'eux-mêmes ne manqueraient pas de le faire, s'ils se trouvaient à leur place ?

66. — L'esprit belliqueux, l'amour des conquêtes sont choses indispensables à la plupart des monarchies aussi bien qu'à certaines oligarchies et le plus grand signe de décadence pour ces régimes, c'est qu'ils deviennent trop pacifiques. Tout autre est le tempérament d'une démocratie. Celle-ci est forcément perdue dès qu'elle se mêle de vouloir devenir conquérante. Au reste, le cas se présente rarement et si l'on a vu parfois des dynasties et des grands, victimes de leur humeur guerrière, le plus grand péril pour les États populaires, c'est un goût du bien-être et un amour du repos qui les empêchent de savoir même se défendre.

67. — On a parfois vu un régime libéral succéder à un pouvoir absolu. Pas d'exemple qu'une

république tyrannique ait fini autrement que par le despotisme d'un seul.

68. — C'est parfois une grande force pour un gouvernement que de savoir se mettre au-dessus des scrupules de la légalité ; s'il froisse par là quelques esprits susceptibles et revêches, il a du moins toute chance de s'attirer la considération des masses, lesquelles peu susceptibles d'estime ou d'affection au point de vue politique, ne comprennent guère que le despotisme et apprécient surtout, de la part du pouvoir, l'emploi de moyens grossiers et brutaux comme elles.

69. — Au point de vue politique, il en est un peu des classes moyennes comme du soleil qui ne répand la vie dans les mondes éloignés qu'à la condition de ne pas l'entretenir à sa surface. Elles constituent, au sein des sociétés, l'élément de progrès et sans leur concours, nul régime ne saurait subsister. Néanmoins, également dépourvues de cette force que le nombre donne au gouvernement populaire et de cet esprit de corps qui constitue l'apanage exclusif des aristocraties, elles montrent peu d'aptitude à exercer le pouvoir directement par elles-mêmes. Toutes les fois qu'elles l'ont tenté, ce n'a pas été pour longtemps ; ou bien la bourgeoisie a promptement dégénéré en oligar-

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chie comme dans les vieilles républiques suisses et italiennes, ou bien elle n'a fait que préparer la voie à la démocratie, ainsi que cela a eu lieu dans plusieurs états contemporains.

70. — Les annalistes nous vantent les beaux jours de la Grèce et de Rome, comme des époques d'honnêteté, de vertu et de patriotisme. Tout cela est de la fable, non de l'histoire. Espèrent-ils nous faire croire qu'il y ait jamais eu un temps où la candeur et la probité aient constitué de bons moyens pour faire fortune, où les particuliers aient pu s'élever au pouvoir sans bassesse ni esprit d'intrigue ?

71. — Il en est de la politique comme de la cuisine, c'est un métier sale par essence, et l'on ne peut qu'admirer la naïveté de certains personnages publics qui se sont obstinés à le vouloir exercer proprement, sous prétexte que leur conscience les obligeait à le pratiquer avec honnêteté.

72. — Le régime politique le plus sûr de toujours rencontrer des défenseurs, ce n'est pas d'ordinaire celui qui fait le mieux les affaires du pays, mais celui qui fait le mieux celles des gouvernants et flatte davantage les préjugés et les préventions des masses.

73. — Il en est un peu des nations comme de ces charlatans qui prétendent guérir toutes les maladies, uniquement en empêchant les symptômes de se produire. Elles s'irriteront, au besoin, des abus commis par un homme au pouvoir, mais s'indigneraient bien davantage si l'on faisait mine de vouloir extirper les causes dont découlent les dits abus.

74. — C'est une bien lourde faute pour un gouvernement, lorsque sa trop grande application à satisfaire aux intérêts de la nation, l'empêche de commencer par donner satisfaction à ses caprices et à ses préjugés.

75. — Les talents militaires sont les plus utiles à un chef d'état, précisément parce que ce sont ceux qui prêtent le moins à contestation. Un prince ne peut se croire un grand général, s'il n'a fait ses preuves, tandis que rien ne l'empêche, en dépit de sa médiocrité native, de s'estimer un profond politique.

76. — C'est un grand bonheur pour un peuple, quand ses préjugés se trouvent d'accord avec son patriotisme.

77. — Le monde est parfois beaucoup plus sévère pour celui qui se refuse à arborer une opinion

que pour l'homme qui trahit celle qu'il a réellement.

78. — Les hommes politiques qui se fient aux écrits pour dissiper les préjugés hostiles et aux proclamations, afin de ramener à eux l'esprit des masses, semblent assez de la force des sorciers d'autrefois, lesquels prétendaient calmer les flots et procurer le beau temps par leurs incantations. Encore y a-t-il à alléguer en faveur de ces derniers, une double supériorité. Ils ne croyaient guère à l'efficacité de leurs pratiques et avaient soin de se faire payer d'avance leurs consultations.

79. — Qu'espérer de l'avenir d'un pays où les monarchistes tiennent surtout à se poser en partisans de la démocratie et une foule de républicains, en amis de la dictature?

80. — Une nouvelle école s'est formée qui entend retourner le pays à force de ne rien faire, attirer les regards bienveillants de la foule par sa persistance à se cacher et conquérir la faveur des masses, rien qu'en se croisant les bras.

81. — C'est souvent un grand mérite pour un prince de savoir, dans la gestion des affaires publiques, tenir compte de la façon de voir de ses

adversaires, et toujours de savoir imposer la sienne à son propre parti.

82. — On peut définir une révolution, la conquête du pouvoir par une classe au détriment de celle qui le détenait auparavant. Compter sur les crimes ou excès du nouveau régime pour détacher de lui le parti dont il flatte l'amour-propre ou satisfait les appétits, n'est que pure illusion. Ce ne sont pas les considérations patriotiques ni la passion de l'équité, ni l'amour d'une sage liberté qui font les révolutions ; ce ne sont pas eux qui peuvent les défaire.

83. — C'est l'incurie des gouvernements, le hasard des circonstances, l'aveugle entraînement du peuple qui font les révolutions ; c'est son scepticisme qui les éternise.

84. — Les révolutions se peuvent diviser en deux grandes catégories : d'abord les radicales qui consistent surtout à remplacer les anciens abus par d'autres souvent beaucoup plus graves ; ensuite les modérées, lesquelles conservent soigneusement ces dits abus et ne font que changer le personnel qui en profite.

85. — En politique comme en tout le reste, l'homme se montre surtout animal d'habitude. Il

redoute instinctivement tout ce qui peut troubler ses occupations, ses habitudes, son genre de vie. C'est cette haine du changement, cet esprit de routine qui provoquent tant de résistances contre les révolutions à leur début et rendent ensuite les réactions impossibles.

86. — Il en est de la révolte contre un pouvoir établi, comme de la désobéissance d'un fils aux ordres paternels ; cela peut s'appeler quelquefois un devoir, jamais un droit.

87. — Les révolutions sont dans la vie des peuples, ce que sont les maladies aiguës dans celle des individus. Les chances de guérison diminuent plutôt en raison de la fréquence des crises que de leur violence et tout l'effort de la médecine devient bientôt superflu, lorsqu'elles ont passé à l'état périodique.

88. — Un peuple n'acquiert pas plus les mœurs de la liberté à faire des révolutions qu'un extravagant, l'expérience, à force de commettre des sottises.

89. — Les causes les plus nobles finissent par l'esprit de coterie, de même que les plus hautes intelligences par l'imbécillité sénile.

90. — Une cause n'a pas, d'ordinaire, moins à craindre de la surabondance des gens empressés à se proclamer ses partisans que de la pénurie d'hommes disposés à se sacrifier pour elle.

91. — Une cause est bien compromise, lorsque ses chefs tiennent plus à la diriger qu'à la faire réussir et n'ont pas même assez d'ambition pour comprendre que la satisfaction de leurs intérêts personnels se trouve absolument subordonnée au triomphe de leur parti.

92. — On s'attache à une cause par amour-propre, par calcul d'intérêt, par genre et vanité, et surtout, parce qu'aux yeux du monde, être d'un parti semble encore ce qui dispense le mieux d'avoir une opinion.

93. — Le meilleur moyen de savoir ce que vaut une cause, c'est d'examiner par quels procédés elle peut, le plus utilement, être défendue.

94. — C'est mettre la fidélité des serviteurs d'une cause à une trop rude épreuve que de la faire consister à approuver les sottises ou à appuyer les intrigues des faiseurs.

95. — Une cause est bien en péril, lorsque ceux qui la prétendent diriger songent plutôt à exploiter son triomphe qu'à le préparer.

96. — La fidélité de ses partisans à une cause l'empêche de mourir, mais ne suffit pas à la faire ni durer ni triompher.

97. — Qu'attendre de l'avenir d'une cause, lorsqu'il n'est pas bien certain que ses chefs eux-mêmes soient partisans des principes au nom desquels ils prétendent agir ?

98. — Rien, au fond, de plus moral que le hasard. Il lui arrive parfois de faire tout pour les causes qui n'ont plus d'espoir qu'en lui et l'histoire abonde en exemples de restaurations absolument imprévues. Par contre, ce qu'il refuse énergiquement, c'est de se rendre le complice de notre paresse ou de notre présomption et nous voyons qu'il ne manque guère de jouer tous les mauvais tours possibles au parti qui, possédant de sérieux moyens d'action, refuserait de les utiliser.

99. — On entend par parti politique, une société à la fois financière et industrielle, assez rarement reconnue du gouvernement existant, et ayant pour but l'exploitation du pays, du budget et des fonctions publiques. Elle possède un ou plusieurs chefs honoraires appelés prétendants et lance des *prospectus* vulgairement connus sous le nom de journaux. Chaque sociétaire fait un apport plus ou moins considérable de convoitises, d'appétits à

assouvir, d'ambitions à satisfaire. Il prend l'engagement, au moins tacite, de renoncer à tout sentiment d'indépendance, à tout scrupule de conscience pour obéir aveuglément à des meneurs qui le plus souvent, se sont nommés eux-mêmes. Celui qui aurait l'audace de vouloir juger d'après son jugement ou agir d'après les lumières de son for intérieur, s'exposerait à être rayé des listes, comme perturbateur et mauvaise tête.

Les associations de ce genre se trouvent sujettes, comme bien d'autres, à faire faillite et leur durée demeure essentiellement limitée aux chances de succès du principe qu'elles prétendent représenter. L'on cite des pères de famille prévoyants, lesquels pour mieux assurer l'avenir de leurs enfants, font partie de deux ou trois de ces sociétés, mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. D'ordinaire, on se borne à passer de l'une à l'autre, suivant le hasard du moment ou l'opportunité des circonstances.

Tout ceci, bien entendu, ne s'applique point aux partis reposant sur des principes sérieux, ni à ceux qui les ont embrassés par conviction, mais c'est bien le cas de dire qu'ici, l'exception confirme la règle.

100. — C'est parfois la malice de ses ennemis

qui fait tomber un gouvernement et presque toujours l'incapacité de ses amis qui l'empêche de se relever.

101. — Changer de parti est, généralement, chose assez délicate ; l'amour-propre, les convenances mondaines et la crainte du qu'en dira-t-on, l'espérance, enfin, de tirer profit des convictions par nous affichées, retiennent chacun et nous restons attachés à une cause, précisément par les motifs les plus propres à nous détourner de jamais la bien servir.

102. — C'est le sentiment de l'actualité qui domine les peuples comme les individus et la religion du souvenir n'est guère de celles dont ils pratiquent le culte. Un parti dont les titres ne reposeraient que sur la mémoire de services rendus, il y a longtemps, sera pour les masses, ce qu'est aux yeux du monde un vieux beau entendant être aimé encore, parce qu'il a jadis été aimable.

103. — Conserver le pouvoir est pour certains partis, moins aisé que de s'en emparer. On ne saurait mieux les comparer qu'à ces escarpes, lesquels se montrent plus habiles à monter un coup qu'à se défendre, une fois pris.

104. — Il est des cas où tenter de semer la division au sein d'un parti, constitue la seule preuve réelle de dévouement qu'on lui puisse donner, puisque c'est parfois l'unique moyen qui reste de l'arracher aux intrigants qui l'exploitent et le perdent.

105. — Pour un parti, tout attendre de la force des choses, c'est avoir tout à craindre de la faiblesse des hommes qui le dirigent.

106. — Supposez une cité sans force publique pour maintenir l'ordre ni tribunaux pour punir les méfaits et dont la police se trouverait spécialement confiée à la vigilance de messieurs les escarpes. Vous aurez l'image fidèle d'un parti dont la direction serait remise aux bonnes volontés individuelles et où rien ne protège les gens honnêtes et dévoués contre les intrigues des faiseurs.

107. — Ne pas commettre de fautes constitue souvent pour un parti, la plus lourde de toutes, étant donné que ceux-là seuls ne se trompent pas, qui ne font jamais rien.

108. — C'est un grande cause de faiblesse pour un parti, lorsque ceux qui le composent, tout en poursuivant une solution identique, y aspirent néanmoins au nom de principes opposés.

109. — Pour des chefs de parti, témoins du triomphe de leurs adversaires, c'est une triste consolation que de se dire qu'ils ont eu l'art d'échouer sans se compromettre.

110. — L'on a vu plus souvent un parti triompher par la supériorité de ses chefs que par celle de son organisation.

111. — La ruine d'un parti, ce sont bien moins les fautes commises que l'esprit de coterie qui les a fait commettre.

112. — Pour un parti politique, comme pour une fortune privée, demeurer stationnaire semble la chose du monde la plus malaisée et cesser de faire des progrès, c'est forcément marcher à la ruine.

113. — Le plus grand danger pour tout parti qui reconquiert le pouvoir, c'est de ne pas tenir assez compte dans ses procédés gouvernementaux, des changements imposés par la marche du temps et les évènements.

114. — Il en est des partis comme des individus, l'on court moins de risques à les trahir et à les tromper qu'à les prétendre servir trop fidèlement.

115. — Le parti qui compte exclusivement pour

réussir sur les fautes de ses adversaires, donne lieu à ceux-ci de compter sur son inertie, pour se maintenir au pouvoir.

116. — Le principal inconvénient du défaut d'organisation au sein d'un parti, ce n'est pas tant de l'empêcher de se servir des forces qu'il a, que de le corrompre en rendant impossible toute réclamation contre les fautes et l'égoïsme des meneurs.

117. — Il en est d'une cause comme d'un organisme vivant ; ses forces ne subsistent qu'à la condition d'être exercées. Ne point en tirer parti au moment opportun, c'est les faire se rouiller et s'exposer à ne plus les retrouver alors que l'on voudra s'en servir.

118. — Au dire d'Homère, le jour qui voit un homme libre tomber dans l'esclavage, lui enlève la moitié de sa vertu première. Un sort plus triste attend le parti longtemps trahi par la fortune. L'insuccès prolongé lui fait perdre jusqu'à l'espérance et ne laisse guère d'intacts que ses travers et ses prétentions. L'esprit de coterie en l'envahissant, lui ravit tout ressort, tout sentiment de désintéressement et le rendant incapable de sacrifice, finit, pour comble d'humiliation, par l'abaisser au niveau des adversaires qu'il combattait.

119. — Il est triste de voir un chef de parti repousser les avis utiles et s'indigner que l'on ose lui dire la vérité, plus triste encore de le voir l'écouter patiemment, mais à la condition de n'en tenir jamais aucun compte.

120. — C'est presque toujours une grave erreur pour un prétendant que de se figurer n'avoir, au point de vue politique, rien à faire. En admettant que combattre ses adversaires lui soit devenu impossible, il lui reste encore à faire la police de son propre parti et ce n'est pas, d'ordinaire, la portion la moins importante ni la plus aisée de sa tâche.

121. — On ne saurait mieux comparer la conduite d'un prétendant qui ne donne ni ordre ni organisation à son propre parti, qu'à celle d'un général prodiguant ses exhortations à ses troupes au lieu de leur offrir un plan de campagne.

122. — L'humanité estimant les procès et les maladies, choses trop éphémères, a sagement inventé l'homme de loi et le médecin afin d'assurer à ces fléaux une durée raisonnable. C'est sans doute, pour se conformer à cet ordre d'idées que les princes en disponibilité ont institué les courtisans du malheur, gens du monde les plus

propres à les préserver des inconvénients d'une restauration précipitée ; l'infortune royale constituant en effet leur seule carrière et unique raison d'être, ils ne sauraient avoir d'autre objectif que de la prolonger le plus longtemps possible.

123. — Tel est le besoin d'intrigue inné dans le cœur de l'homme, que ni la perte du pouvoir, ni l'exil ne suffisent à débarrasser un prince de l'obsession des courtisans et que l'on continue à se disputer sa faveur, alors même qu'elle n'a qu'un effet platonique et ne peut plus servir à rien.

124. — Le prétendant que les fautes de ses partisans empêchent de revenir, doit se consoler de cette disgrâce en songeant qu'en cas de restauration, ceux-ci ne se montreraient pas moins habiles à rendre son maintien précaire qu'ils ne l'ont été à rendre son retour laborieux.

125. — La condition d'un prétendant semble participer à la fois de celles d'un chef de brigands et d'un pacifique maître de maison ; parfois sûr de la réussite, lorsqu'il remet ses intérêts entre les mains d'aventuriers énergiques et sans scrupules, toujours certain d'un insuccès, s'il les confie à des hommes sots, intrigants ou simplement malhonnêtes.

126. — Un pays demande à être sauvé avant que d'être guéri et il ne serait pas plus honnête à un chef de parti, d'attendre pour agir que tout le monde revienne à lui. que pour un médecin de ne vouloir commencer la cure du malade, qu'une fois la convalescence déclarée.

127. — Quels que soient les dangers de l'adulation, il y a presque toujours moins d'inconvénient pour un prince à se laisser enivrer par les flatteries de ses partisans, qu'intimider par leurs reproches ou leurs récriminations.

128. — De la part d'un prétendant, corrompre les gens sans leur inspirer confiance, c'est les payer tout exprès pour qu'ils le trahissent.

129. — Un prétendant doit savoir exiger la soumission et l'exactitude à remplir leur tâche, des gens dont il a expérimenté la vénalité, mais toujours se défier de leurs conseils. On achète parfois des services, jamais des dévouements.

130. — C'est une ruine pour un parti quand ceux qui le dirigent entendent n'estimer les gens qu'à proportion de leur vénalité, de leurs ambitions ou de la souplesse de leur conscience et traitent en homme d'opposition, celui qu'ils ne

peuvent acheter ou dont le dévouement est inspiré par son esprit d'indépendance.

131. — C'est une question délicate de savoir quel est le plus préjudiciable à un parti ou de l'inaction de son chef ou de la trop grande activité de certains de ses partisans.

132. — On peut parfois agir sur les masses en leur tenant un langage élevé ; on les ennuie toujours par des discours trop savants. Aux tirades d'un lettré, elles préfèreront généralement les boniments d'un Hercule de foire. Ce qu'elles réclament c'est parfois un libérateur, jamais un professeur.

133. — Lors même qu'un peuple ne tient pas à être trompé, encore veut-il qu'on lui mente. Il aura d'autant plus foi dans les intentions et l'habileté de celui qui le mène, qu'il en aura moins dans ses allégations et lui continuera sa confiance, tant qu'il s'estimera en droit de le juger un imposteur.

134. — Pas de spectacle plus triste que celui d'une nation entraînée par son respect pour l'autorité légitime à se décharger sur elle du soin de ses propres affaires, puisqu'alors le sentiment même du devoir devient la source de ses infor-

tunes et la fait tomber dans le despotisme. Il en est d'elle comme de ces fanatiques que leur façon erronée d'entendre la religion pousse au désordre et au crime.

135. — Rien ne saurait remédier pour une nation aux défaillances du patriotisme ni à l'indifférence pour ses propres intérêts ; le despotisme peut s'imposer quelquefois comme une nécessité, rarement comme un bien, la même paresse d'esprit qui pousse les masses aux pieds d'un maître tout-puissant, les empêchant d'ordinaire de le choisir judicieusement.

136. — Les qualités, à la fois sérieuses et brillantes, la supériorité des talents semblent surtout nécessaires à l'ambitieux que ne recommandent ni l'éclat d'un grand nom ni le souvenir d'éminents services rendus au pays. S'il n'a contre lui que son peu de capacité et en sa faveur que les fautes de ses adversaires, parvenir lui peut être aisé ; le difficile sera de se maintenir.

137. — Quand les esprits sont agités par un souffle d'insubordination, plus un prince se montre libéral et plus il donne barre à ses ennemis, pour l'accuser d'arbitraire et de tyrannie. Lorsqu'au contraire, le peuple réclame un maître,

l'ambitieux qui vise le pouvoir n'a guère qu'une chose à craindre, c'est que ses adversaires omettent de lui reprocher avec assez d'aigreur, ses aspirations à la dictature.

138. — Une société réellement démocratique, c'est celle dans laquelle le peuple ne veut pas souffrir de despote et une société révolutionnaire, celle où les masses entendent que nul ne puisse résister aux tyrans qu'elles-mêmes se sont donnés.

139. — Il en est du césarisme comme de ces remèdes qui empêchent le malade de souffrir, à la condition d'abréger ses jours. En vain s'est-il imposé à titre de nécessité et ses débuts ont-ils procuré quelque soulagement à la nation. Pour peu qu'il dure, on le voit d'ordinaire devenir un mal plus redoutable que ceux qu'il était appelé à guérir et laisser le peuple dans un état pire que celui où il l'a trouvé.

140. — On acquiert parfois la popularité à force de faire du bruit, on la perd à ne faire que du bruit.

141. — L'homme susceptible d'arriver à la popularité, sans avoir rien fait qui la justifie, ne prouve bien qu'une chose, c'est son incapacité à la jamais mériter.

142. — Il en est de ces idoles créées par la faveur populaire, comme des fétiches que se fabrique le sauvage. On parvient tant bien que mal à les adorer ; le difficile, c'est d'arriver à les prendre au sérieux et de pouvoir les respecter.

143. — Savoir se faire oublier à propos constitue la dernière chance de succès pour l'homme politique aussi bien que pour le parti qui ne sait ou ne peut agir.

TABLE DES MATIÈRES

A

AARON, IV, 4.
ABDALLAH, IV, 26.
ABERRATION, V, 21.
ABRAHAM, IV, 4.
ABSENCE d'idées, III, 156.
ABSENCE de scrupules, III, 90, 150, 152.
ABSINTHE, IV, 4.
ABUS, V, 56, 73, 84.
ACCOUTUMANCE, II, 187.
ACHETEURS, V, 16.
ACHILLE, I, 142 ; II, 108.
ACROBATES, II, 22.
ACTE déshonorant, II, 134.
ACTION bonne, III, 21 ; IV, 14.
ACTIVITÉ, III, 125 ; V, 131.
ACTUALITÉ, V, 102.
ADIGE, V, 37.
ADOUCISSEMENT des mœurs, V, 38.
ADRESSE, IV, 26.
ADULATION, II, 166 ; V, 127.
ADVERSAIRES, III, 128 ; V, 11, 81, 115, 120, 136, 137.
ADVERSITÉ, I, 139.
AFFAIRES, III, 74, 112.
AFFECTATION, III, 14.
AFFECTION, I, 132, 136, 141 ; II, 103, 188 ; III, 47, 74.
AFFECTIONS, I, 128.
AFFRONTS, III, 67.
AGE (Grand), I, 45.
AGIR, I, 113, 116.
AGRIPPINE, V, 28.
AIGREUR, V. 137.
AIMABLE, I, 135.

AIMABLES gens, III, 43.
AIMER, I, 130, 131, 147, 148, 153, 154, 155.
ALAMBIC, III, 25.
ALBIGEOIS, IV, 4.
ALCORAN, IV, 26.
ALEXANDRE, V, 33.
ALIMENTS, III, 98.
ALLEGATIONS, V, 133.
ALLIAGE, III, 154.
ALSACE, V, 37.
ALUMBRADOS, IV, 4.
AMBASSADEURS, V, 28.
AMBITIEUX, II, 5, 171 ; V. 137.
AMBITION, II, 105, 170 ; V, 91, 99.
AME, III, 108.
AMES, I, 149.
AMÉNITÉ des manières, III, 152.
AMÉRIQUE, IV, 28.
AMI, III, 74.
AMIS, I, 14, 99, 139, 140 ; V, 100.
AMITIÉ, I, 137, 138, 140, 142, 144, 146, 150 ; II, 57.
AMITIÉS, III, 69.
AMOUR, I, 144 145, 146, 147, 150 ; IV, 4.
AMOUR des conquêtes, V, 66.
AMOUR paternel, I, 143.
AMOUR de la Patrie, V, 31.
AMOUR du prochain, IV, 13.
AMOUR-propre, I, 94 ; II, 9, 147, 151, 173, 228 ; III, 52, 53, 85, 89, 140 ; IV, 18, 23 ; V, 82, 92, 101.
AMOUREUX, I, 145 ; V, 6.
ANARCHIE, IV, 28 ; V, 30, 32.
ANGE GABRIEL, IV, 26.
ANIMADVERSION, V, 4.
ANNALISTES, V, 70.
APOCRYPHES, IV, 4, 26.
APOSTASIE, IV, 28.
APPARENCES, I, 31.
APPÉTITS, V. 65, 82, 99.
APPLICATION, III, 79.
APPROBATION, I, 107 ; III, 44.
ARABES, IV, 4.
ARBITRAIRE, V, 137.
ARDEUR, I, 122.
ARGENT, I, 101, 103.
ARIOSTE, V, 23.
ARISTOCRATIE, V, 65.
ARISTOCRATIES, V, 69.
ARISTOTE, II, 6 ; IV, 4.
ARROGANT, II, 180.
ART, III, 147.
ASCÈTE, II, 174.
ASSYRIENS, V, 37.
ASTRONOMIE, III, 34.
ATAVISME, IV, 27.
ATHANASE, IV, 30.
ATHÉE, IV, 25.
ATHÉNIEN, V, 30.
ATTAQUES, V, 11.
AUMONE, IV, 26.
AUTORITÉ, II, 172, 173 ; IV, 4, 28 ; V, 3.
AUTORITÉ légitime, V, 134.
AUTRICHE, V, 37.
AUTRUI, I, 27.
AVANTAGE, I, 101 ; III, 153, 161.
AVANTAGES, I, 102.
AVARE, II, 174, 184, 193.
AVENTURIER, V, 44.
AVENTURIERS, V, 125.
AVERSION, II, 79, 177.
AVERSIONS, IV, 25.

AVEUGLEMENT, I, 69 ; V, 25.
AVEUGLES, IV, 5.
AVIS, III, 94, 96, 99, 102, 103 ; V, 119.
AXIOMES, III, 34.

B

BABIS, IV, 4.
BABYLONIEN, IV, 5.
BANIANS (Loi des), IV, 4.
BARBARIE, IV, 4.
BARONS, V, 30.
BAVARD, II, 230.
BEAUTÉ, I, 100 ; II, 31.
BEAUX esprits, I, 2.
BELGIQUE, V, 29.
BIBELOTS, II, 2.
BIBLE, IV, 4, 28.
BIEN, I, 131 ; II, 9, 41, 80, 82, 83, 103, 107, 172 ; III, 54 ; V, 32, 135.
BIENS, I, 159, 162 ; III, 116.
BIEN public, V, 10.
BIENFAISANCE, II, 43.
BIENFAIT, II, 65, 77.
BIENFAITS, II, 44, 72, 74, 85.
BIENFAITEUR, II, 48, 48, 55, 58, 60, 61, 66, 69, 71, 81, 85, 89, 91, 95 ; IV, 14.
BIENFAITEURS, II, 47.
BIENVEILLANCE, II, 45, 68, 73, 219.
BIENVEILLANTS, II, 220.
BIZARRERIE, III, 27.
BON, II, 76.
BON avis, III, 94.
BONS avis, III, 96.
BON chrétien, IV, 17.
BONHEUR, I, 160, 161, 162, 164 ; V, 76.
BONS mots, I, 106.
BONS offices, II, 64, 96.
BON sens, I, 15, 16, 17, 18, 39, 43, 45, 46, 109 ; II, 19, 20, 23 ; III, 39, 86, 135 ; IV, 21.
BONIMENTS, V, 132.
BONTÉ, II, 37.
BONTÉ innée, V, 33.
BOUDDHA, IV, 4.
BOUDDHISME, IV, 4.
BOURGEOISIE, V, 69.
BRAHMANISME, IV, 4.
BRAVOURE, II, 108.
BRIGAND, IV, 4.
BRIGANDS, V, 36.
BROUILLON, III, 119.
BRUIT, V, 140.
BRUTES, IV, 4.
BUREAUCRATIE, V, 37.
BUT, III, 110, 141, 151 ; IV, 26.

C

CADEAUX, II, 57.
CAIN, IV, 27.
CALCUL, II, 8 ; III, 121, 160 ; V, 92.
CALIGULA, V, 28.
CALME, II, 110.
CALOMNIATEUR, II, 225.
CAPACITÉ, III, 132 ; V, 136.
CAPRICE, I, 124 ; II, 106.
CAPRICES, I, 17, 62, 119, 120, 125, 130, 146, 154 ; II, 197 ; III, 71, 93 ; V. 46.
CARACTÈRE, II, 4, 33, 123, 125, 126, 191, 220 ; III, 152 ; IV, 10.
CARACTÈRES, I, 149.
CARACTÈRE mauvais, I, 20.
CARRÉ des distances, II, 56.
CARTES de géographie, III, 109.
CASTE, IV, 4 ; V, 30.
CASTE nobiliaire, V, 31.
CATASTROPHES, V, 30.
CATHOLICISME, IV, 4.
CATHOLIQUE, IV, 4.
CAUSE, V, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 108, 117.
CAUSES, V, 89.
CÉLIBAT, IV, 4.
CERTITUDE, IV, 3.
CÉSARISME, V, 29, 139.
CÉSARS, IV, 30 ; V, 27.
CHALDÉENS, V, 37.
CHALEUR, II, 56.
CHANANÉENS, IV, 4.
CHANCES de succès, V, 99.
CHARGES, IV, 22.
CHARITABLES, II, 42, 215.
CHARITÉ, II, 55, 88, 98.
CHARITÉ chrétienne, IV, 11.
CHARLATAN, III, 153.
CHARLATANS, V, 28, 73.
CHARLES XII, II, 108.
CHASTETÉ, IV, 26.
CHATIMENT, II, 119.
CHATIMENTS, II, 30 ; V, 56.
CHEF, V, 131.
CHEFS, V, 91, 97, 109, 110.
CHEF de brigands, V, 125.
CHEF d'État, V, 12, 55, 75.
CHEF de parti, V, 119, 126.
CHEVALERIE, II, 193.
CHIEN, IV, 27.
CHINE, III, 34.
CHOSE, I, 114.
CHOSES, I, 12, 37, 46 ; III, 132, 133.
CHOSES difficiles, III, 114.
CHOSES impossibles, III, 114.
CHOSES sensées, V, 51.
CHOSES simples, III, 113.
CHRÉTIEN, II, 104.
CHRÉTIEN (Bon), IV, 17.
CHRÉTIEN (Esprit), IV, 14.

CHRÉTIENTÉ, IV, 4.
CHRÉTIENNE (Vertu), IV, 20.
CHRISTIANISME, IV, 4, 30.
CHUTE, V, 62.
CIRCONSPECT, III, 11.
CIRCONSTANCES, III, 155 ; V, 83.
CIRCULATION, I, 164 ; III, 24, 154.
CITÉ, V, 106.
CITOYEN, V, 32.
CIVILISATION, IV, 4.
CLAIRVOYANCE, III, 68.
CLAIRVOYANT, I, 66.
CLAIRVOYANTS (Esprits), III, 79.
CLASSE, V, 82.
CLASSES moyennes, V, 69.
CLASSES supérieures, V, 4.
CLÉOPATRE, II, 109.
CLIMAT, V, 29.
COÉTERNITÉ, IV, 1.
CŒUR, I, 20, 28, 67, 159 ; II, 126, 142, 217 ; III, 149.
COLLECTIONNEUR, II, 2.
COMBINAISONS, III, 121.
COMÉDIEN, III, 149.
COMMANDEMENT, III, 84.
COMMERCE, II, 44.
COMMODITÉS, II, 213.
COMMUNAUTÉ d'origine, IV, 27.
COMMUNE, V, 38.
COMPARSE, III, 157.
COMPASSION, III, 123.
COMPLAISANT, I, 158.
COMPLET, I, 95.
COMPLICES, II, 139.
CONCESSION, III, 92.
CONCESSIONS, III, 91, 93.
CONCORDATS, IV, 30.
CONDESCENDANCE, III, 30, 73.
CONDUITE, I, 65, 115.
CONDUITE (Esprit de), I, 29.
CONFIANCE, I, 92 ; II, 32, 188 ; III, 1, 2, 3, 8, 9, 10, 72 ; IV, 15 ; V, 51, 128, 133.
CONQUÉRIR, V, 37.
CONSCIENCE, II, 22 ; III, 2 ; IV, 5, 23 ; V, 14, 130.
CONSEILS, III, 70, 72, 95, 97, 98, 100, 101, 104.
CONSOLATION, I, 153.
CONSTANCE, I, 128.
CONSTITUTION, IV, 28 ; V, 20, 36.
CONSTITUTIONS, IV, 28.
CONTENTEMENT de soi-même, I, 61.
CONTINENCE, IV, 26.
CONTRAT social, IV, 28 ; V, 29.
CONTROLE, V, 64.
CONVAINCRE, III, 80, 87, 162.
CONVENANCES, V, 101.
CONVENTION, I, 9 ; III, 31.
CONVICTION, I, 9 ; IV, 4.
CONVICTIONS, II, 228 ; III, 33 ; IV, 28, 29 ; V, 57, 58.
CONVOITISES, II, 105, 155 ; V, 99.
COQUETTERIE, V, 17.
COQUIN, II, 22, 147, 162, 212, 227 ; III, 27, 28.
CORAN, IV, 26.
CORÉE, IV, 4.
CORRUPTEURS, V, 15.
CORRUPTION, II, 157, 227 ; V, 64.
CORSE, V, 37.
COTERIE, I, 9 ; III, 25 ; V, 25, 63.
COTÉS faibles, III, 154.
COLORATION, IV, 27.

COUPS d'État, IV, 28.
COURAGE, I, 122 ; II, 109, 110 ; III, 83.
COURTISANS, V, 123.
COURTISANS du malheur, V, 122.
COUTUMES, V, 27, 28.
CRAINTE, I, 17 ; II, 58 ; III, 51, 118.
CRÉATEUR, IV, 1.
CRÉATION, IV, 4.
CRÉATION *ex nihilo*, IV, 1.
CRÉDIBILITÉ, IV, 25.
CRÉDIT, III, 8.
CRIME, II, 136.
CRIMES, II, 138 ; V, 82.
CRISE, IV, 30.
CRISES, V, 87.
CRITIQUE, IV, 26.
CRITIQUES, I, 107 ; II, 25.
CROMWELL, V, 50.
CROYANCES, IV, 4, 25 ; V, 59.
CUISINE, V, 71.
CULTE, IV, 4.
CULPABILITÉ, II, 210.

D

DANEMARCK, V, 37.
DANGER, II, 110.
DANGERS, III, 124.
DAVID, I, 142.
DÉCIDER (Se), I. 116.
DÉCLARATION des droits de l'homme, IV, 28.
DÉDAIN, II, 34.
DÉDAINS, II, 25 ; III, 7, 75.
DÉDUCTIONS métaphysiques, V. 29.
DÉFAILLANCES, V, 135..
DÉFAUT, I, 34 ; II, 140, 143, 190, 195.
DÉFAUTS, I, 18, 85, 94, 98, 140, 154 ; II, 1, 4, 14, 18, 35, 95, 117, 120, 141, 142, 189, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 216, 230 ; III, 32, 149.
DÉFAUT d'organisation, V, 116.
DÉFIANCE, III, 3 ; IV, 15.
DÉFINITIONS, III, 91.
DEGRÉ, II, 125.
DÉLÉGATION céleste, IV, 28.
DÉLICATESSE de sentiment, II, 21.
DÉLITS, II, 138.
DÉLOYAUTÉ, II, 212.
DÉLUGE, IV, 28.
DÉMOCRATIE, IV, 28 ; V, 30, 32, 36, 63, 64, 65, 66, 69, 79.
DÉMOCRATIQUE (Système), V, 30.
DÉMORALISATION, V, 41.
DÉPIT, II, 115 ; III, 75.
DÉRAISON, III, 75.
DÉSAPPOINTEMENT, II, 114.
DÉSESPOIR, I, 166 ; II, 113.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DÉSHONNEUR, II, 133.
DÉSHONORANT, III, 133, 134.
DÉSHONORÉ, III, 134.
DÉSINTÉRESSEMENT, II, 105, 106.
DÉSIR, I, 12, 117.
DÉSIRS, I, 31, 122.
DÉSOBÉISSANCE, V, 86.
DESPOTE, V, 32, 138.
DESPOTISME, V, 4, 27, 56, 67, 68, 134, 135.
DÉTRIMENT, II, 218.
DETTES, II, 84.
DEVOIR, II, 88, 135, 137 ; III, 35 ; IV, 23 ; V, 86.
DÉVOUEMENT, II, 213 ; V, 4, 49, 129, 130.
DICTATURE, V, 79, 137.
DIEU, I, 68 ; II, 112 ; IV, 1, 4, 5, 6, 26.
DIFFICULTÉS, I, 110 ; IV, 18.
DIGNITÉ, IV, 18.
DISCERNEMENT, III, 114.
DISCUSSIONS, I, 10.
DIVAGATIONS, IV, 2.
DIVERTISSEMENT, II, 65.
DIVINITÉ, III, 127 ; IV, 1.
DIVISION, V, 104.
DOCTRINE, IV, 24.
DOGMES, IV, 4.
DOMINATION, I, 33 ; II, 172, 173.
DON QUICHOTTE, II, 193.
DONS, III, 36.
DOUCEUR, II, 37.
DOUILLETS, II, 109.
DOULEUR, IV, 4.
DRAGONNADES, V, 38.
DRAPEAU, V, 28.
DROIT, V, 86.
DROIT civil, V, 52.
DROIT divin, IV, 28.
DROIT naturel, IV, 28.
DROIT populaire, V, 29.
DROIT traditionnel, V, 29.
DROITURE, II, 130.
DROITURE de l'esprit, I, 25 ; IV, 21.
DROITURE du jugement, III, 152.
DROLE, II, 165.
DROLES, II, 161.
DUPE, I, 66 ; III, 23, 138, 139.
DUPLICITÉ, III, 146.
DURETÉ, III, 137.
DYNASTIE, V, 37, 53.

E

EAU, IV, 4.
ÉCARTS de jeunesse, II, 176.
ÉCHAFAUD, II, 110.
ÉCHÉANCE, III, 56.
ÉCHEC, III, 117.
ÉCHECS, III, 110, 111.

ÉCLAT, v, 136.
ÉCOLE, v, 80.
ÉCONOMIE, II, 3 : IV, 18.
ÉCRITS, v, 78.
ÉCRITURE, v, 5.
ÉCUEIL, III, 136.
ÉDUCATEUR, III, 107.
ÉDUCATION, II, 142, 143 ; III, 105, 106 ; IV, 5, 23 ; v, 21.
ÉGALITÉ, v, 32, 37.
ÉGALITÉ civile, v, 60.
ÉGALITÉ politique, v, 60.
ÉGLISE, IV, 28, 30.
ÉGLISE catholique, IV, 4.
ÉGLISE romaine, IV, 4.
ÉGLISE russe, IV, 4.
ÉGOISME, II, 8 ; v, 62, 116.
ÉGOISTE, II, 52, 213 ; III, 72 ; IV, 27 ; v, 10.
ÉGOISTES, II, 214.
ÉLOGE, II, 25.
ÉLOGES, II, 33 ; III, 76.
ÉNERGIE, II, 28 ; IV, 8.
ÉNERGIQUE, II, 15.
ENFANTS gâtés, v, 46.
ENNEMI, I, 80, 89, 156 ; II, 75, 87.
ENNEMIS, IV, 17 ; v, 100.
ENNUIS, II, 102, 115.
ENTÊTEMENT, I, 123, 124 ; III, 58.
ENTRAINEMENT, v, 83.
ENTREPRISE, I, 90, III, 130.
ENTREPRISES, III, 120.
ENVIE, I, 150 ; II, 178, 218, 223.
ENVIEUX, II, 54, 179, 180 182, 184 ; III, 154.
ÉPREUVE, III, 88 ; v, 94.
ÉPREUVES, I, 53, II, 122.
ÉQUILIBRISTES, II, 22.
ÉQUITÉ, II, 28, 29, 30 ; v, 82.
ERREUR, III, 59, 60.
ESCARPES, v, 103, 106.
ESCLAVE, IV, 1, 4.
ESCROCS, v, 28.
ESPAGNOLS, v, 31.
ESPÉRANCE, I, 17, 90, 164, 165 ; v, 101.
ESPÉRANCES, III, 54.
ESPRIT, I, 33, 75, 78, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107 ; II, 82, 191 ; III, 39, 45, 134, 146, 156, 159, 160.
ESPRITS, I, 11, 12 ; v, 137.
ESPRIT belliqueux, v, 66.
ESPRIT de caste, v, 39.
ESPRIT chrétien, IV, 14.
ESPRIT de coterie, v, 30, 89, 111, 118.
ESPRIT d'égalité, v, 35.
ESPRIT étroit, I, 24 ; II, 178.
ESPRIT faible, III, 66.
ESPRIT humain, IV, 2.
ESPRIT d'intrigue, II, 229 ; III, 151, 153.
ESPRIT mondain, III, 25.
ESPRIT pratique, III, 134.
ESPRIT religieux, v, 134.
ESPRIT révolutionnaire, IV, 28.
ESPRIT de sacrifice, IV, 4.
ESPRIT de suite, III, 152, 163.
ESPRIT (homme d'), I, 54, 67, 81, 84, 95, 97, 106 ; II, 40 ; III, 158.
ESTIME, I, 136 ; II, 64, 188 ; III, 9, 48.
ÉTAT social, v, 30, 44.
ÉTOILE, II, 108 ; III, 16.

ÉVALUATION, III, 50.
ÉVANGILE, II, 229 ; IV, 4, 26, 28.
ÉVIDENCE, IV, 3, 4.
ÉVOLUTION, IV, 4.
EXCELLENCE, V, 32.
EXCÈS, V, 30, 82.
EXEMPLE, III, 70.
EXIGENCE, II, 20.
EXIGEANT, III, 65.
EXPÉRIENCE, I, 19, 21, 29, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55 ; II, 1 ; III, 6, 122 ; V, 50, 88.
EXTERMINATION des infidèles, IV, 26.
EXTRAVAGANCES, I, 92.
EXTRAVAGANT, I, 80 ; V, 88.

F

FABLE, V, 70.
FAIBLE, II, 76.
FAIBLE (Homme), I, 157.
FAIBLESSE, I, 97, 123 ; II, 150, 176 ; III, 9 ; V, 4, 46, 105.
FAIBLESSE, IV, 18.
FAINÉANT, I, 87.
FAISEUR, III, 19.
FAISEURS, III, 23, 142 ; V, 94, 106.
FAITS, IV, 28.
FAMILLE (Esprit de), II, 5.
FANATISME, IV, 26.
FANATIQUES, IV, 29 ; V, 134.
FANTOMES, III, 40.
FAQUIN, III, 53, 158.
FAUSSETÉ de jugement, I, 58.
FAUTE, II, 62, 115, 116, 148 ; III, 42.
FAUTES, I, 30, 48, 52, 99, 152 ; II, 111, 117, 118, 138, 172, 198, 200, 203, 205, 206, 216 ; III, 77, 118, 128, 129, 133, 135 ; V, 11, 107, 111, 115, 116, 136.
FAUX amis, V, 47.
FAVEUR, II, 127 ; V, 123.
FAVEUR des masses, V, 80.
FAVEUR populaire, V, 142.
FÉDÉRATION, V, 29.
FEMME, II, 177 ; V, 13.
FEMMES, I, 3 ; III, 142 ; V, 17.
FEMMES légères, V, 40.
FER, IV, 4.
FERME PROPOS, II, 115.
FERVEUR, IV, 26.
FÉTICHES, V, 142.
FEU, IV, 4.
FEUX d'artifice, V, 57.
FIDÉLITÉ, V, 94, 96.
FINESSE, II, 46 ; III, 113, 134.
FINESSES, III, 139.
FLANDRE, V, 37.
FLATTERIE, I, 144 ; II, 34, 165, 167 ; III, 51, 52.
FLATTERIES, II, 168 ; V, 48, 127.
FLATTEUR, II, 165, 168 ;

FLÉAU, IV, 28.
FLEUVES, V, 36.
FLUIDES impondérables, II, 56.
FOI, II, 104 ; IV, 1.
FOI (Bonne), II, 212.
FOI (Mauvaise), II, 212.
FOL, I, 39 ; II, 149 ; III, 155.
FOLIE, I, 89.
FOLIES, I, 123 ; IV, 2.
FOLLETS (Feux), IV, 1.
FORCE, I, 97, 149 ; III, 158 ; V, 56.
FORCES, I, 63 ; V, 116, 117.
FORCE des choses, V, 105.
FORCE d'esprit, I, 110.
FORCE d'inertie, III, 163.
FORCE publique, V, 106.
FORCE de volonté, I, 122.
FORMULES, III, 34 ; V, 17.
FORTUNE, III, 116, 127 ; V, 112, 118.
FORTUNE adverse, II, 124.
FORTUNE mauvaise, I, 14.
FOU, I, 72 ; IV, 26.
FOUS, I, 71, 75, 166.
FOURBE, I, 93.
FOURBES, III, 150.
FRANCE, V, 37.
FRANCHE-COMTÉ, V, 37.
FRANCHISE, II, 107, 194.
FRATERNITÉ, IV, 27.

G

GAGNER, III, 49.
GALANT homme, II, 26.
GALICIE, V, 37.
GANGE, IV, 4.
GÉNÉRAL, V, 75, 121.
GÉNÉRAUX, IV, 28.
GÉNÉREUX, II, 41, 93.
GÉNIE, I, 2, 3 ; III, 22 ; IV, 26.
GENRE, V, 92.
GENRE humain, III, 23.
GENTILSHOMMES, V, 31.
GENTILHOMMES Polonais, IV, 28 ; V, 30.
GÉOGRAPHIQUE, V, 29.
GLOIRE, III, 116.
GLOIRE militaire, V, 36.
GOUTS, I, 163.
GOUVERNEMENT, IV, 4, 28 ; V, 7, 9, 10, 11, 26, 30, 41, 74, 100.
GOUVERNEMENT Autrichien, V, 37.
GOUVERNEMENT démocratique, V, 29.
GOUVERNEMENT populaire, V, 63.
GOUVERNEMENT Russe, V, 37.
GOUVERNEMENTS, V, 83.
GRACE, I, 100.
GRAINES, III, 100.
GRANDS hommes, II, 126.
GRANDEUR d'âme, III, 1.

GRATITUDE, II, 45, 48, 61, 62, 71, 78, 101, 102.
GRAVITÉ, I, 96 ; III, 133.
GRÈCE, V, 70.
GRECS, IV, 4.
GRIEF, V, 45.
GUÉRISSABLES, V, 5.
GUERRE civile, IV, 28.
GUILLAUME TELL, V, 31.

H

HABILE, I, 93 ; III, 4.
HABILE homme I, 74 ; II, 4, 37, 52 ; III, 148.
HABILETÉ, I, 96, 111 ; II, 147, 200 ; III, 4, 90, 121, 135, 136, 147, 150, 151 ; V, 133.
HABITUDE, V, 29, 85.
HABITUDES, I, 163.
HASARD, III, 13, 16, 125, 126, 127, 129, 130, 131 ; V, 83, 98.
HÉBREUX, IV, 4, 28.
HÉCATOMBES, IV, 5.
HERCULE de foire, V, 132.
HÉRÉSIE, IV, 29.
HÉRITIERS, II, 5.
HÉROISME, II, 136.
HOLLANDE, V, 29.
HOMÈRE, V, 118.
HOMME, I, 113, 153 ; II, 181 ; III, 28 ; IV, 6.
HOMMES, I, 13, 116, 164 ; V, 42, 105.
HOMME d'action, III, 12.
HOMME de bien, II, 25, 38.
HOMME correct, III, 105.
HOMME d'esprit, I, 106.
HOMME éminent, I, 4.
HOMME fort, III, 66.
HOMME habile, II, 38.
HOMME libre, V, 118.
HOMME de loi, V, 122.
HOMME d'opposition, V, 130.
HOMME politique, V, 143.
HOMME (Premier), IV, 5.
HOMME providentiel, IV, 28.
HOMME public, V, 13, 15, 16.
HOMME sensé, I, 78.
HOMME supérieur, III, 105, 153.
HOMME de talent, III, 154.
HOMOŒOPATHIQUE, II, 6.
HONNÊTE, I, 66 ; II, 8, 17.
HONNÊTE homme, II, 24, 212, 227 ; III, 6, 23.
HONNÊTETÉ, II, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 130 ; III, 27, 29, 68 ; IV, 9.
HONNEUR, II, 21, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 137, 175.
HONORABLE, II, 137.
HUMANITÉ, IV, 4 ; V, 33, 61, 122.
HUMEUR, I, 54, 98 ; III, 98.
HUMILIATION, III, 63.
HUMILIER, III, 87.

HUMILITÉ, II, 185 ; IV, 22.
HUMILITÉ chrétienne, II, 158.
HYGIÈNE, II, 5.
HYPOCRISIE, II, 129.
HYPOCRITE, I, 7, 79.

I

IDÉES, III, 78.
IDOLATRIE, IV, 4.
IDOLES, V, 142.
IGNOMINIE, II, 126.
IGNORANCE, I, 61.
ILLUSION, I, 58, 86 ; II, 48, 196.
ILLUSIONS, I, 17, 38, ; III, 17.
IMAGINATION, I, 108, 109.
IMBÉCILE, I, 95, 106 ; III, 5, 12.
IMBÉCILLITÉ, II, 203 ; IV, 2.
IMBÉCILLITÉ sénile, V, 89.
IMITATION, IV, 4.
IMPÉTUOSITÉ, I, 122.
IMPORTUN, I, 97.
IMPORTUNS, II, 42.
IMPORTUNITÉ, II, 41.
IMPORTUNITÉS, I, 91.
IMPOSTEUR, V, 133.
IMPRESSIONS, I, 121.
IMPROBITÉ, II, 22.
IMPRUDENCE, I, 152 ; III, 130 ; V, 53.
INACTION, II, 12 ; III, 62 ; V, 131.
INCANTATIONS, V, 78.
INCAPACITÉ, II, 172, 173 ; V, 100.
INCAS, V, 37.
INCONNU, II, 91.
INCONVÉNIENT, I, 99 ; III, 151.
INCORRIGIBLE, II, 121.
INCORRUPTIBILITÉ, V, 15, 16.
INCURIE, V, 83.
INDE, IV, 4.
INDÉCIS, I, 60, 112.
INDÉCROTTABLE, II, 122.
INDÉFICTIBILITÉ, IV, 4.
INDÉPENDANCE, I, 69 ; III, 157 ; V, 130.
INDIFFÉRENCE, II, 17, 33 ; V, 135.
INDIVIDU, V, 9.
INDIVIDUS, V, 2, 114.
INDULGENT, II, 194 ; III, 89.
INDULGENTS, IV, 10.
INDUSTRIE, IV, 4.
INEFFICACITÉ, III, 122.
INEPTE, V, 7.
INERTIE, IV, 163.
INFAILLIBILITÉ, IV, 4.
INFIRMITÉ, I, 34 ; III, 132.
INFORTUNE, II, 217.
INFORTUNES, I, 165 ; III, 123.
INGOUVERNABLE, V, 26.
INGRAT, II, 46, 65, 75, 83, 86, 94, 97, 99 ; V, 49.
INGRATS, II, 90, 95, 98.
INGRATITUDE, I, 69 ; II, 72, 73, 74, 88, 99 ; V, 47.

INITIATIVE, III, 155.
INJURE, II, 167, 208, 219.
INJUSTICE, II, 208.
INJUSTICES, II, 209.
INNOCENCE, IV, 22.
INQUISITION, IV, 29.
INSENSÉ, I, 89.
INSOUCIANCE, II, 188.
INSTINCTS, I, 35, 36, 143.
INSTITUTIONS, V, 20, 21, 22, 23, 28, 44, 59, 61.
INSTRUCTION, III, 109.
INSUCCÈS, I, 54 ; V, 118.
INSUPPORTABLE, I, 97, 106, 135.
INSUPPORTABLE (Homme), II, 153.
INTELLIGENCE, I, 53 ; II, 125 ; III, 108, 125, 132, 134.
INTELLIGENCES, V, 89.
INTEMPÉRANTS, II, 5.
INTENDANTS, II, 59.
INTENTIONS, II, 55 ; V, 133.
INTÉRESSÉ, IV, 27.
INTÉRÊT, I, 17, 130, 131 ; II, 8, 9, 21, 51, 68, 156, 164, 218, 226; III, 53, 151 ; V, 1, 7.
INTÉRÊTS, II, 106, 213 ; III, 74, 93 ; V, 2, 10, 60, 74.
INTÉRÊT public, V, I, 30.
INTÉRÊTS personnels, V, 91.
INTOLÉRANCE, II, 226.
INTRIGANT, II, 39 ; III, 6, 138, 139, 140, 143, 147.
INTRIGANTS, II, 25 ; III, 23, 141 ; V, 104.
INTRIGUE, II, 17 ; III, 142 ; V, 123.
INTRIGUE (Esprit d'), III, 151.
INTRIGUES, V, 94, 106.
IRAN, I, 167.
IRRÉSOLU, I, 112.
ISLAM, IV, 4, 26.
ISLAMISME, IV, 25.
ISRAEL, IV, 4, 28.
ISRAÉLITE, IV, 4.
ISRAÉLITES, IV, 28.
ITALIE, V, 37.
IVAN le Terrible, IV, 28.

J

JALOUX, I, 131 ; II, 184.
JAPON, IV, 4.
JÉHOVAH, IV, 28.
JEUNES gens, II, 182, 183.
JEUNES, IV, 26.
JEUNESSE, II, 176.
JONATHAS, I, 142.
JOUEUR, III, 16.
JOURNAL, III, 97.
JOURNAUX, V, 99.
JUDAISME, IV, 4.
JUDICIEUX (Homme), II, 48.

JUGEMENT, I, 19, 20, 21, 23, 29, 30, 33, 36, 39, 53, 57, 75, 95, 100, 101, 102, 104, 110 ; II, 118 ; III, 134.
JUGEMENT (Manque de), I, 28, 34, 76.
JUGEMENTS du monde, I, 32.
JULES CÉSAR, II, 108.
JUMENT, V, 23.
JUPITER, V, 33.
JUS NEGANDI, IV, 1.
JUSTICE, II, 27, 199 ; V, 24, 56, 61.
JUSTICIER, I, 15.

L

LACHES, II, 109.
LACHETÉ, II, 110, 136.
LADRES, II, 5.
LAMPES, II, 36.
LA ROCHEFOUCAULD, II, 109.
LARRON, II, 28.
LEÇONS, I, 49, 51 ; II, 122.
LÉGALITÉ, V, 40.
LÉGENDE dorée, IV, 4.
LÉGÈRETÉ, III, 130, 147.
LÉGISLATEURS, IV, 4.
LÉGISLATEURS modernes, V, 21.
LÉGITIMITÉ, IV, 28.
LÉVI, IV, 4.
LIBÉRAL, V, 137.
LIBÉRALISME, V, 22.
LIBÉRATEUR, IV, 28 ; V, 132.
LIBERTÉ, V, 32, 34, 82.
LIBERTÉ religieuse, V, 37.
LIBRE-PENSEURS, IV, 26.
LIVRES classiques, III, 34.
LOPE DE VEGA, IV, 29.
LORRAINE, V, 37.
LOUANGE, II, 34, 169.
LOUANGES, II, 60, 158.
LOUIS XIV, V, 37.
LOUIS XV, V. 37.
LOUIS XVI, V, 46, 50.
LOYAUTÉ, III, 5.
LUCRÈCE, II, 221.
LUMIÈRE, II, 36.
LUMIÈRES, I, 63 ; IV, 1.
LUTHER, IV, 26.

M

MACÉDONIENS, V, 33.
MACHIAVÉLISME, III, 134 ; IV, 30.
MAHOMET, IV, 4, 26.
MAHOMÉTISME, IV, 4.
MAITRE, V, 135, 137.

MAITRE de maison, v, 125.
MAITRISE, II, 186.
MAL, I, 152, 156, 157 ; II, 80, 87, 96, 100, 102, 107, 223, 224 ; III, 18, 123 ; V, 8, 139.
MALADE, II, 116 ; V, 126, 139.
MALADIE, V, 62, 73.
MALADIE chronique, IV, 30.
MALADIES, V, 87, 122.
MALADRESSE, III, 120.
MALADRESSES, III, 134.
MALADROITS, I, 96.
MALHEUR, I, 162.
MALHEURS, II, 215.
MALHEUREUX, I, 132 ; II, 30, 102.
MALHONNÊTE, V, 7, 10.
MALICE, V, 100.
MALVEILLANCE, II, 152.
MALVEILLANT, I, 88.
MANDAT, IV, 28.
MANDATAIRE du ciel, IV, 28.
MANIÈRE propre, I, 145.
MANŒUVRES, III, 138.
MARCHAND, V, 14.
MARTYRS, IV, 4, 30.
MARTYRE, IV, 4, 26.
MASSACRE des ôtages, V, 38.
MASSE, V, 25.
MASSES, V, 4, 58, 68, 132, 135, 138.
MASSES populaires, V, 31, 32.
MAUVAIS procédés, II, 209.
MAUX, I, 162.
MAXIMES, III, 24, 30, 95.
MÉCHANCETÉ, I, 68 ; II, 220.
MÉCHANT, I, 73 ; II, 219 ; III, 69.
MÉDECIN, V, 122, 126.
MÉDECINE, V, 87.
MÉDIOCRE (Homme), II, 178.
MÉDIOCRITÉ, III, 26, 154 ; V, 63.
MÉDIOCRITÉ du caractère, III, 157.
MÉDIOCRITÉ de l'esprit, III, 157.
MÉDIOCRITÉ des sentiments, III, 156.
MÉDISANCE, II, 221.
MÉDISANT, II, 222.
MÉFAIT, II, 210.
MÉFAITS, V, 106.
MÉMOIRE, I, 14, 53.
MÉNAGE, III, 123.
MENSONGE, I, 96.
MENTEUR, IV, 27.
MÉPRIS, II, 69, 76, 199 ; III, 18, 67.
MÉPRISER, I, 133 ; II, 165.
MER, V, 36.
MERCURE, V, 28.
MÉRITE, II, 31, 154, 163, 185 ; III, 26, 150, 153, 154 ; V, 55.
MÉRITE (Homme de), II, 31 ; III, 150.
MÉTAUX précieux, I, 164 ; III, 154 ; V, 32.
MEXIQUE, IV, 5.
MICHAUX, II, 116.
MICROSCOPE, III, 25.
MIEL, IV, 4.
MINISTRE protestant, IV, 4.
MISSIONNAIRE catholique, IV, 4.
MOBILITÉ, I, 121.
MODÉRATION, I, 161.
MODESTE, II, 34 ; IV, 20.
MODESTIE, II, 31, 32, 35, 170 ; III, 45 ; IV, 19.
MŒURS, V, 27, 28, 88.
MOISE, V, 20.

MONARCHIE, v, 30, 65.
MONARCHIES, v, 36, 66.
MONARCHIE absolue, v, 64.
MONARCHIE démocratique, v, 29.
MONARCHIE héréditaire, v, 44, 54.
MONARCHISTES, v, 79.
MONDAIN, i, 9.
MONDE, ii, 2, 228 ; iii, 24, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 44, 45, 154, 157 ; iv, 23 ; v, 77, 92.
MONNAIE, iii, 24.
MONTESQUIEU, v, 13, 27, 36.
MORALE, ii, 22 ; iv, 25, 28.
MORALISTE, iii, 53.
MORALITÉ, iv, 5 ; v, 64.
MORALITÉ privée, v, 21.
MORT, ii, 109, 140.
MORTS, v, 5.
MORTELS, ii, 54 ; iv, 21, 27.
MORTIFICATIONS, ii, 174 ; iv, 4.
MOSAIQUE (Loi), iv, 4.
MOYEN, iii, 151.
MOYENS, iii, 110, 111, 112, 119, 122, 144.
MOYENS de parvenir, iii, 152.
MUSIQUE, iv, 5.
MUSULMANS, iv, 4.

N

NAIFS, iii, 23.
NAIVETÉ, iii, 103, 139.
NAPOLÉON, ii, 108 ; iv, 28 ; v, 46.
NATION, v, 28, 73, 134, 139.
NATIONS, v, 5.
NATURE, i, 131, 43 ; ii, 3, 125 ; iii, 46, 100, 106, 147 ; iv, 4.
NATURES, ii, 215.
NATUREL, ii, 152, 182 ; iii, 93.
NATURELS, iii, 14.
NÉCESSAIRE, i, 100.
NÉCESSITÉ, v, 135, 139.
NERFS, iii, 141.
NÉRON, v, 28.
NIAIS, iii, 159.
NOBLESSE de caractère, i, 22.
NOM, v, 136.
NUL, i, 4, 7.
NUL (Homme), ii, 178 ; iii, 11.
NULS (Gens), i, 5.
NULLITÉ, i, 6.

O

OBJECTIONS, iv, 3.
OBLIGÉ, ii, 55, 64, 69, 87, 92 ; iv, 14.
OBLIGÉS, ii, 59.
OBSESSIONS, i, 91.
ODIEUX, iii, 137.

ŒUVRES, II, 104.
ŒUVRES de pénitence, IV, 4.
OFFRIR, III, 82.
OISEAUX de nuit, I, 13.
OLIGARCHIE, V, 36, 69.
OLIGARCHIES, V, 66.
OLIGARCHIQUE, V, 30.
OPINION, I, 162 ; IV, 28 ; V, 1, 58, 77, 92.
OPINION (Bonne), II, 160.
OPINION publique, II, 138.
OPINIONS, I, 10, ; III, 33 ; V, 18.
OPPOSITION, V, 53, 121.
ORDRE, V, 106.
ORDRES, III, 10, 83.
ORDRES monastiques, IV, 4.
ORGANISATION, V, 110, 121.
ORGANISME, V, 116.
ORGUEIL, II, 13, 144, 145, 146, 150, 153.
ORGUEILLEUX, IV, 20.
ORIGINAL, III, 26.
OUBLI, II, 78.
OUBLIER, I, 1.
OUTRAGE, II, 77.

P

PACHA, II, 116.
PAGANISME, IV, 2.
PAIENS, IV, 30.
PANTHÉISME, IV, 1.
PARADIS, II, 104 ; IV, 4.
PARDONNER, I, 149.
PARESSE, III, 52.
PARESSE d'esprit, II, 185, 186, 188 ; III, 147 ; V, 135.
PARLEMENTARISME, V, 43.
PAROLE donnée, V, 36.
PAROLES, I, 26.
PAROLES oiseuses, III, 96.
PARRICIDE, V, 28.
PARTI, IV, 28 ; V, 47, 49, 81, 82, 91, 92, 98, 99, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 130, 131.
PARTIS, IV, 28 ; V, 103.
PARTISANS, V, 11, 90, 97, 114, 124, 127, 131.
PARURE, II, 31.
PASCAL, IV, 26.
PASSION, I, 17, 114, 121, 187 ; II, 148.
PASSIONS, II, 8 ; III, 71, 93 ; IV, 24, 25, 26 ; V, 2, 10, 35.
PATIENCE, II, 85.
PATRIE, V, 31.
PATRIOTISME, II, 5 ; V, 30, 31, 39, 76, 135.
PATROCLE, I, 142.
PAUVRES, II, 98.
PAYS, V, 37, 47, 59, 126.
PÉCHÉ originel, IV, 7.
PÉCHEURS, IV, 7.
PEINES, III, 85.

PÉLERINAGES, IV, 26.
PÉNURIE d'idées, III, 157.
PERFECTIBLE, II, 121.
PERFECTION, I, 105 ; II, 9.
PÉRIL, I, 122.
PÉROU, V, 37.
PERPÉTUITÉ de l'espèce, I, 143.
PERSÉCUTION, IV, 30.
PERSÉVÉRANCE, III, 110.
PERSONNAGE politique, V, 14.
PERSONA GRATA, III, 80.
PERSPECTIVE, I, 22.
PERSPICACITÉ, III, 44.
PERSUADER, III, 80.
PERTE, I, 159.
PERVERSITÉ, I, 59.
PETIT esprit, I, 60.
PEUPLE, IV, 28 ; V, 9, 46, 51, 76, 137, 138.
PEUPLES, V, 2, 6, 87.
PHARES, III, 36.
PHILOSOPHES, IV, 1, 2.
PHILOSOPHIE, II, 46 ; III, 95 ; IV, 20.
PHÉNICIEN, IV, 5.
PIÈGES, III, 145.
PIERRE, IV, 4.
PLAISIR, I, 155 ; IV, 4.
PLAISIRS, V, 28.
PLAN de campagne, V, 121.
PLINE, IV, 4.
PLATONIQUE (Effet), V, 123.
PLOMB, IV, 4.
POISONS, II, 6.
POLICE, V. 120.
POLITESSE, I, 138 ; II, 65.
POLITICIEN, IV, 28 ; V, 58.
POLITICIENS, V, 64.
POLITIQUE, V, 17, 19, 29, 41, 52, 71, 85.
POLOGNE, V, 31, 37.
POLYTHÉISMES, IV, 4.
POPULARITÉ, V, 140, 141.
PORTIQUE (École du), IV, 1.
POSEUR, III, 19.
POUVOIR, II, 171 ; IV, 28 ; V, 67, 69, 103, 113, 137.
POUVOIR établi, V, 10.
PRATICIENS, V, 17.
PRATIQUE de la vie, III, 24.
PRÉJUGÉ, V, 39.
PRÉJUGÉS, I, 17, 62, 64 ; III, 30, 31, 93 ; IV, 4, 23, 24 ; V, 2, 7, 28, 30, 33, 65, 74, 76, 78.
PRESCRIPTIONS, III, 24.
PRÉSENCE réelle, IV, 4.
PRÉSOMPTION, I, 61.
PRÉTENDANT, V, 120, 124, 125, 128, 129.
PRÉTENDANTS, IV, 28.
PRÉTENTION, III, 150.
PRÉTENTIONS, I, 74 ; II, 147.
PRIER, IV, 17.
PRIÈRE, IV, 16, 17.
PRIÈRES, III, 127.
PRINCE, V, 65, 75, 81, 137.
PRINCES, V, 47, 48.
PRINCIPE traditionnel, V, 44.
PRINCIPES, V, 29, 42, 67, 108.
PRINCIPES démocratiques, V, 60.
PRIX, I, 101 ; III, 50.
PROBITÉ, II, 59, 130 ; V, 13.
PROCÉDÉS gouvernementaux, V, 113.
PROCÈS, V, 122.
PROCÈS politiques, V, 24.

PROCLAMATIONS, v, 78.
PROCURATION, II, 42.
PROFESSEUR, v, 132.
PROFIT, II, 66.
PROGRÈS, IV, 4 ; v, 22.
PROGRÈS indéfini, v, 33.
PROGRÈS des lumières, v, 38.
PROMESSES, III, 54, 55, 56.
PROMPTITUDE, III, 134.
PROPAGANDISTE, IV, 4.
PROPHÈTE, IV, 4, 26.
PROPHÈTES, IV, 4.
PROPRIÉTÉ, II, 29.
PROSPECTUS, v, 99.
PROSPÉRITÉ, I, 139 ; II, 124.
PROTESTANT, IV, 4.
PROTESTANTS, IV, 4.
PROVIDENCE, II, 125.
PRUDENCE, I, 8 ; II, 15 ; III, 1 ; IV, 12.
PRUDENT (Homme), II, 53.
PRUSSE, v, 37.
PUBLICITÉ, v, 64.
PUDEUR, II, 27 ; III, 117.
PUSILLANIMITÉ, II, 109.

Q

QUALITÉ, II, 19, 195.
QUALITÉS, II, 14, 26 ; III, 32, 106, 152.
QUALITÉS brillantes, v, 136.
QUALITÉS de l'esprit, II, 32.
QUALITÉS morales, I, 3.
QU'EN dira-t-on, v, 101.
QUIPROQUO, IV, 28.

R

RACE, IV, 27.
RAGE (Remèdes contre la), IV, 4.
RAISON, I, 16, 35, 92 ; II, 16 ; III, 37, 57, 58 ; IV, 1, 27.
RAISONS mauvaises, I, 11.
RAISONNABLES (Choses), I, 118.
RAISONNEMENT, I, 108 ; II, 16 ; v, 29.
RANÇON, II, 41.
RANCUNES, I, 157.
RARETÉ, II, 2 ; v, 32.
RÉACTION, v, 30.

RÉACTIONS, v, 85.
RÉCLAMATION, v, 116.
RECONNAISSANCE, I, 140 ; II, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 76, 84, 89, 92, 100, 103, 104 ; v, 47, 48, 49.
RECRIMINATIONS, v, 127.
RECTITUDE, III, 134.
RÉDEMPTEUR, IV, 1.
REDIRE, III, 162.
REPENTIR, II, 113, 114.
RÉGIME, v, 62, 69.
RÉGIME démocratique, v, 43.
RÉGIME fédératif, v, 37.
RÉGIME féodal, v, 30.
RÉGIME honnête, v, 41.
RÉGIME libéral, v, 43, 67.
RÉGIME populaire, v, 36.
RÉGIMES, v, 36, 66.
REGRET, II, 114, 115.
RELIGION, IV, 4, 8, 12 13, 23, 26.
RELIGION du souvenir, v, 102.
RELIGION naturelle, IV, 4.
RELIGION révélée, IV, 4.
RELIGIONS, IV, 4, 25.
RELIGIONS posltives, IV, 4.
REMÈDES, II, 6.
REMORDS, II, 114.
RENARD, IV, 27.
RÉPARATIONS, IV, 9.
REPENTIR, II, 113, 114.
RÉPÉTER, III, 161.
REPROCHES, II, 202.
RÉPUBLICAINS, v, 79.
RÉPUBLIQUE, v, 29, 67.
RÉPUBLIQUE fédérative, IV, 28.
RÉPUGNANCES, I, 91.
RÉPUTATION, III, 88.
RÉSERVE, III, 117.
RÉSIGNATION, III, 123.
RÉSOLUTION, I, 115.
RESTAURATION, v, 23, 122, 124.
RESTAURATIONS, v, 44.
RESTITUTIONS, IV, 9.
RETOUR, v, 124.
RÉUSSITE, I, 110 ; II, 46 ; III, 125.
REVANCHE, III, 61.
REVERSIBILITÉ des mérites, IV, 4.
RÉVOLTE, v, 86.
RÉVOLUTION, v, 82.
RÉVOLUTIONS, IV, 4 ; v, 44, 59, 83, 84, 85, 87, 88.
RHÉTORIQUE, III, 78.
RICHELIEU, v, 31, 46.
RIDICULE, I, 85, 89 ; III, 31, 40, 41, 42, 120, 123, 137.
RIDICULES, II, 7 ; III, 30, 38, 39.
RIGUEUR, v, 56.
RISQUE, I, 1.
RIVAUX, II, 139.
ROLE, III, 35.
ROMAINS, v, 27, 28, 37.
ROME, v, 37, 70.
RUSSE (Église), I, 4.
RUSSES, IV, 28 ; v, 29.
ROUTINE, I, 64.
ROYALISTE, v, 30.
ROYAUTÉ, v, 29.
RUINE, v, 111, 112.
ROSSE, I, 4.

S

SACREMENT de pénitence, IV, 4.
SACREMENTS, V, 20.
SACRIFICE (Esprit de), II, 106.
SACRIFICES, V, 39.
SAGE, I, 31, 32, 39, 40, 53, 70, 147 ; II, 15, 16, 39, 147 ; III, 53, 75, 155 ; IV, 1.
SAGES, I, 48 ; III, 99 ; IV, 1, 27.
SAGESSE, I, 8, 143, 161 ; II, 16, 17, 58 ; III, 99, 101 ; IV, 11 ; V, 61.
SAINT, II, 158 ; IV, 15, 18.
SAINT-BARTHÉLEMY, V, 38.
SAINT JEAN CHRYSOSTOME, IV, 30.
SAMUEL, IV, 28.
SANG-FROID, II, 110.
SAUL, IV, 28.
SAUVAGE, V, 142.
SAUVEUR, IV, 1, 28.
SCANDALE, II, 133.
SCÉLÉRAT, II, 24, 123 ; III, 90.
SCEPTICISME, III, 6 ; V, 83.
SCEPTIQUE, V, 59.
SCHAH-ABBAS, I, 167.
SCIENCE, IV, 4.
SCIENCES d'application, IV, 4.
SCRUPULE, II, 130.
SCRUPULES, II, 193 ; III, 2.
SCRUPULES de légalité, V, 68.
SCRUPULES (Absence de), II, 147 ; III, 150, 152.
SCRUPULEUX, II, 216.
SECRET, II, 159.
SEIGNEUR, IV, 28.
SENS commun, I, 39 ; III, 31, 53.
SENSÉ (Homme), I, 78, 80, 83, 92.
SENSUALITÉ, II, 34.
SENTIMENT, I, 129, 146.
SENTIMENT des convenances, III, 117.
SENTIMENT du devoir, III, 53 ; V, 134.
SÉRIEUX, I, 96 ; III, 159 IV, 29.
SERPENT, V, 33.
SERVICE, II, 38, 40, 41, 51, 54, 53, 56, 63, 64, 65, 66, 75, 81, 88, 151.
SERVICES, II, 38, 50, 52, 57, 60, 68, 71, 79, 87, 89, 92, 96, 97, 100, 101 ; III, 20, 72, 76, 126 ; V, 47, 48, 129, 136.
SERVITUDE, IV, 4 ; V, 32.
SÉVÈRE, IV, 10.
SÉVÉRITÉ, II, 105 ; III, 73.
SILENCE, I, 26.
SIMPLES, III, 151.
SINCÈRE, III, 148.
SINGES, IV, 4.
SITUATION (Haute), I, 85.
SOBRIÉTÉ, II, 34.
SOCIÉTÉ, II, 26 ; III, 46.
SOCIÉTÉ démocratique, V, 138.

SOCIÉTÉ révolutionnaire, v, 138.
SOLDAT, v, 12.
SOLEIL, II, 109 ; v, 69.
SOLON, v, 20.
SOLUTION, v, 108.
SOLUTIONS, v, 17.
SORCIERS, v, 24, 78.
SOT, I, 48, 54, 55, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 132 ; II, 49, 50, 53, 54, 147, 149, 162 ; III, 50, 72, 94, 104 ; IV, 27.
SOTS, I, 70, 71, 96, 99, 107, 124, 166; II, 25, 150, 161 ; III, 23, 78, 106, 117, 159 ; IV, 7.
SOTTISE, I, 68, 69, 73, 82, 90 ; II, 207 ; III, 110, 158 ; v, 33.
SOTTISES, I, 50, 81, 86, 106 ; v, 94.
SOULAGEMENT, v, 139.
SOUPLESSE, v, 130.
SOUPLESSE du caractère, III, 152.
SOURDS, IV, 5.
SOUVENIR, II, 78 ; v, 102.
SOUVERAIN, v, 8.
SOUVERAINETÉ du peuple, IV, 28 ; v, 44.
SPIRITUEL, III, 160.
STOICIENS, IV, 1.
STOICISME, III, 123.
STUPEUR, II, 110.
SUCCÈS, I, 74, 90 ; II, 183 ; III, 5, 112, 113, 130, 131.
SUCCÈS (Chance de), v, 143.
SUFFRAGE universel, IV, 28 ; v, 44.
SUFFRAGES, III, 75.
SUISSES, v, 31.
SUPERFLU, I, 100.
SUPÉRIORITÉ, II, 32 ; III, 104, 154.
SUPERSTITION, IV, 28.
SUPPLICATIONS, IV, 16.
SUPPORTABLES (Gens), III, 43.
SUPRÉMATIE, I, 33.
SYMPTOMES, v, 73.
SYNAGOGUE, IV, 4.

T

TACHE, III, 115.
TACT, II, 61.
TALENTS, II, 204 ; v, 136.
TALENTS militaires, v, 75.
TEMPÉRAMENT, II, 10, 142, 143; III, 98.
TEMPS, IV, 28 ; v, 22.
TENDRESSE, I, 134.
TENTATEUR; II, 177.
TENTATION, II, 177.
TENTATIONS, II, 28.
TESTAMENT (Ancien), IV, 4.

TESTAMENT (Nouveau), IV, 4.
THÉORIE, III, 79.
TIBÈRE, V, 27.
TORT, III, 37.
TORTS, II, 201, 202 ; III, 81.
TRADITION, IV, 5.
TRADITION nationale, IV, 28.
TRADITIONS, IV, 28.
TRAHISON, I, 144 ; V, 15.
TRAVAIL manuel, IV, 4.
TRAVERS, I, 130, 140, 141, 146, 154 ; II, 7, 28, 71, 95, 122, 139, III, 38, 39, 89, 107 ; IV, 27.
TRÉPAS, II, 110.
TRIBUNAUX, V, 24, 106.
TRIGAUDERIE, III, 153.
TROMPE-L'ŒIL, IV, 1.
TYRANNIE, V, 4, 8, 28, 36, 45, 137.
TYRANS, V, 138.

U

ULTRAS, V, 23.
UNANIMITÉ, IV, 4.
UNIVERS, IV, 1.
USAGE, III, 154.
USAGES, III, 31.
UTILE, I, 100.

V

VALEURS, I, 164.
VANITÉ, I, 123 ; II, 13, 106, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 170, 228 ; III, 45, 104 ; IV, 21.
VANITEUX, II, 151, 152, 158, 193, 230.
VELLÉITÉS, I, 121.
VÉNALITÉ, V, 129, 130.
VÉNÉRATION, V, 4.
VENGEANCE, II, 106.
VÉRITÉ, I, 11 ; II, 13, 27, 107, 208 ; IV, 3, 4 ; V, 1, 119.
VÉRITÉS III, 59.
VÉRITÉS scientifiques, I, 108.
VERSALITÉ, III, 71.
VERTU, I, 79, 143 ; II, 1, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12, 17, 19, 128, 129, 130, 144, 174 ; IV, 1, 5, 20, 21, 28 ; V, 13.
VERTUS, II, 2, 3, 7, 14, 26, 59 ; III, 32.

VERTUS politiques, v, 47.
VERTUEUX, II, 8, 13 ; IV, 27 ; V, 13.
VICE, II, 17, 140, 143, 175, 178, 187 ; IV, 5.
VICES, II, 5, 6, 7, 11, 14, 71, 120, 139, 141, 142 ; III, 52, 89,
VIANDE (Usage de la), IV, 4.
VIE contemplative, IV, 4.
VIE organique, IV, 4.
VIE pratique, III, 79.
VIEILLARD, II, 182, 183.
VIEUX beau, V, 102.
VILENIE, II, 211.
VILENIES, II, 132.
VIOLENCE, I, 121.
VIOLENCE du tempérament, II, 176.
VOLEUR, II, 184.
VOLNEY, IV, 4.
VOLONTÉ, I, 111, 121, 122, 124, 125 ; IV, 6.
VOLONTÉS, I, 119, 126.
VOLUPTÉ, IV, 26.
VOULOIR, I, 113, 117, 118, 127.
VOYAGEUR, I, 120 ; III, 17 ; IV, 1.

X

XÉNOPHON, V, 30.

Z

ZOROASTRISME, IV, 4.

Angers, imprimerie Lachèse et Dolbeau, rue Chaussée-Saint-Pierre, 4.

FALLOUX (COMTE DE)

Augustin Cochin. 4e édition. 1 volume in-12 avec beau portrait gravé ..... 3 fr. 50

Études et Souvenirs. 2e édition. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

L'Évêque d'Orléans. 2e édition. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres. 15e édition. 2 volumes in-12, portrait..... 8 fr.

Lettres de Mme Swetchine. 5e édition. 3 forts vol. in-12.. 12 fr.

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine. 10e édition. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Mémoires d'un Royaliste. 4e édition. 2 beaux vol. in-8° avec deux portraits et fac-similé d'autographe..... 16 fr.

Discours de réception de M. le comte de Falloux. Réponse de M. Brifaut. Séance du 26 Mars 1857. Brochure in-8°..... 1 fr.

ARMAILLÉ (Mme D')

Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, étude historique. 2e édition. 1 vol. in-12..... 3 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande..... 6 fr.

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

La reine Marie Leckzinska. 2e édition. 1 vol. in-12..... 2 fr.

BADER (Mlle CLARISSE)

La Femme biblique, son influence religieuse, sa vie morale et sociale. 2e édition revue et augmentée, 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

La Femme française dans les temps modernes. Un fort volume in-12..... 5 fr.

La Femme grecque, étude de la vie antique (*ouvrage couronné par l'Académie française*). 2e édition. 2 vol. in-12..... 7 fr.

La Femme romaine, étude de la vie antique. 2e édition. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

O'NELYA (MARY)

Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur, 9e édition. 1 volume in-12..... 3 fr.

RONDELET (ANTONIN)

La Vie dans le Mariage. 1 vol. in-12..... 3 fr. 30

Le Livre de la vieillesse. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

NOV 14 1918

RECEIVED
MAR 25 '64-3 PM

DEAD

JUN 20 1967 4:

RECEIVED
JUN 19 '67 3 PM

50m-7,'16

YC160817

135